2024-2025

Master 1 – Etudes sur le Genre

Faire et défaire les lignes du genre

Expériences genrées de l'émancipation par l'habitat collectif mixte en ruralité finistérienne

Lucille TERRE

Sous la direction d'Edith GAILLARD

Membres du jury

Edith GAILLARD | Maîtresse de conférences en sociologie à l'université de Bretagne Occidentale (UBO)

Nicole ROUX | Professeure de sociologie à l'université de Bretagne Occidentale (UBO)

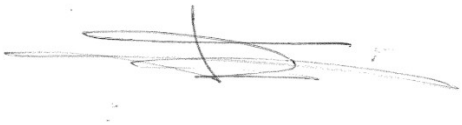
Soutenu publiquement le :

3 septembre 2025

ENGAGEMENT DE NON-PLAGIAT

Je, soussignée Lucille TERRE, déclare être pleinement consciente que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris l'internet, constitue une violation des droits d'auteur ainsi qu'une fraude caractérisée. En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées pour écrire ce rapport ou mémoire.

Signature :



« Je ne peux pas envisager le politique autrement que par rapport à son effectivité sur les gens, les lieux, les politiques, la manière dont on vit dans les lieux, dont on habite ».

Nicole Mathieu, 2021[1]



Illustration librement adaptée de Grow Home, de Cláudia Salgueiro (Licence Creative Commons)

[1] Mathieu, N., & Baticle, C. (2021). Habiter : Tenir la tension entre naturalité et socialité. Entretien avec Nicole Mathieu. Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement. Territory in movement Journal of geography and planning, 48-49, Article 48-49. https://doi.org/10.4000/tem.7760.

Table des matières

Remarques préliminaires 5

Introduction générale 6

1. ***Habiter en « Homme moderne » : la norme dominante de « l'habiter » en France aujourd'hui*** 6
2. ***Habiter autrement : lieux de vie collectifs et alternatifs en ruralités*** 9
3. ***Repenser le genre à l'aune des lieux de vie collectifs en ruralités*** 11
4. ***Habiter en lieu collectif mixte en ruralité du Finistère Sud : la clé d'une émancipation aux contours genrés ?*** 13

Chapitre I : Immersion en terrain féministe 17

1. ***Une ethnographie participative en habitat collectif*** 18
2. ***Choisir mon terrain, développer des relations d'enquête et enquêter depuis ma position sociale*** 23
3. ***En place ! Posture et impact de la présence sur le terrain*** 27
4. ***La face cachée de l'objet d'étude : limites de l'enquête*** 29

Chapitre II : Embarquer en habitat collectif en mixité : des trajectoires genrées 31

1. ***Trajectoires croisées : des déterminants communs dans l'installation*** 32
2. ***Rompre avec les normes de genre dans un collectif mixte : des perspectives genrées*** 36
3. ***Check tes privilèges ! ou les frontières invisibles du genre : capital financier, temps et enfants*** 40

Chapitre III : Habiter en collectif mixte : louvoiements entre émancipations et contrecoups 45

1. ***Le potentiel émancipatoire de l'habitat collectif et ses variations genrées*** 46
   a. *Habiter autrement : la clé pour « travailler » autrement ?* 49
   b. *Donner du sens à la quotidienneté : la maisonnée comme espace de transformation individuelle et collective* 51
2. ***Quand le genre reprend le dessus : le poids de la norme dans les configurations en mixité*** 55
   a. *Répartition du travail domestique : la difficulté de bousculer l'ordre du genre* 55
   b. *Soin, sécurité et transmission dans les lieux collectifs mixtes: à qui revient de cultiver le soin ?* 61
   c. *Résistances et revers de la démarche émancipatoire : le backlash à l'échelle du lieu collectif* 68

Conclusion: Vie en mixité et conscientisation féministe, quand le changement de cap vers une non-mixité s'impose 75

1. ***L'habitat collectif en mixité : un espace de conscientisation féministe ?*** 75
2. ***Limiter la mixité sur le plan du genre, l'émergence d'une condition de l'émancipation par l'habitat collectif pour les personnes sexisées*** 79

Remerciements 83

Bibliographie 84
Annexes 95
1. **Liste des enquêtéx mentionnéx dans la recherche (par ordre alphabétique)** 95
2. **Profils sociobiographiques des habitanx et personnes ayant vécu ou participé au projet A.** 96
3. **Grille d'entretiens semi-directifs pour les personnes habitant à A.** 98
4. **Ecriture inclusive : lire et écrire le grammatical neutre** 100

Remarques préliminaires

La grammaire française, structurellement genrée, est un des lieux de naturalisation d'une vision de la société binaire et hiérarchisée, où les hommes comptent davantage que les femmes. Heureusement, les pratiques d'écriture qui chassent le sexisme jusque dans les mots, longtemps cantonnées à des publications confidentielles, gagnent désormais du terrain. Ce mémoire est rédigé en écriture inclusive incluant les personnes LGBTQI+ : j'utilise des pronoms neutres (iel, iels, celleux, elleux), des mots épicènes – nouveaux ou anciens, dont l'usage s'est perdu à travers les méandres de l'Histoire - qui me semblent faciliter la lecture, et ai recours au neutre grammatical pour genrer les personnes non binaires, queer ou *gender fluid*[2].

Afin de respecter leur anonymat, les prénoms de toutes les personnes ayant pris part à l'enquête ont été modifiés. Dans ce processus, j'ai tenté d'être attentive à refléter les caractéristiques sociales des personnes et notamment l'âge, le genre, les appartenances sociales et ethnoraciales, en ayant recours à un outil d'anonymisation tenant compte des profils sociologiques des prénoms[3]. Par souci de clarté, un tableau récapitulatif des personnes évoquées dans l'enquête se trouve en annexe 1.

Toutes les illustrations insérées dans ce manuscrit sont issues de photographies prises et transformées par mes soins. J'ai veillé à ce qu'elles ne puissent permettre d'identifier précisément ni la localisation des espaces domestiques dans lesquels elles ont été prises, ni les personnes concernées.

[2] Pour faciliter la lecture, les tableaux de référence utilisés pour accorder les différents adjectifs au neutre grammatical ou en inclusif figurent en annexe 3.
[3] Coulmont, B. (2022). *Sociologie des prénoms* (3ème). La Découverte.

Introduction générale

1. *Habiter en « Homme moderne » : la norme dominante de « l'habiter » en France aujourd'hui*

Enquêter sur un mode d'habitat et les enjeux qu'il induit implique avant tout de définir ce que l'on entend par « habiter ». Pour l'anthropologue Danouta Liberski-Bagnoud, « l'habiter, c'est une dialectique entre le dehors et le dedans (…). Il y a plein de manières différentes d'habiter mais (…) délimiter le dehors du dedans, (…) c'est le premier trait (…) nécessaire à un habiter. »[4]. En France et ailleurs, cette délimitation s'est imposée comme caractérisant « l'habiter » au sens moderne : tandis que le dedans est voué à accueillir le privé, le domestique, le dehors est davantage public. Habiter, aujourd'hui, se fait avant tout à l'intérieur : on occupe un espace clos, privé, à soi. La propriété individuelle d'un lieu, d'un espace intérieur, est au cœur de cette conception moderne de l'habitat, et proposée comme un objectif ultime à atteindre pour pouvoir se considérer réellement chez soi.

Cette conception de l'habitat, articulée autour d'une séparation des espaces intérieurs et extérieurs, des espaces privés et publics, est à l'image de la conception moderne du monde de façon plus générale qui, progressivement, a fait émerger des systèmes de binarités. Dans un récent entretien, le chercheur Paul B. Preciado évoquait le monde moderne en ces termes :

> « (…) au moment où la nature va être transformée de la manière la plus violente qui soit par l'extractivisme, la modification et la transformation industrielle, (…) on va inventer presque comme un mythe de nature qui va servir à imposer un ensemble de catégories politiques hiérarchisées, donc la différence entre masculin et féminin (…) mais aussi entre homosexualité et hétérosexualité, entre l'animal et l'humain considérant que l'humain est au sommet de la hiérarchie évolutive »[5].

De ces cloisonnements découle aussi l'opposition nature/culture, « séparation constituante du rapport des sociétés occidentales à leur milieu de vie » (L. Gall, 2019). Le monde moderne est ainsi défini comme un monde régi par des systèmes binaires et hiérarchisés. Cette conception n'est pas sans impact sur le rapport au monde de celleux qui l'habitent : rapport à l'espace, rapport au vivant, rapports sociaux… Elle influe les organisations sociales à tous les niveaux, depuis l'agencement des relations internationales jusqu'aux relations sociales à un

[4] Moussanang, M.-Y. (Journaliste), Liberski-Bagnoud, D. (Invitée). (2024, 04). Démarchandiser la Terre [Podcast]. In *Afrotopiques*. https://afrotopiques.com/podcast/

[5] Mosna-Savoye, G. (Journaliste), Preciado, P. (Invité). (2025, 03). Paul B. Preciado : « Le "Manifeste Cyborg" de Donna Haraway est un antidote aux taxonomies de la modernité » (No. 27) [Émission]. In *Le Souffle de la Pensée*. https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-souffle-de-la-pensee/paul-b-preciado-sur-le-manifeste-cyborg-de-donna-haraway-5888894

niveau micro et local. Ce mode de catégorisation binaire vient aussi compartimenter nos espaces de vie : espace public et espace privé sont distingués, se voient affecter des usages distincts - le travail « productif » dans l'un, le travail domestique ou reproductif dans l'autre – et ces usages sont affectés à des personnes différentes en suivant une répartition genrée des tâches (G. Pruvost, 2021). Tout cela de façon hiérarchisée : l'espace public et le travail « productif » se conjuguent au masculin et règnent en maître, quand l'espace domestique et le travail reproductif, féminisés[6], sont relégués comme espaces et fonctions supports.

Cette catégorisation de l'espace influence notre façon d'habiter le monde, et d'habiter un lieu. Comme le rappellent les membres du Groupe de recherche sur les lieux de vie collectifs, « la question de l'habiter dépasse celle de « résider », lui apportant une dimension plus subjective/émotionnelle »[7]. Le modèle prévalant aujourd'hui pour la plupart d'entre nous[8] propose un schéma où l'accès à la propriété d'un habitat à soi, sphère domestique confortable et moderne dédiée à la consommation, au repos et à la vie familiale, est une priorité, un objectif de vie, se préparant très tôt dans la perspective de la vie adulte à venir. Cet habitat sera le plus souvent pensé pour accueillir une famille au sens nucléaire du terme, et s'y joueront des rapports genrés traduisant une division sexuelle du travail où les femmes se verront confier les activités au sein du foyer tandis que les hommes auront une fonction de soutien financier et un accès élargi à l'extérieur, au dehors. Les enfants, dans une telle configuration d'habitat, se familiarisent dès le plus jeune âge à cette division sexuelle du travail. Dans le département du Finistère, où a été réalisée cette recherche, la configuration familiale représente la majorité des ménages (57,1% en 2021), suivie de près par l'habitat en solitaire (41,4% des ménages la même année)[9]. Quelques personnes, toutefois, choisissent d'autres modalités habitantes : 1,5% des ménages du département rassemblent des personnes qui vivent ensemble sans constituer une « famille » au sens traditionnel.

L'« habiter-moderne » (L. Gall, 2019) nous amène aussi à privilégier certains liens, et à en délaisser d'autres. Les liens familiaux et au sein du foyer sont valorisés, comme ceux au sein des espaces dédiés à la production (le monde du travail, le milieu scolaire). En revanche, l'organisation du travail et de la vie familiale ou domestique, et le recentrement sur l'espace privé d'une part et l'espace productif de l'autre, amènent un désinvestissement d'autres

[6] Gaborit, P. (2009). *Les stéréotypes de genre. Identités, rôles sociaux et politiques publiques*. L'Harmattan.
[7] Groupe de recherche sur les lieux de vie collectifs. (2024, juin 27). *Compte rendu de l'atelier n°1 : Définition des lieux collectifs* [Carnet Hypothèses]. Groupe de recherche sur les lieux de vie collectifs. https://lieuxcol.hypotheses.org/atLour-1-definition-des-lieux-collectifs
[8] « Nous » se réfère ici aux personnes habitant des territoires où s'impose une culture occidentale de la modernité.
[9] Chiffres issus des dossiers complets de l'INSEE, 2021.

modalités de sociabilité et d'autres liens, à l'échelle du voisinage, de la communauté, du territoire. Être moderne rime ainsi avec une « extraction des communautés villageoises » (G. Pruvost, 2021). Cet abandon semble toucher autant les liens entre humains que les liens avec le reste du vivant environnant, avec le « dehors » désormais désincarné.

> « En 1950, il y avait encore des sociétés paysannes en France, tout particulièrement dans les montagnes. Il [Henri Lefebvre] a donc pu témoigner de la bascule d'un mode de vie, de cette vie quotidienne de plus en plus appareillée par la consommation dirigée. (…) À cette époque, se balader en plein air, cela signifiait forcément rencontrer des gens en train de couper du bois pour l'hiver, de faire du foin dans les champs ou d'entretenir les bordures des ruisseaux. C'était un espace extrêmement habité par des gens affairés par la régénération, le stockage, la circulation de matières vitales. Cela crée un tout autre rapport au monde. »[10]

Dénaturé, le rapport à l'environnement extérieur autour de l'habitat n'est plus envisagé comme un enjeu essentiel. « En régime industrialisé, l'appréhension sensible – en face-à-face – du monde n'est plus nécessaire pour la reproduction de la vie » (G. Pruvost, 2021). La sociologue Geneviève Pruvost qualifie cette façon d'habiter et de consommer de « régime de déterritorialisation », un « régime d'anonymisation » :

> « Il est désormais normal de ne pas connaître les gens qui fabriquent notre monde au quotidien. Au mieux, on connaît son épicier ou son boulanger, mais on ne sait plus d'où vient la farine, qui la travaille, comment, etc. L'amnésie environnementale se double donc d'un effacement des gestes de base, c'est tout le drame de notre quotidienneté moderne : on ne perçoit plus tout ce dont on dépend profondément. On est hors-sol. »[11].

Ainsi, habiter en modernité, y compris en milieu rural, c'est habiter la sphère domestique en privilégiant les liens familiaux, occuper la sphère du travail rémunéré en créant des liens humains avec ses collègues ou son entourage professionnel, et occuper l'espace public pour des activités de consommation et de loisirs. Dans cette organisation de nos modes de vie, le lien au territoire est souvent dissocié. Henri Lefebvre déplore la « perte du rythme du monde » que ce mode de vie, détaché du territoire et de la sensibilité au vivant, occasionne (H. Lefebvre, 1974). Laurent Gall interroge la perte de savoirs populaires que cet habiter-moderne engendre, et les effets de ce refoulement collectif des savoirs locaux et vernaculaires (L. Gall, 2019).

Au-delà de ces constats de l'effacement d'un lien au vivant et au territoire ou de la perte de savoirs, cette vision de l'habiter-moderne engendre également des disparités non négligeables entre les personnes : qui a accès à l'habitat, ainsi pensé ? Quelles sont les conditions d'accès à un « chez soi » véritablement à soi ? Lorsque l'on sait qu'en France, les 25 % les plus modestes

[10] Pruvost, G., Binctin, B., & Prost, D. (2021). « Vivre est un métier ». *Socialter*, *HS13*, 80-87.
[11] Ibid.

consacrent deux fois plus de leurs revenus aux dépenses de logement que les 25 % les plus aiséx[12], qu'en vingt ans, les prix des biens immobiliers ont augmenté 4 fois plus vite que les revenus bruts des ménages[13] et que début 2021, les 10% des Françaix les plus riches en patrimoine concentraient 44% de tout le patrimoine immobilier français, la question mérite d'être explorée. A l'heure où de nombreux acteurs du secteur du logement évoquent une « crise du logement », jusqu'à la qualifier de « bombe sociale », et revendiquent la constitutionnalisation du droit au logement[14], il semble nécessaire de se questionner sur les inégalités générées par une conception de l'habitat au sens moderne de l'accès à la propriété privée.

2. Habiter autrement : lieux de vie collectifs et alternatifs en ruralités

« *There is no alternative* ». C'est ce que prétendait Margaret Thatcher, Première Ministre du Royaume Uni de 1979 à 1990, figure emblématique de l'hégémonie capitaliste (P. Cossart 2017 ; J.P. Engélibert & R. Guidée 2015). Et pourtant, de nombreuses initiatives témoignent aujourd'hui des pluralités de manières d'être au monde (P. Descola, 2005) et de la possibilité d'imaginer d'autres manières de vivre, d'habiter et de se lier à un territoire. Ces initiatives viennent s'opposer à l'idéologie néolibérale qui voudrait imposer comme seule perspective la logique de marché, et sont parfois qualifiées d'utopies, au sens où elles traduisent « la volonté de prendre en main sa propre vie sans qu'elle ne soit dictée de manière arbitraire par l'accaparement du pouvoir par une élite » (M. Sallustio, 2021). Elles s'attachent, aussi, à défaire les représentations binaires attachées à une conception de la modernité qui oppose traditionnellement le masculin et le féminin, la nature et la culture, et à bâtir de nouvelles harmonies et proposer des alternatives pour « agir ensemble pour un monde plus viable et plus juste, pour une économie plus vivrière » (M. Nachtergael et C. Paulian, 2022).

Ainsi, à l'instar de 1,5% de ménages de la commune où se situe le terrain principal de cette recherche, certaines personnes décident d'habiter ensemble sans avoir de liens familiaux. Ces maisonnées reflètent des réalités bien diverses, mais d'une certaine manière, toutes s'émancipent du schéma classique du foyer familial. En ruralité, habiter en collectif peut être considéré comme « une manière de faire « retrait », permettant aux acteurs d'amplifier leur

[12] INSEE. (2021, mai 27). *Les dépenses en logement des ménages − Revenus et patrimoine des ménages*. www.insee.fr. https://www.insee.fr/fr/statistiques/5371269?sommaire=5371304#consulter
[13] INSEE. (2021, mai 27). *Prix des logements anciens et loyers − Revenus et patrimoine des ménages | Insee*. INSEE. https://www.insee.fr/fr/statistiques/5371271?sommaire=5371304
[14] Guérin, L., Artioli, F., Aguilera, T., & Colomb, C. (2023). *Logement : Inégalités à tous les étages* (p. 84). Oxfam France. https://oxfam.app.box.com/s/cjxltf26pr3965zcb7z3nd7y2fg5xdzn/file/1374828771976

marge de manœuvre par rapport aux règles et lois contre lesquelles ils s'insurgent, et de politiser chacun des gestes de leur quotidien par le simple fait d'« être en dehors » (Bulle 2018 ; Pruvost 2015) » (M. Sallustio, 2021). Une extériorité qui se situe sur deux plans : en dehors du monde urbain, mais aussi en dehors d'un mode de vie dominant.

Que ces modes d'habitat soient choisis ou subis (on en revient aux enjeux d'accès au logement, particulièrement préoccupants dans des territoires impactés par une forte touristification et la spéculation immobilière), il est intéressant d'explorer ce qu'ils rendent possible en termes de renouvellement et de revalorisation des liens entre habitanx partageant un espace de vie collectif, mais aussi de leurs liens avec les habitanx des environs, du territoire, humainx et non humainx. Dans la lignée du slogan « le privé est politique », on peut considérer qu'habiter collectivement un lieu pour « faire maisonnée » (G. Pruvost, 2013), est une manière de se détacher de la « société mainstream » (G. Pruvost, 2013) et de créer de nouvelles possibilités, de nouveaux imaginaires. Que ces choix soient guidés par une précarité économique, par des idéaux politiques ou par une familiarisation avec les possibilités offertes par un territoire rural, les lieux d'habitat collectif ouvrent des réflexions sur les alternatives à des processus de production et de consommation « techno-capitalistes » (H. Rosa, 2014), des possibilités de reconnexion au territoire et au « rythme du monde » (H. Lefebvre, 1974), une recherche d'autonomie matérielle et d'autosuffisance (A. Berlan, 2021) ou d'entre-subsistance (G. Pruvost, 2021) avec d'autres acteurices du territoire, ou encore des possibilités de renouer un « rapport symbolique et /ou affectif au travail de la terre » (M. Sallustio, 2021) et, par exemple, de (re)connecter avec des savoirs populaires sur les plantes (L. Gall, 2019). Lorsque ces lieux traduisent une intention politique, affichée par l'affirmation de certaines valeurs, ils reflètent parfois une volonté de leurs habitanx ou créateurices de contribuer à « l'érosion du capitalisme dans les marges » (E.O. Wright 2017 ; M. Sallustio, 2021).

« Ces lieux s'organisent autour de pratiques habitantes qui sortent du cadre des structures familiales, en particulier du cadre de la famille nucléaire. Les collectifs s'inscrivent dans une démarche de mise à distance d'un système normatif conventionnel : l'utilisation des termes d' « alternatives », d' « autonomie », bien qu'ils soient difficile à définir et qu'ils s'inscrivent dans des pratiques protéiformes, témoignent de cette démarche. Ils partagent alors un ensemble de pratiques +/- en rupture avec les normes dominantes, réalisées collectivement, et une vision commune +/- partagée et formalisée. »

« La distinction entre les différentes initiatives peut se faire selon un certain nombre de gradients : selon le caractère collectif du mode de vie (…), selon l'intentionnalité (…), selon les types de pratiques qui rassemblent les individus (…), selon le mode de gouvernance, recherchant +/- l'horizontalité dans les prises de décision, selon des formes d'institutionnalisation (…), selon des formes spatiales (…), des lieux de vie +/- ouverts à l'accueil de nouveaux habitant·e·s (résident·e·s ou usager·e·s). »

Extraits choisis du Compte rendu de l'Atelier participatif n°1 : Définition des lieux de vie collectifs étudiés ayant eu lieu le 27 juin 2024 dans la continuité du séminaire « Occupations et lieux collectifs à usages mixtes » et de la journée d'étude « Lieux de vie collectifs en milieu rural : la fabrique de l'autonomie » (27 novembre 2023)

3. Repenser le genre à l'aune des lieux de vie collectifs en ruralités

De nombreux lieux de vie collectifs s'inscrivent dans une volonté de repenser la quotidienneté, de changer les habitudes, de proposer de nouvelles modalités habitantes et d'adopter un mode de vie alternatif, de « changer la vie » (E. Gaillard, 2018) dans les marges du système dominant. Au-delà de la (ré)émergence de pratiques écologistes vernaculaires (G. Pruvost, 2019) et de gestes du quotidien connectés au territoire, réancrés, que permettent de tels lieux de vie, ils sont aussi des espaces pour repenser le genre. En bousculant la séparation du monde du travail et du monde domestique, les lieux de vie collectifs permettent d'interroger l'affectation de ces univers au masculin ou au féminin, et de questionner la division sexuée du travail productif et reproductif. Selon Geneviève Pruvost, la seule perspective offerte par ces lieux de « se remettre les mains dans la matérialité du monde » reflète, de facto, une démarche féministe en ce qu'elle vient remettre sur un pied d'égalité des travaux de différentes natures qui, habituellement, sont hiérarchisés (et pour certains invisibilisés) et genrés : « Le peintre doit passer le balai et le balayeur doit s'emparer du pinceau » (G. Pruvost, 2021).

Aussi, le choix de modalités d'organisation collective favorisant l'horizontalité dans les pratiques du quotidien et une répartition des tâches égalitaire vient rendre possible de potentiels changements dans les relations de genre au sein du lieu de vie, dans les rapports de pouvoir et de domination qui peuvent se jouer sur la base du genre.

Enfin, ces lieux, parfois, vont jusqu'à questionner les constructions sociales et identitaires genrées de leurs habitanx, et déclencher une réflexion individuelle sur l'intégration de normes

ayant contribué à la construction par chacun-ne de son identité de genre, son expression de genre ou son orientation sexuelle, et de la façon dont iel vit, accepte, questionne ou rejette les normes et les rôles associés à ces éléments. Cette remise en question des normes et rapports de genre est particulièrement évidente dans les lieux qui se rattachent à la tradition des « terres de femmes » ou des lieux séparatistes. A ce sujet, ces dernières années ont connu une émergence de travaux sur les écoféminismes[15] en France[16], et notamment les écoféminismes « en actes » qui donnent à voir des initiatives concrètes mises en place depuis les bases, localisées, qui ne se revendiquent pas toujours de l'écoféminisme. Les travaux de Fanny Hugues (2019) et Lorraine Gehl (2020), de Geneviève Pruvost (2021), de Benedikte Zitouni (2019), d'Edith Gaillard (2018), d'Emilie Hache (2016) et Isabelle Cambourakis (2018), de Laurence Marty (2021), Coline Guérin (2019) ou encore de Constance Rimlinger (2021) s'inscrivent dans cette lignée. Dans *Féministes des champs – du retour à la terre à l'écologie queer* (2024), cette dernière partage les résultats d'une enquête multisituée (G.E. Marcus, 1995) « dans la nébuleuse écoféministe néorurale », qui l'amènent à catégoriser ces lieux collectifs en trois configurations : la configuration écoféministe « différentialiste séparatiste », la configuration écoféministe « queer intersectionnelle », et la configuration écoféministe « holistique intégrationniste », les premières et les secondes ayant explicitement pour intention d'interroger les normes de genre. Dans la pensée de Constance Rimlinger, la configuration « holistique

[15] Depuis les luttes de femmes contre le nucléaire aux Etats Unis ou en Angleterre jusqu'aux féminismes territoriaux en Amérique latine, en passant par la protection des forêts en Inde (Mouvement Chipko) ou au Kenya (Mouvement de la ceinture verte), les initiatives pour la sauvegarde des semences, les luttes contre l'accaparement des terres au Sénégal, les initiatives de communautés séparatistes ou « terres de femmes » en Oregon ou en Australie, le renouveau des cultes de la déesse, de cosmovisions andines autour de la Pachamama et les Witchcamps organisés par Starhawk, etc., nombre d'expériences ont mis en avant un lien entre engagements féministes et écologistes. L'écoféminisme n'est pas un mouvement unifié et homogène, tout au contraire. Il a pu être décliné sous plusieurs formes et s'inscrit dans différentes traditions : la tradition française du féminisme antinucléaire et radical – souvent associé à l'image de Françoise d'Eaubonne -, la tradition latinoaméricaine et la notion de « corps-territoire », la tradition allemande et de l'école de Bielefeld autour de la subsistance, ou encore la tradition marxiste italienne qui dénonce l'appropriation du travail de reproduction des femmes et la division sexuelle et internationale du travail. Ces écoféminismes se rassemblent toutefois autour d'un dénominateur commun : la remise en cause d'un ordre social hiérarchisé, considéré comme étant à l'origine des oppressions des femmes et minorités de genre, et de l'exploitation du vivant non-humain. Pour produire et alimenter un système de production capitaliste, le travail de soin (care), le travail reproductif des femmes et de la « nature » - envisagée sans y inclure les humains - est mis à profit gratuitement, et les corps qui ne sont reconnus ni comme des outils productifs, ni comme des outils reproductifs, sont exclus, violentés, détruits, « jetés en pâture » (C. Lecerf Maulpoix, 2021). « En une phrase, l'écoféminisme pose que c'est le même système, la même logique, qui entraîne l'appropriation des corps des femmes et celle des ressources naturelles » (Lienard et al., 2020).

[16] Comme l'illustre par exemple l'émergence de dossiers thématiques consacrés par les revues *Emulations*, dossier *« Femmes et écologie »* (2014) coordonné par D. Masset et E. Hitier, *Cahiers du genre*, numéro « Genre et environnement - Nouvelles menaces, nouvelles analyses au Nord et au Sud » (2015) co-dirigé par J. Falquet, S. Laugier et P. Molinier, *Multitudes*, numéro « Écoféminismes - Le travail social au tournant » (2017), *Genre & Histoire*, numéro « Genre et environnement » (2018) co-dirigé par C-F Mathis et F. Tamagne, Travail, *Genre et Sociétés*, numéro « Pratiques écoféministes : corps, savoirs et mobilisations » (2019) co-dirigé par M. Benquet et G. Pruvost.

intégrationniste », quant à elle, regroupe des lieux qui ont été guidés avant toute chose par la recherche d'un mode de vie plus proche de la terre, sans dimension féministe annoncée. Souvent montés en mixité sur le plan du genre, ces lieux constituent tout de même des espaces d'expérience, au sens d' « espaces suffisamment autonomes et distants de la société dominante et des rapports de pouvoir pour permettre aux acteurs de vivre selon leurs propres principes, de tisser des relations sociales différentes et d'exprimer leur subjectivité » (G. Pleyers, 2010), et peuvent contribuer au développement d'une capacité d'agir collective et individuelle de leurs occupanx tout comme à un processus de subjectivation, une prise de conscience sur les questions de genre et féministes, voire une évolution des comportements et des rapports de genre. Les travaux d'Edith Gaillard sur les squats féministes ont également mis en lumière le potentiel offert par ces modes d'habitat en termes de réflexion sur les questions de genre, montrant comment, « à partir de leur relation à la maison et de ce qu'elles y vivent, (…) les habitantes vont opérer un changement de regard sur la société et construire un discours et un positionnement féministes sur les rapports de pouvoir et de domination » (E. Gaillard, 2018).

Des limites à cette évolution ont toutefois été identifiées, et certains travaux ont mis en lumière le risque parfois induit par la réhabilitation du travail de subsistance (dans ces lieux ou ailleurs) de « maintenir les femmes dans une prise en charge du quotidien (re)productif », et de renouveler, ainsi, une division sexuée du travail, appliquée à l'engagement communautaire et au travail utopique (M. Sallustio, 2021).

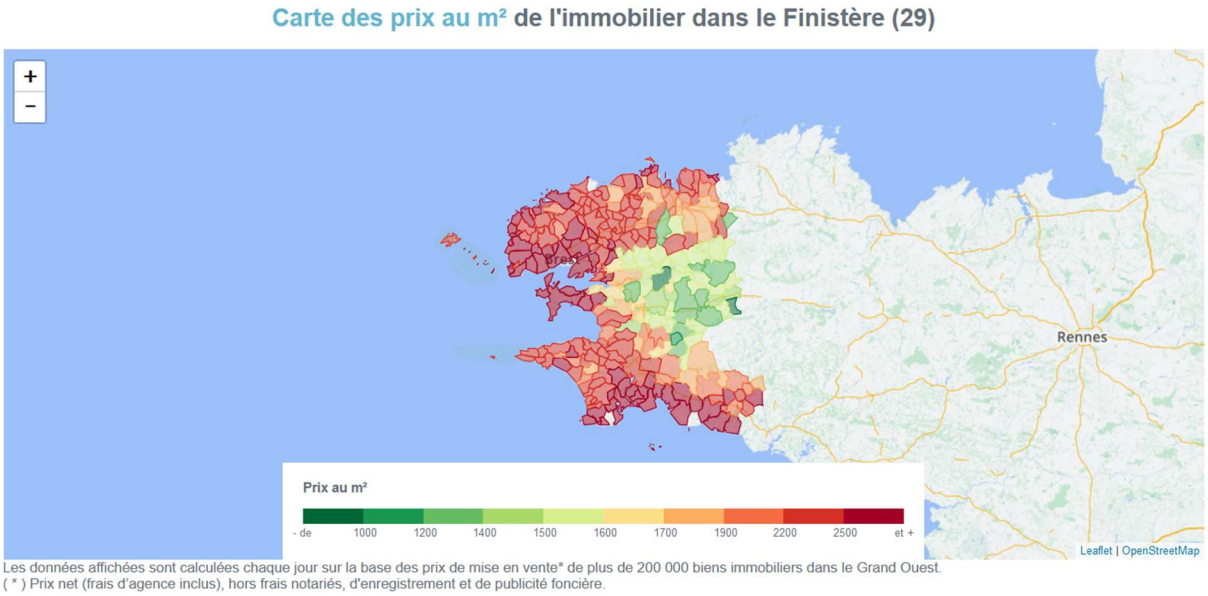
4. Habiter en lieu collectif mixte en ruralité du Finistère Sud : la clé d'une émancipation aux contours genrés ?

A en croire la communication du département du Finistère pour attirer touristes et nouvelleaux arrivanx, les principaux atouts de ce territoire sont la proximité avec la mer, la douceur des températures, la présence de grandes villes et de villages paisibles, la possibilité de « consommer sans modération » des activités de plein air et la vie festive et culturelle[17]. On y est invitéx à découvrir la nature du Finistère par le sport de plein air, le parapente, la randonnée ou… le golf, et cette nature est décrite comme un espace à consommer, un espace de ressourcement et de pratique du sport : « Forêts luxuriantes, falaises et chaos rocheux, immenses plages, canal et lacs apaisants. Autant de lieux à découvrir pour s'inspirer, se ressourcer et s'activer »[18]. Campagnes d'attractivité, marketing territorial et touristification, à

[17] Département Finistère, Penn ar Bed. (s. d.). *Art de vivre*. Tout commence en Finistère. Consulté 23 mars 2025, à l'adresse https://www.toutcommenceenfinistere.com/art-de-vivre/
[18] Ibid.

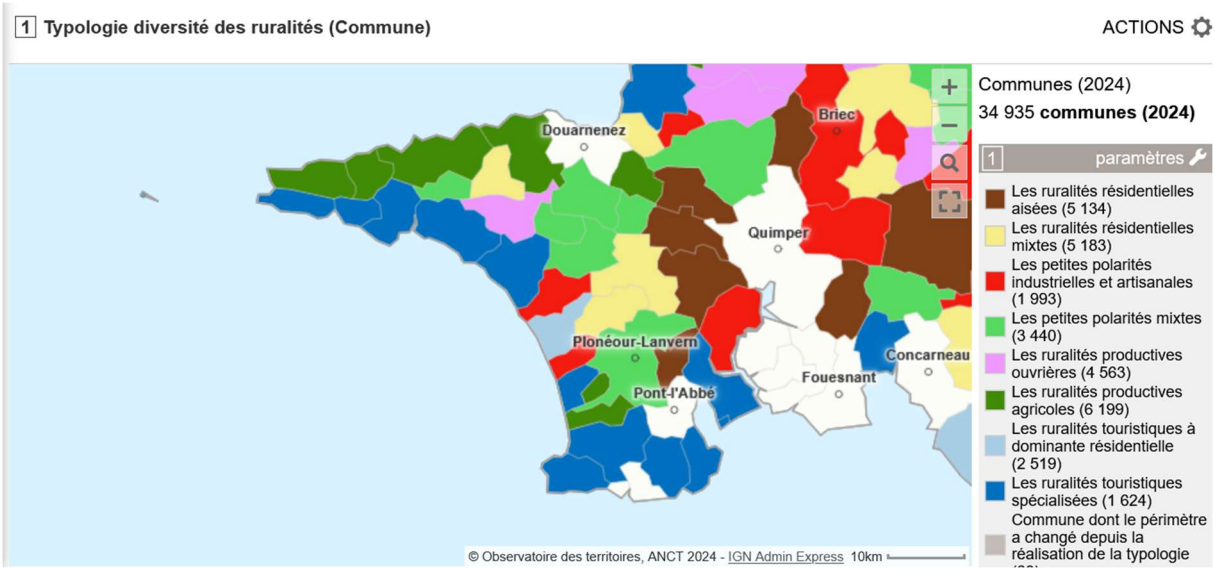
l'échelle du département comme de certaines de ses « villes à taille moyenne », ne sont pas sans effet sur le territoire lui-même. Le collectif Droit à la ville Douarnenez dénonce ainsi l'impact de ces stratégies politiques sur l'invisibilisation, voire l'effacement, des usages populaires de la ville, l'inaccessibilité au logement pour les plus précaires et un phénomène de « ségrégation sociale où les résidences secondaires des plus aiséx ont conquis le littoral au prix de la relégation des plus pauvres »[19]. Ce phénomène ne touche pas que les territoires urbains, mais, comme le souligne le collectif, l'ensemble du littoral, les populations les plus précaires étant amenées à s'installer davantage dans les terres, où le foncier reste plus accessible.

Ces deux cartes illustrent particulièrement bien les enjeux d'accès au logement qui peuvent se rencontrer sur le territoire du Sud Finistère[20] :



[19] Droit à la Ville Douarnenez. (2023). *Habiter une ville touristique. Une vue sur mer pour les précaires*. Editions du Commun. https://www.editionsducommun.org/products/habiter-une-ville-touristique-droit-a-la-ville-douarnenez

[20] La première carte est issue du site Ouest France Immo. s. d. « Prix immobilier : Prix de vente au m² | OuestFrance-Immo ». *OuestFrance-Immo.com*. Consulté le 23 mars 2025 (https://www.ouestfrance-immo.com/evolution-prix-immobilier-vente/). La seconde provient du site de l'Observatoire des territoires « Observatoire des territoires - ANCT - Indicateurs : cartes, données et graphiques ». *Observatoire des territoires*. Consulté le 14 mars 2025 (https://www.observatoire-des-territoires.gouv.fr/outils/cartographie-interactive/#bbox=-576937,6145141,159147,82939&c=indicator&i=ruralite.typo&p=1&view=map72).
L'appellation « ruralités touristiques spécialisées » identifie des communes « très touristiques, éloignées des pôles, concentration de l'emploi, vieillissement de la population, taux de chômage élevé », tandis que les « ruralités touristiques à dominante résidentielle » sont des communes reflétant les caractéristiques suivantes : « touristiques, revenus faibles, taux de chômage pouvant être élevé » (M. Talandier, 2023) .



On devine aussi, à les lire, que « loin d'être « protégées » de l'ordre capitaliste et « hors du monde », les campagnes subissent, autant que la ville, les assauts du néolibéralisme : le prix du foncier suit les courbes de l'inflation, le climat s'y dérègle tout autant, les services publics y sont privatisés de la même manière qu'ailleurs. »[21]. Le prix de l'immobilier dans de nombreuses communes du Finistère en est témoin. Ainsi, sur la commune où se situe le terrain principal de cette recherche, le prix moyen de l'immobilier a connu en 5 ans une hausse de 54,4%[22]. Face à un accès au logement ainsi obstrué, le recours aux alternatives peut revêtir un caractère impératif pour certaines personnes, et l'installation en habitat collectif peut être une façon de contourner les obstacles ainsi rencontrés.

Les spécificités de ce territoire en termes d'accès au logement, mon ancrage sur ce territoire (j'y suis installée depuis trois ans et y ai des attaches familiales) et mon mode de vie – en collectif – font partie des raisons qui m'ont poussée à m'intéresser aux lieux collectifs en Finistère Sud (j'y reviens dans le chapitre 1), en plus d'un intérêt personnel pour les écoféminismes et leurs expérimentations pratiques. L'ensemble des chercheuxes explorant, depuis plusieurs années, les facettes de l'écoféminisme en France, revendiqué ou non, théorisé ou appliqué, appellent à continuer à se saisir de ce vaste champ de recherche. Leurs travaux, en explorant des pratiques portées par des personnes minorisées (C. Lecerf Maulpoix, 2021 ; F. Ouassak, 2023 ; M. Ferdinand, 2019), ou des pratiques à l'échelle du micro, au sein des foyers ou maisonnées, apportent un déplacement du regard essentiel et refusent l'invisibilisation

[21] Sallustio, M. (2021). Collectifs utopiques en milieu rural—Introduction. *Civilisations*, *70*(1), 9-26. https://doi.org/10.4000/civilisations.6603. P. 18

[22] D'après le site de particulier à particulier, consulté le 18 novembre 2024 (lien : https://www.pap.fr/vendeur/prix-m2).

d'alternatives souvent ignorées par les travaux sur les féminismes ou les écologismes en France (C. Rimlinger, 2024). En 2019, Marlène Benquet et Geneviève Pruvost déploraient le manque d'enquêtes empiriques qui permettraient d'« exhumer ce terreau d'expérimentations féministes » (M. Benquet et G. Pruvost, 2019). C'est dans la continuité de ces travaux que j'ai souhaité inscrire ce travail de recherche. En marge du « prisme parisiano-centré » (C. Rimlinger, 2024) des travaux portant sur les féminismes en France, je souhaitais explorer comment des initiatives « marginales » en Finistère Sud proposent de penser la façon d'habiter un territoire rural. Dans ce travail de recherche, les marges seront définies à partir de la forme d'exceptionnalité (bien qu'en se multipliant, elles participent à la fabrique de nouvelles normes) que revêtent les initiatives observées sur un territoire rural du Finistère confronté à un triple enjeu : une touristification massive, la rareté de l'accès au logement et la prédominance de pratiques agricoles majoritairement conventionnelles ayant des enjeux sur la configuration et la préservation de l'environnement rural.

Ainsi, il s'agira de questionner le potentiel émancipateur d'une installation collective sur ce territoire, loin d'un mode de vie « hors-sol » : **dans quelle mesure les manières d'habiter le rural en collectif permettent-elles de rompre avec certaines modalités sociales (travail, vie domestique, rapport à l'environnement…) et de créer des conditions d'émancipation? Ouvrent-elles la voie à une émancipation des schémas classiques de division sexuée du travail (acquisition et transmission de savoirs et compétences, répartition des tâches, prises de décision), et comment ? Le choix d'une installation en mixité limite-t-il ce potentiel émancipateur, ou offre-t-il de nouvelles perspectives en termes d'exploration des identités genrées, des rôles associés, et de reconfiguration des rapports de genre ?**

Chapitre I : Immersion en terrain féministe

> « S'il n'existe pas de « méthode féministe » en tant que telle, c'est-à-dire de techniques féministes qui constitueraient un ensemble radicalement alternatif aux façons de faire du terrain les plus courantes ou les plus anciennes, (…) je m'efforcerai de montrer concrètement ce que peut signifier d'endosser cette histoire et cet engagement : disposer d'outils féministes face aux crises de terrain, prendre garde à ne pas remiser le terrain du « privé » dans le hors sujet, interroger la position de pouvoir que l'on est susceptible d'occuper quand on enquête sur autrui, voir dans le positionnement féministe un critère et un instrument de réflexivité méthodologique, enfin promouvoir le développement d'une réflexion déontologique sur l'exercice du métier de sociologue ».
>
> Clair, I. (2016). Faire du terrain en féministe. *Actes de la recherche en sciences sociales*, *213*(3), 66-83. https://doi.org/10.3917/arss.213.0066.

C'est dans cette démarche de recherche féministe, telle que restituée par Isabelle Clair, que j'ai tenté de conduire ma recherche. Enquêter sur les lieux collectifs et sur leurs potentiels émancipatoires au prisme du genre suppose de s'intéresser à la quotidienneté, d'entrer dans le « dedans », l'espace intime de l'habitat, d'aller explorer l' « infraordinaire », c'est-à-dire à ce qui « se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, le bruit de fond, l'habituel » (G. Perec, 1989). Comment mettre en place l'enquête ethnographique visant à accéder à la « fabrique de la vie quotidienne, au jour le jour » (G. Pruvost, 2021) ? Comment construire des relations d'enquête fondées sur la confiance et trouver la juste distance entre les enquêtéx et moi-même alors que nous partageons certaines expériences communes et vivons sur des espaces interconnectés ? Quels biais peuvent être induits par ma méthode, ma grille de lecture, dans l'analyse des informations collectées comme dans le choix des lieux d'observation et la sélection des personnes enquêtées ?

Ce chapitre méthodologique s'organise en quatre parties. La première revient sur les modalités de réalisation de cette recherche et la volonté de m'inscrire dans une démarche de recherche féministe (1). La seconde reprend des éléments de mon parcours qui m'ont amenée à travailler sur cet objet d'étude, et vise à me situer en tant que chercheuse : d'où je parle, quels sont mes biais éventuels, comment ai-je atterri ici avec ces questions ? (2) Dans la troisième, j'analyse l'évolution de ma posture au fil de l'observation et questionne l'impact qu'a pu avoir ma présence sur le terrain (3). Enfin, la quatrième partie évoque certaines des limites de cette recherche, du fait du choix des lieux enquêtés et, indirectement, du profil des personnes qui les habitent (4).

1. Une ethnographie participative en habitat collectif

Ici, le « privé », loin d'être « remisé dans le hors sujet »[23], s'est trouvé au cœur de mon objet d'études : ma recherche s'est ainsi concentrée sur un terrain principal incarné par un lieu d'habitat collectif en Finistère Sud, dans le but d'analyser les quotidiennetés qui s'y jouent, considérant que « le quotidien est un lieu de diffusion majeure de pratiques nouvelles, avec un vrai potentiel de transformation »[24]. C'est à partir d'une ethnographie mêlant observation participante, entretiens formels semi-directifs et entretiens informels avec les six habitanx du lieu et avec deux personnes ayant pris part à la création du projet, que j'ai tenté de contribuer à « écrire l'infraévénementiel, le quotidien, l'intime. Suivre les traces du monde dans les recoins ordinaires, puisque c'est là que tout se passe. »[25].

L'observation participante s'est traduite par ma présence sur le lieu sur plusieurs périodes : une première semaine en janvier 2025, une seconde fois sur un long weekend en mars, et à l'occasion de deux journées de chantier collectif en mars et en mai. Pendant ces périodes de présence sur le lieu, j'ai pris part aux activités domestiques, aux activités de subsistance quotidiennes et aux chantiers en cours, dedans ou dehors. Ces temps en immersion étaient pensées pour « recueillir minutieusement l'infime quotidien »[26] et révéler ou visibiliser « ce qui n'est pas mis en mot, car allant de soi, trop évident, trop insignifiant, voire perçu comme naturel aux yeux des personnes rencontrées d'une part, et car relevant d'évaluations et d'arbitrages effectués mentalement d'autre part »[27].

A cette observation se sont ajoutés des **entretiens formels et informels** avec les habitanx du lieu, et avec des personnes impliquées au montage du projet[28], afin de « saisir ce qui ne se donne pas à voir et à entendre en immersion » (E. Gaillard, 2018). Pour les entretiens formels, j'ai élaboré un guide d'entretiens semi-directifs, qui visait à collecter des informations sur leurs caractéristiques sociobiographiques, les trajectoires personnelles et habitationnelles (N. Matthieu, 2021) qui les ont menéx à s'implanter dans ce lieu et à choisir ce mode d'habiter,

---

[23] Clair, I. (2016). Faire du terrain en féministe. Op. Cit.
[24] Pruvost, G., Binctin, B., & Prost, D. (2021). « Vivre est un métier ». Op. Cit.
[25] Lorraine Gehl, *Vaisseaux Sanguins*, 2023, citée Hugues, F. (2024). *Débrouilles rurales : Les modestes économes au prisme de l'ethnographie ethnocomptable de leurs espaces domestiques* [Thèse soutenue, EHESS]. https://theses.fr/s229765.
[26] Jolas, T., Pingaud, M.-C., Verdier, Y., & Zonabend, F. (1990). Une campagne voisine : Minot, un village bourguignon. In *Une campagne voisine : Minot, un village bourguignon*. Éditions de la Maison des sciences de l'homme. https://books.openedition.org/editionsmsh/3039.
[27] Hugues, F. (2024). *Débrouilles rurales …* Op. Cit.
[28] La liste des personnes enquêtées et les modalités qui ont permis de recueillir leurs témoignages figure en annexe 1.

leurs expériences et pratiques sur le lieu[29]. Le choix du recours aux entretiens semi-directifs a été guidé par une nécessité d'obtenir des informations me permettant de situer les personnes interrogées sur le plan sociologique, et de collecter ainsi des données objectives, combinée à la recherche de données subjectives qui me permettraient ensuite d'éclairer les points de vue des personnes concernées, de renseigner leurs expériences, leurs représentations et opinions et leur propre relation au monde. Il s'agissait de réaffirmer l'impossible production de savoirs académiques neutres et désincarnés (V. Shiva et M. Mies, 1993), et de recueillir la parole des personnes concernées pour éclairer leurs propres trajectoires et leurs expériences. Les données ainsi recueillies m'ont éclairée sur la façon dont les constructions personnelles de chacun-ne, leurs expériences et vécus sur le lieu, ont pu alimenter leurs réflexions et perceptions sur le potentiel émancipatoire du lieu à différents niveaux, en tenant compte de la façon dont le genre vient impacter ces trajectoires, expériences et ressentis. Ces entretiens ont pu être menés de manière assez fluide compte tenu de la relation de confiance que j'avais pu bâtir avec les enquêtéx du fait des phases d'observation, de ma présence chez elleux et des temps informels passés ensemble. Le guide d'entretien a été utilisé comme un support pour guider les échanges et s'assurer de ne pas faire l'impasse sur des sujets clés, et m'a permis de mettre en place « une relation d'écoute active et méthodique, éloignée tant du pur-laisser-faire de l'entretien non directif que du dirigisme du questionnaire »[30].

Cette enquête ethnographique sur un lieu principal est complétée par une **exploration participative de la question de la mixité et des rapports de genre dans les lieux de vie collectifs ruraux**, menée avec des habitanx de différents lieux collectifs sur le même territoire (baie d'Audierne et baie de Douarnenez, Finistère Sud). Dans une volonté de changer d'échelle et de mettre en dialogue les enjeux et réflexions du lieu principal avec d'autres expériences collectives sur le même territoire, je suis ainsi partie à la rencontre de personnes vivant sur d'autres lieux collectifs ruraux dans les alentours. Il s'agit essentiellement de lieux que je connaissais auparavant, directement ou indirectement, du fait de mon implantation sur l'un d'entre eux et de relations de voisinage ou d'interconnaissances, mais aussi de lieux dont j'ai eu connaissance au fil de la conduite de ma recherche. J'ai ainsi rencontré six personnes habitant sur cinq autres lieux dont les modalités varient en termes de régime d'occupation (squat,

[29] La grille d'entretien semi-directif utilisée pour les habitanx de A. est disponible en annexe 3. Les entretiens réalisés avec les personnes ayant quitté le projet avant son avènement se sont focalisés sur la phase d'élaboration du projet et les raisons du départ du projet.
[30] Bourdieu, P. (1993). *La Misère du monde*. Seuil. P. 906.

copropriété, SCI, colocation), et de rapport à la mixité de genre (deux lieux sont habités uniquement par des femmes et personnes queer, les autres sont mixtes, avec des ratios variables de personnes s'identifiant aux différentes catégories de genre). Après de premières rencontres informelles avec les personnes dont j'ai récupéré les contacts, pour leur parler du projet et avoir de premiers échanges sur leur rapport à la ruralité, à la vie en lieu collectif et au genre, j'ai organisé un **atelier de réflexion collective**, qui s'est tenu le 19 mars au sein d'un lieu collectif à Douarnenez. Cet atelier visait à produire des connaissances collectives sur les enjeux d'émancipation et de genre en lien avec les modalités d'habitat et les quotidiennetés des participanx. Il a volontairement été organisé en mixité choisie MINT (Meuf Intersexe Non-binaire Transgenre)[31], afin de faciliter l'expression d'une parole plus libre sur le rapport des participanx au genre et de faire émerger leurs expériences, vécus et points de vue en tant que personnes sexisées[32] évoluant dans les lieux collectifs. Ce choix a été opéré en s'inspirant de la « sociologie des émergences » (B. De Sousa Santos, 2011), qui vise à donner à voir les connaissances, expériences et pratiques de personnes « minorisées »[33] développant des alternatives au modèle social et économique dominant. Ici, cette notion de minorisation peut s'entendre dans le sens où la plupart des personnes au cœur de cette recherche subissent l'hétérosexisme, du fait de leur identité de genre et/ou de leur orientation sexuelle. Elle doit toutefois être relativisée : l'ensemble des participanx à la recherche sont des personnes blanches, valides, issues de classes moyennes à aisées, françaix, ayant la langue française comme langue maternelle, âgées de 30 à 45 ans.

[31] Le choix de restreindre la mixité n'a pas été un choix évident. Initialement, j'envisageais l'organisation de plusieurs ateliers, dont certains auraient été en mixité choisie sans homme cis, d'autres en mixité ouverte. Je suis revenue sur ce choix d'une part pour des raisons pratiques, réalisant le temps imparti à cette recherche et les difficultés à me rendre plus disponible sur une période limitée, tout en conservant suffisamment de temps pour analyser correctement les données issues de ces temps collectifs. D'autre part, j'ai pris le parti de me concentrer sur la parole des personnes sexisées, considérant que c'était le dénominateur commun des « minorisé·es » dont je souhaitais faire visibiliser les expériences et les perspectives. Aller travailler davantage autour de l'expérience de personnes incarnant les majoritaires dans un système binaire de genre pourrait être tout aussi intéressant pour éclairer ma problématique, ce n'est simplement pas le focus de ce travail-ci !

[32] J'utilise le terme de personnes sexisées afin d'inclure l'ensemble des personnes subissant ou ayant subi du sexisme, incluant non seulement les femmes cisgenres, mais également les personnes transgenres, les personnes non-binaires et les membres de la communauté LGBTQIA+, soit toustes celleux qui sont exposées à diverses formes d'oppression et d'exclusion car elles ne correspondent pas aux normes imposées par la société patriarcale hétéronormée.

[33] La minorisation est à comprendre ici comme un processus contribuant à placer et maintenir les membres de certains groupes sociaux dans une situation de dominéx. Cette notion ne renvoie pas à l'idée d'une moindre représentation numérique (d'après les données démographiques disponibles, les femmes et minorités de genre représentent d'ailleurs une majorité au sens numérique du terme), mais à « une dynamique relationnelle, impliquant le fait d'être mis·e dans une position de mineur·e et de faire l'objet d'un traitement inégalitaire » (E. Druez et M. Durand, 2023). La minorisation, ainsi liée à un mécanisme de domination, induit non seulement des enjeux matériels (différentiel de ressources politiques, économiques, juridiques, etc., mais également sur le plan idéel (moindre reconnaissance symbolique).

Déroulé de l'atelier collectif du 19 mars 2025

Préparation

En janvier 2025, j'ai contacté plusieurs personnes (MINT) que j'avais préalablement identifiées à travers mon réseau amical pour leur présenter mon projet de recherche et mon intention d'organiser un atelier de discussion et réflexion collective avec des personnes vivant sur différents lieux autour des expériences d'habitat collectif. Certaines personnes (deux) m'ont répondu ne pas être disponibles mais m'ont partagé des ressources ou ont exprimé leur intérêt à être informées des résultats de la recherche. Deux autres ont accepté ma proposition d'une première rencontre informelle pour échanger plus en détails sur la recherche, l'atelier et les modalités de la recherche, et à l'issue de ces rencontres ont accepté de prendre part à l'atelier. Les informations partagées sur le choix de la mixité choisie et sur la protection de la confidentialité pour les enquêtéx ont semblé déterminantes pour leur permettre de s'engager dans le processus d'enquête. Quatre, enfin, m'ont répondu être intéressées et disponibles sans demander à ce que l'on échange davantage.

Lorsque les personnes m'ont répondu être intéressées, je les ai recontactées en février, leur donnant un aperçu des retours que j'avais eus (nombre de personnes intéressées et de lieux concernés) et leur partageant un sondage pour définir une date pour un atelier sur un format de 3 heures. En parallèle, j'ai sollicité un lieu collectif « neutre », au sens où aucun-ne des enquêtéx n'y vivait, à Douarnenez, pour pouvoir occuper une salle le temps de l'atelier. L'équipe a accepté la mise à disposition d'une salle et des espaces communs (cuisine et équipements, toilettes, jardin), précisant les disponibilités de dates et heures. Le lieu fonctionne par des contributions à prix libre, et l'espace a donc pu être occupé en contrepartie d'un prix libre que j'ai versé personnellement (ne souhaitant pas requérir de participation financière des enquêtéx en plus du temps personnel déjà mobilisé et précieux !).



Photo retravaillée de la cuisine où nous préparons le café et la tisane avant l'atelier. Le lieu peut être considéré comme neutre dans le sens où aucun-ne participanx n'y vit, mais reste un lieu « non neutre » au sens où certaines valeurs politiques (féministes, antiracistes, anticapitalistes) y sont affichées explicitement sur des posters ou autres dans les différentes pièces du lieu.

Déroulé

L'atelier s'est déroulé un mercredi après-midi. Le temps ensoleillé nous a permis de nous installer dans le jardin du lieu. Après avoir déplacé quelques chaises et fait couler du café et chauffer de l'eau pour une tisane, nous nous sommes rassembléx autour d'une table entre le potager et les poules. Le chemin de fer pour l'atelier a été le suivant :

1. Introduction par Lucille, présentation du projet de recherche en mentionnant la thématique de l'habitat collectif en ruralité au prisme du genre, présentation de l'avancement de la recherche et du terrain principal (une des participantes était une habitante de A.), proposition de règles de fonctionnement (respect, bienveillance, confidentialité, écoute active, parler en son « je ») et questionnement du groupe pour valider ces règles (un participant demande à mettre l'accent sur la confidentialité et explique les enjeux auquel il se sent confronté en lien avec ce besoin), demande du consentement de toustes pour enregistrer les échanges (enregistreur Zoom) et partage d'informations sur les méthodes d'anonymisation des échanges ; ouverture à d'éventuelles questions.
2. Temps de présentation des personnes présentes : prénom et pronom, lieu où la personne vit, depuis quand et ce qui a amené la personne à s'y installer, présentation du lieu (modalités d'occupation, date de création du lieu, spécificités et objectifs du lieu, nombre d'habitanx et profil).
3. Lancement d'une première discussion* sur la question : « Comment fonctionnez-vous sur la répartition des tâches ? Penses-tu que la composition de l'équipe d'habitanx de ton lieu – notamment sur le plan du genre – a un impact sur l'organisation et la répartition des tâches dans la domesticité (qui fait quoi, qui s'occupe de la maison, qui s'occupe des autres, qui contribue financièrement… ?) ? Lequel? »
4. Lancement d'une seconde discussion* : « As-tu le sentiment que ton identité de genre a un impact sur ton expérience de vie sur ce lieu ? »
5. Pause
6. Lancement d'une troisième discussion* : « Quel est ton rapport à la mixité de genre sur ton lieu de vie ? A-t-il évolué avant/après ton installation sur ce lieu ? Comment ? Pourquoi ? »
7. Lancement d'une discussion de synthèse* : « Aujourd'hui, avec cette expérience de vie en lieu collectif, qu'as-tu appris, quels changements as-tu senti éventuellement dans tes envies relatives à ton habitat ? »

Précautions dans l'animation de l'atelier

Les questions ont été élaborées collectivement sur la base de pistes de réflexion que j'ai présentées en amont. Le premier thème de discussion a été une proposition de ma part. Les autres se sont ensuite élaborées au fil des échanges. Le partage de la parole a été fluide pendant tout le temps de l'atelier. Une certaine habitude des participanx à la participation à des réunions en collectif et leur familiarité avec certaines pratiques de gestion collective et horizontale a probablement été un facteur facilitant. Une relative homogénéité du groupe, sur le plan de l'expérience du sexisme (femmes cis, personnes trans, queer et non binaires), a également facilité le partage de ressentis ou d'expériences propres à cet aspect.

Pour ma part, j'ai explicité mon positionnement en tant que facilitatrice et non participante, du fait de ma posture de chercheuse, expliquant que je ne partagerai pas mes propres expériences pour éviter de biaiser les échanges. Après le temps d'introduction, j'ai proposé d'ouvrir les discussions en énonçant des questions qui reflétaient certains axes de ma recherche, j'ai pris la parole par moments pour expliciter les questions, les reformuler, reformuler certains témoignages de participanx et m'assurer que je les avais bien compris, ou encore pour encourager ou rassurer des personnes qui pouvaient douter de la pertinence de leur témoignage. J'ai fait le choix de ne pas partager d'éléments que j'avais pu tirer de mon observation à A. ou des entretiens déjà menés pour éviter autant que possible de biaiser les échanges. J'ai toutefois évoqué certains travaux théoriques qui me semblaient intéressants pour proposer

des éléments à discuter et partager des ressources aux personnes qui marquaient un intérêt pour aller explorer davantage certains sujets (par exemple les travaux de Constance Rimlinger ou d'autres chercheuxes sur la spécificité des lieux de vie en non-mixité ou mixité choisie et les terres séparatistes lesbiennes).

Les matériaux d'enquête sont ainsi constitués de notes d'observations ethnographiques prises dans un cahier de terrain, de notes d'entretiens formels et informels avec les différentes personnes rencontrées (prises, pour les entretiens formels, sur la base de transcriptions d'enregistrements audio, avec le consentement de l'ensemble des participanx), et d'une transcription de l'enregistrement de l'atelier collectif (également avec le consentement des participanx). J'ai retranscrit les enregistrements audio à l'aide du logiciel Whisper (choisi après plusieurs tests d'autres outils, il m'a semblé le plus efficace et juste dans la retranscription) : chaque enregistrement a été transcrit sur Whisper, puis je l'ai réécouté pour corriger d'éventuelles erreurs de transcription et ajouter des éléments de ponctuation ou pour annoter la tonalité des échanges ou les moments de réflexion, d'hésitation, de rires… Pour l'analyse, j'ai utilisé le logiciel Taguette, après recommandation par d'autres chercheuxes, et afin de privilégier un logiciel libre et gratuit. Cela m'a permis de créer des « tags » et de trier les extraits des entretiens et de l'atelier par thématique et par enquêtéx, élaborant ainsi une grille de lecture analytique permettant d'ordonner, croiser et traiter de manière systématique et critique les données collectées.

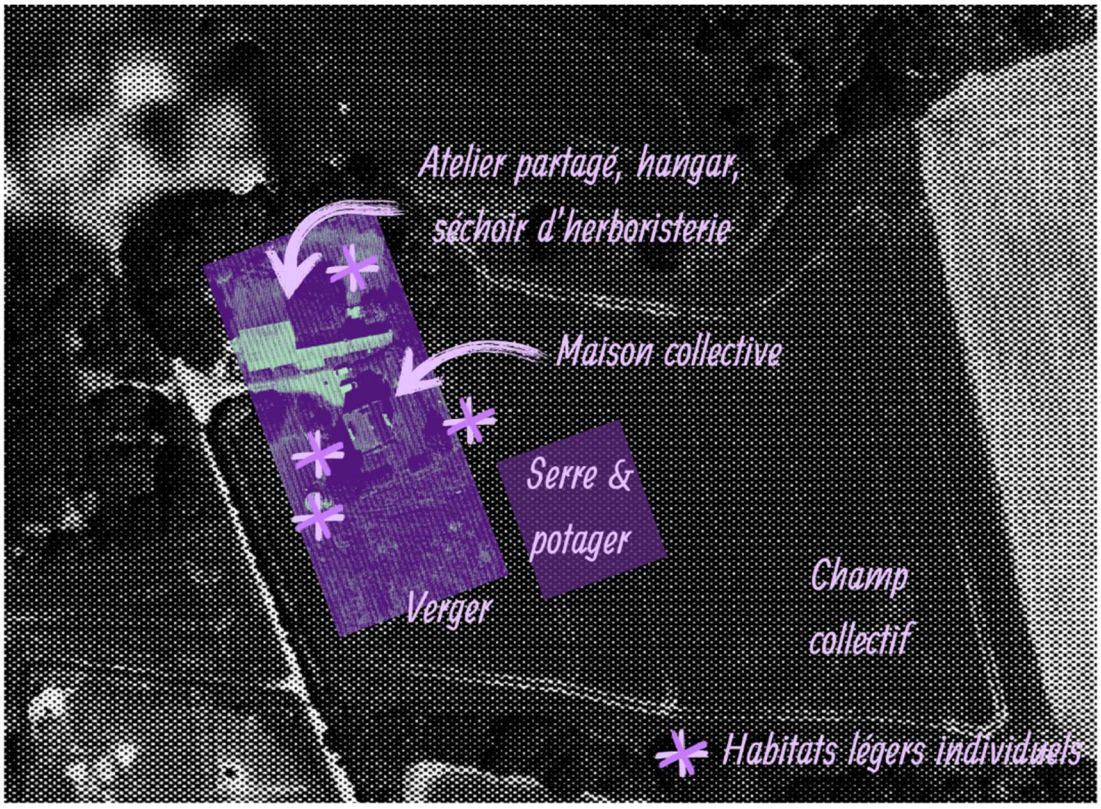
2. Choisir mon terrain, développer des relations d'enquête et enquêter depuis ma position sociale

Le lieu collectif qui a constitué mon terrain principal existe depuis presque trois ans (installation en juillet 2022). Il a été créé avec l'intention « d'expérimenter une autre forme du vivre ensemble (…) fondée sur l'entraide (…) »[34]. Au-delà de la recherche de relations humaines horizontales et basées sur l'entraide, le lieu affiche également une intention politique : « expérimenter la résilience joyeuse, (…) réduire la dépendance aux systèmes globaux et renforcer les interdépendances au niveau local, d'un point de vue alimentaire, énergétique et humain »[35].

A l'heure actuelle, le lieu est composé d'une maison d'habitation en dur, plusieurs habitats légers (un dôme géodésique, deux tiny house, une caravane), un hangar, une serre et un atelier

[34] Les formules reprises ici sont celles figurant sur le site internet du lieu.
[35] Ibid.

partagés, des toilettes sèches extérieures, une clairière accueillant des événements festifs et deux hectares de terrain agricole.



Le terrain principal de la recherche

(illustration réalisée à partir d'une vue satellite du lieu extraite de Google Maps)

Au moment de ma présence, six personnes y vivaient : Léa et Isée, en couple, et Priscille, sont là depuis le début du projet, et vivent entre leurs habitats légers et la maison collective pour la cuisine, la salle de bain et les autres espaces communs ; Candice et Alistair sont arrivéx récemment et installéx dans des chambres au sein de la maison collective ; Etienne n'est pas membre du projet mais est installé temporairement sur le lieu depuis deux ans, où il vit dans sa tiny le temps de la mise en place d'un autre projet collectif dans lequel il est impliqué. Deux autres des membres fondateurs de l'association étaient connectés au projet de manière différente : Alexandre n'a jamais habité le lieu mais prend part aux réunions et joue un rôle pouvant être perçu comme un rôle de « consultant et mécène »[36], en contribuant aux réflexions sur le lieu, à sa gestion administrative et financière, et en ayant des parts dans la SCI. Adrien, lui, a habité sur le lieu jusqu'en septembre 2024, mais a annoncé son départ du projet au mois de février 2025. Toutes les personnes mentionnées sont blanches, valides, âgées de 30 à 39 ans, et ont pu accéder à des études supérieures. Les caractéristiques sociobiographiques des habitanx

[36] Entretien avec une des habitantes

du lieu qui ont participé à la recherche sont reprises en annexe 2. J'évoque plus bas (section 4 de ce chapitre) les limites liées à cet échantillon d'enquêtéx.

J'ai été introduite à ce terrain par une relation d'interconnaissance, ce qui a grandement contribué à mon acceptation sur place et à l'élaboration de liens de confiance, que d'autres éléments ont ensuite participé à construire et entretenir : mes allers-retours sur le terrain, ma contribution à la réalisation d'activités par et avec les enquêtéx, tant dans les activités domestiques que dans des activités sur les espaces extérieurs du lieu. Cuisiner, ranger du bois, monter une haie sèche, se rendre à la coopérative d'achat ou aller promener les chien·nes en forêt ou à la plage ont été autant de moments rendant possibles des discussions informelles avec différentes personnes, et le renforcement de liens de confiance, voire le développement d'affinités.

Dans une démarche de positionnement féministe (*feminist standpoint*), et en vue d' « accroitre l'objectivité » de ce travail (S. Harding, 1992), il est fondamental de rappeler que je ne suis pas « une voix anonyme et invisible faisant autorité »[37], et même en tant que chercheuse, ne dispose pas d'un « truc divin (*God trick*) qui consiste à voir tout depuis nulle part »[38]. Les apports des chercheuses et philosophes féministes comme Donna Haraway[39] et Sandra Harding sur les savoirs situés nous rappellent que chaque personne parle depuis un endroit d'énonciation, traversé par son genre, son âge, sa classe, son ethnie, etc. Ma propre vie n'est ainsi pas étrangère au choix de mon objet d'étude : installée en Finistère sud depuis un peu plus de deux ans, j'évolue dans un habitat collectif rural. En choisissant ce mode de vie, j'ai été traversée par des réflexions sur ce qu'il pourrait m'apporter dans ma propre recherche de rupture avec des modalités sociales qui ne me convenaient pas. Y vivant depuis plus de deux ans, j'ai ma propre expérience de vie sur un lieu en mixité, sur un territoire proche de celui de l'enquête. La question des rapports de genre au sein de ce lieu – parmi d'autres – est une question qui m'anime et que je cherche à creuser dans l'optique de définir mon prochain lieu de vie (en collectif, toujours). En choisissant cet objet d'étude, je vise donc « à répondre à ce qui est un problème pour [moi]. Positionner son travail sociologique dans une perspective

[37] Harding, S. (1992). Rethinking Standpoint Epistemology : What Is « Strong Objectivity? » *The Centennial Review*, *36*(3), 437-470. P.9.
[38] Haraway, D. (1988). Situated Knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. *Feminist Studies*, *14*(3), 575-599. https://doi.org/10.2307/3178066.
[39] Ibid.

féministe, c'est dès lors reconnaître et revendiquer qu'il se soit formé à partir d'« expériences en lutte politique » »[40].

Ma position sociale a sans aucun doute eu un impact sur la façon dont j'ai défini mon objet d'études, mais aussi sur la façon dont j'ai mené cette recherche, à plusieurs niveaux. Mon identité de femme, dans un premier temps, peut être considérée comme un outil privilégié pour « saisir les processus par lesquels le genre se fait et se défait »[41]. Aussi, en tant que femme cisgenre blanche de 35 ans issue d'une famille appartenant aux classes aisées[42] et dotée d'un certain capital culturel (P. Bourdieu, 1979) (mes parents sont tous les deux diplôméx d'une école d'agronomie, mon père a fondé une société ayant connu un développement important, ma mère s'est impliquée dans l'enseignement supérieur puis dans l'associatif dans le milieu culturel et celui de l'enseignement), mais aussi en tant que militante féministe vivant à quelques kilomètres du terrain de l'enquête, induit aussi certains liens de proximité avec des enquêtéx au profil similaire. J'évolue aussi dans certains réseaux affinitaires et amicaux communs avec certaines personnes vivant sur le lieu de l'enquête.

Cette positionnalité a impliqué, à tout moment, une réflexion sur la juste distance entre la chercheuse et le terrain, une réflexivité sur l'évolution des positions (la mienne, celles des enquêtéx) et des postures d'observation au fil de l'enquête (S. Paugam, 2012). Comment ai-je accédé au terrain et comment les liens d'interconnaissances ont permis de faciliter mon accès ? De quelle position suis-je en train d'observer ? Mon regard est-il focalisé à partir de mes propres expériences et perceptions ? Comment ma place évolue-t-elle au fil de mes allers-retours sur le terrain ? Ce que je documente a-t-il renouvelé mes questionnements, et comment ? Suis-je en train de traiter la parole de chacun-ne avec la même objectivité, le même détachement ?

Le recours à l'observation participante, et le choix d'un objet d'étude par lequel je suis concernée du fait de ma propre expérience, ont également induit une réflexion sur mon engagement dans cette recherche, et m'ont amenée à prendre conscience et expérimenter le « travail émotionnel » (R. Perrin, 2023) induit par la présence sur un lieu de vie.

---

[40] Clair, I. (2016). Faire du terrain en féministe, Op. Cit.

[41] Avanza, M., Fillieule, O., & Masclet, C. (2015). Ethnographie du genre. Petit détour par les cuisines et suggestions d'accompagnement. *SociologieS*. https://doi.org/10.4000/sociologies.5071.

[42] J'applique cette catégorisation en suivant les modalités de classification des différentes classes sociales de l'Observatoire des inégalités comme indiqué sur le site https://www.inegalites.fr/Pauvres-moyens-ou-riches-Les-revenus-par-type-de-menage, consulté le 7 juin 2025.

3. En place ! Posture et impact de la présence sur le terrain

Mon arrivée sur le terrain de la recherche a été extrêmement « douce » et facilitée par l'accueil bienveillant des habitanx présenx. Le fait que je connaissais déjà certaines d'entre elleux, que j'avais participé à une soirée et un événement organisés sur le lieu quelques mois auparavant, que nous partagions des connexions amicales communes, a indéniablement joué pour rendre tout cela possible. Avant mon arrivée pour mon premier terrain, nous avions aussi pris le temps d'un dîner avec quatre des habitanx, en décembre, pour discuter de mon projet de recherche. Ce temps d'échange a été l'occasion de présenter mon projet, de discuter un peu du lieu, mais aussi de glaner des informations précieuses pour préparer mon arrivée. A commencer par savoir qu'on a des alliéx sur place : « Moi tout ce qui parle de genre et de féminisme ça me passionne ! » s'enthousiasmait l'une, « je risque d'être intarissable sur le sujet », me prévenait une autre, heureuse de parler de ses lectures des travaux de Geneviève Pruvost. L'enthousiasme semblait partagé par toustes et était encourageant. Aussi, recueillir quelques premières billes sur l'historique du lieu et des débats, au moment de sa mise en place, sur l'inscription ou non d'un engagement féministe dans son ADN (des différends autour de cette question auront suscité le départ de plusieurs personnes). Ecouter des conversations entre elles sur ce qu'aurait pu être – ou que pourrait être un jour – ce lieu : « Un lieu paysan queer !! Mais pourquoi on ne fait pas ça ?! ». Me faire témoin de premiers endroits de frottements sur les questions de genre : « Moi j'ai remarqué qu'ici, même quand on est en non-mixité, certaines parlent au masculin. Ça me choque, c'est un truc qui me heurte vraiment », « On me fait très souvent des remarques qui m'énervent, on me dit « c'est pas parce que tu vas habiter avec des filles qu'il y aura pas de problèmes » », ou au contraire de bien-être sur ces mêmes sujets : « Clairement, la non-mixité, je trouve que ça change un truc, déjà rien qu'au niveau de la communication, on communique beaucoup plus facilement ». Être informée sur les possibles résistances de personnes que je n'avais pas encore rencontrées et pouvoir m'y préparer tout en prenant de la distance avec cette information pour éviter qu'elle ne biaise ces futures relations d'enquête.

Au fil de mes allers-retours sur le terrain, les liens de confiance se sont étoffés et renforcés. Ma posture, certainement, s'est aussi ajustée. Pendant les entretiens comme au cours des phases d'observation, les différentes personnes que j'ai côtoyées ont semblé se confier en toute franchise. Sous ma casquette de sociologue, je m'impose de ne jamais juger la parole qui est portée, une posture clé pour offrir à cette parole toute la liberté possible. Certaines personnes ont aussi proactivement prolongé les relations d'enquête au-delà des entretiens, par des messages ou appels entre deux terrains. Isée m'a ainsi à plusieurs reprises laissé des messages audio pour me partager ses réflexions sur certaines questions dont nous avions discuté comme

la transmission de compétences au sein du collectif, ou son rapport à la mixité sur le plan du genre et l'évolution de ce dernier. Lorsque je suis sur le lieu, j'aide autant que possible, tout en cherchant à ne pas « trop en faire », dans l'idée de ne pas biaiser l'observation de la répartition des tâches qui se joue sur le lieu. Je me positionne donc plutôt comme un soutien dans certaines activités – quand Isée a besoin de ranger le bois en vue de l'installation de son séchoir, ou que l'une d'entre elles lance la préparation d'un repas collectif. J'assure en autonomie certaines tâches ponctuelles que j'estime relever de ma présence sur ma place comme cohabitante le temps d'un terrain : balayer les espaces communs, vider le seau des toilettes sèches, ranger ou nettoyer l'espace cuisine.

Il faut toutefois noter que je n'ai pas eu le même accès à toustes. Par exemple, je n'ai pas pu obtenir la participation d'Alexandre et Adrien, absents physiquement au moment de la recherche (l'un n'habite pas ici de façon permanente et ne vient qu'une à deux fois dans l'année, l'autre a annoncé son départ définitif du lieu pendant la recherche). Je ne peux que me reposer sur mes hypothèses, la première étant qu'ils manquaient de disponibilité pour consacrer du temps à l'entretien à distance proposé, la deuxième étant que leur intérêt pour le sujet de la recherche était limité, du fait d'une information trop incomplète sur le sujet, du sentiment de ne pas être concerné, ou de résistances personnelles. Lorsque j'ai sollicité l'équipe du lieu pour en faire mon terrain de recherche, j'ai en effet annoncé que cette recherche s'inscrivait dans le cadre d'études sur le genre : il n'est pas impossible que la démarche, explicitement féministe, ait pu générer des appréhensions ou doutes. Quant à Etienne, qui s'est montré disponible et accueillant pendant ma présence, j'ai tout de même ressenti, par moments, une forme de gêne qui pouvait être liée à ma présence sur place. Anecdote de terrain : lors de ma première soirée sur place, il nous invite, les autres habitanx et moi, à dîner dans sa tiny. Au mur, un poster est rapidement pointé du doigt par Candice, « c'est ultra sexiste ! ». En cause, une affiche faisant la promotion touristique de la baie d'Audierne, illustrée par le bédéiste François Bourgeon, représentant au premier plan une femme mince, blanche, de dos, portant un short très court à travers lequel on devine son string en transparence, et au second plan deux hommes observant des oiseaux à travers une jumelle. Le groupe rit, toustes confirment voir dans l'illustration des stéréotypes sexistes, lui est mal à l'aise, jusqu'à ce que Léa intervienne : « Non mais bon… pas la peine de parler de ça alors que Lucille est là !». Le lendemain, il enverra sur le groupe signal des habitanx une photo d'un nouvel aménagement : une guitare est désormais clouée au mur et dissimule habilement le fessier du personnage féminin.

Ma présence a pu avoir d'autres impacts à d'autres moments : plusieurs fois, des habitanx ont pu me dire être ravix que je sois là pour pouvoir discuter de différents sujets liés au genre et

ont lancé des discussions avec moi ou à plusieurs : une fin de repas qui se termine par des échanges sur les expériences de violences de genre des un-nes et des autres, des débriefings matinaux par Isée de sa lecture d'un essai au caractère transphobe offert par sa mère pour « lui éviter de tomber dans l'idéologie trans », des points sur lesquelles certainx insistent en me disant « Ah tiens, ça, ça va t'intéresser ! ». J'ai dû trouver un équilibre subtil, dans ces moments, pour marquer mon intérêt – ayant conscience que m'intéresser « aux détails, aux pensées énoncées à voix haute, m'en souvenir et les remémorer à posteriori »[43] est crucial pour bâtir un lien de confiance - tout en tentant de participer le moins possible, en me positionnant davantage comme une oreille attentive et en n'exprimant pas toujours mon avis, afin de ne pas influencer les conversations, ni la suite de l'enquête. Dans tous les cas, ma présence sur un temps long, avec des allers-retours, m'a permis de faire évoluer mon regard et de glaner et croiser des informations, autant qu'elle a provoqué pour plusieurs des habitanx du lieu une réflexivité sur leur mode de vie, comme iels ont pu me le confier.

4. La face cachée de l'objet d'étude : limites de l'enquête

Une des limites de ce travail tient indéniablement aux réalités que j'ai croisées, et par reflet, à celles qui n'ont pas émergé, qui n'ont pas été visibilisées. Ayant eu recours à des méthodes de recrutement par réseau d'interconnaissances, les différentes personnes ayant pris part à l'enquête reflètent un certain milieu social. Toutes sont blanches, valides, la majorité est issue de classes moyennes à aisées et a fait des études supérieures[44]… Les réalités évoquées dans ce travail sont donc loin d'être exhaustives, et si on peut considérer qu'une part de réalités minorisées émergent ici – le point de vue et les expériences de personnes sexisées sur la base de leur genre et/ou de leur orientation sexuelle – d'autres en sont absentes.

Concernant leur profil économique, bien que la majorité soit issue de classes sociales moyennes ou aisées[45], beaucoup aujourd'hui ont des revenus inférieurs au revenu médian

[43] Hugues, F. (2024). *Débrouilles rurales ...* Op. Cit. P. 85.
[44] Cf. le tableau de présentation des caractéristiques sociobiographiques des enquêtéx en annexe 2.
[45] La notion de classe moyenne, bien que couramment utilisée, ne fait pas l'objet d'une définition précise. Elle regroupe une large part de la population située au centre de l'échelle sociale qui est parfois utilisée comme indicateur pour estimer les évolutions économiques et sociales d'un pays. Selon l'Organisation de Coopération et de Développement Économique (OCDE), la classe moyenne est représentée par les personnes ayant un revenu compris entre 75 % et 200 % du revenu médian. N'ayant pas d'informations précises sur les revenus des parents des enquêtéx, il est difficile de statuer sur leur appartenance à cette classe, ou à une classe aisée. Toutefois, des informations sur les professions occupées par les parents des enquêtéx permettent de présumer leur appartenance à cette part de la population.

français[46], traduisant une mobilité sociale « descendante » (à l'inverse de la mobilisation sociale ascendante souvent évoquée par le terme de « transfuge de classe » ou de « transclasse » (C. Jacquet, 2014)). Cette appartenance de la majorité des habitanx du lieu à une classe « populaire »[47] mérite toutefois d'être relativisée par le fait que beaucoup ont pu adopter un mode de vie qui, aujourd'hui, limite leurs revenus mensuels, en s'appuyant sur une sécurité économique garantie par leurs liens familiaux, une épargne existante ou un héritage plus ou moins garanti.

Un autre biais tient à l'essence même des lieux collectifs : en dépit des efforts de la majorité des collectifs rencontrés, l'accès à la propriété collective reste limité pour les personnes issues des classes populaires, et l'installation en ruralité un enjeu pour les personnes racisées[48]. Lors d'une réunion avec l'équipe porteuse d'un projet d'habitat participatif à Douarnenez, le biais de la classe sociale des membres du projet sera discutée : les conditions d'accès à l'emprunt pour les coopératives étant limitées, l'accès à la copropriété reste fortement dépendant de la possibilité pour chacun-ne de contracter un emprunt individuel ou de payer des loyers plus élevés en contrepartie d'une acquisition progressive de parts. Bien que de nombreuses personnes enquêtées ne soient pas actuellement dans des situations de revenus conséquents – voire n'aient que peu de revenus ou dépendent du RSA – la transmission par leurs parents a bien souvent joué un rôle essentiel dans leur participation à un projet d'habitat collectif.

Pour déjouer ces limites, une enquête auprès de lieux ayant opté pour d'autres modalités les rendant plus accessibles – squats ou lieux occupés – aurait toute sa place. Le recours à d'autres méthodes de recrutement, en sortant des réseaux d'interconnaissance, aurait aussi pu permettre d'atteindre des personnes aux profils plus variés.

[46] D'après l'INSEE, en 2022, en France métropolitaine, le niveau de vie médian de la population s'élève à 24 330 euros annuels. Il correspond à un revenu disponible de 2 028 euros par mois pour une personne seule. (Source : https://www.insee.fr/fr/outil-interactif/5367857/tableau/30_RPC/31_RNP, consulté le 7 juin 2025).

[47] L'Observatoire des inégalités définit les **classes populaires** comme les personnes dont les revenus sont parmi les 30 % les plus faibles, inférieurs à 1 608€ par mois pour une personne seule. Source : https://www.inegalites.fr/Pauvres-moyens-ou-riches-Les-revenus-par-type-de-menage, consulté le 7 juin 2025.

[48] A ce sujet, écouter l'épisode du podcast Manuel déterre produit par BLAST: Serpossian, E., & Arson, L. (2024, décembre 1). Imen, une agricultrice face au racisme [Podcast]. In *Manuel déterre*. https://www.youtube.com/watch?v=wvxHWHIpTL0

Chapitre II : Embarquer en habitat collectif en mixité : des trajectoires genrées

> « J'avais la petite vie parfaite. J'étais presque fonctionnaire, j'avais acheté une maison avec mon copain. Ce que j'avais toujours voulu... Le petit pavillon à la campagne, le chat, la totale ! Et là, vers 27 ans, j'ai pété un câble. J'ai quitté mon mec, ma maison, mon boulot. J'ai fait redémarrage à zéro. Moi, je ne connaissais pas du tout le monde alternatif. Enfin, vraiment, c'est quelque chose que je découvre aujourd'hui. Ça paraît bête, mais moi, j'ai grandi avec des gens soit pas politisés, soit plutôt à droite. Et du coup, bah, je me sentais un peu à part, quoi. Et c'est dur d'être tout le temps la personne un peu à part.»
>
> Alistair, 33 ans, habitante de A. depuis septembre 2024

Comme pour Alistair, beaucoup des personnes rencontrées au fil de mon enquête ont souhaité rejoindre un habitat collectif dans l'optique de créer et consolider des liens avec des personnes partageant une même vision du monde, cette vision « alternative » comme l'appellent certainx. Par ce terme « alternatif », rarement défini par les personnes elles-mêmes, on entend souvent la marque d'un décrochage face au modèle dominant, tant dans la façon d'habiter que de consommer, de travailler, d'adopter « un mode de vie plus proche de la terre » (C. Rimlinger, 2024), et « de vivre selon leurs propres principes, de tisser des relations sociales différentes et d'exprimer leur subjectivité » (G. Pleyers, 2010).

Lors de mes rencontres avec des personnes ayant fait le choix de s'installer en habitat collectif, j'ai tenté de démêler les trajectoires qui les avaient amenées à ce choix. D'où venaient-elles? Comment avaient-elles habité avant? Que venaient-elles chercher en s'installant en collectif et en ruralité? La mixité de genre a-t-elle été un sujet lors de l'installation ?

Ce chapitre s'intéresse à la manière dont se déroule l'embarquement dans les projets d'habitat collectif et aux trajectoires qui ont amené les un-nes et les autres à s'installer, à A. ou dans les autres lieux au cœur de l'enquête. Il vient explorer la façon dont le genre vient impacter ces trajectoires : les parcours des personnes qui vivent dans les lieux enquêtés témoignent-ils de spécificités liées à leur expérience du genre ? De quelle manière les identités de genre et les expériences qui en découlent ont-elles marqué les trajectoires de chacun-ne et impacté leur réflexion et leur décision de s'installer en habitat collectif en mixité (la mixité étant entendue ici sur le plan du genre) ? Cette expérience du genre joue-t-elle aussi matériellement sur la faisabilité d'une installation en habitat collectif – au-delà du souhait de rejoindre un tel projet – et de quelle manière ?

Ce chapitre vise à montrer la manière dont les trajectoires des personnes, avant et au moment de leur installation en habitat collectif, sont impactées par le genre, et comment, chez les femmes et minorités de genre, les expériences personnelles du sexisme ont influencé leurs réflexions sur leur lieu de vie et leurs modalités de vie en collectif. Ce chapitre invite également à s'intéresser aux effets invisibles du genre sur l'installation en lieu collectif, et à la façon dont il peut alimenter d'autres barrières ou opportunités dans l'accès à l'habitat collectif.

Une première partie s'intéresse aux éléments communs aux trajectoires des un-nes et des autres les ayant amenéx à s'installer en habitat collectif, comme l'expérience du voyage et du déplacement, ainsi que - très souvent - une forme de conscientisation politique sur les enjeux liés à la propriété individuelle (1). Une seconde partie met en avant certains éléments de trajectoires genrés, et comment, pour certaines personnes – et en l'occurrence uniquement des femmes ou des personnes queer, non-binaires et/ou trans – la question du genre s'est posée dès la phase d'embarquement, quitte à abandonner le projet d'installation en collectif lorsque des divergences trop fortes ont été ressenties (2). Enfin, une troisième partie vient interroger l'absence de certaines catégories de personnes ou de groupes sociaux, et la façon dont elle peut traduire d'autres barrières à l'embarquement en habitat collectif ayant, elles aussi, une dimension genrée (3).

1. Trajectoires croisées : des déterminants communs dans l'installation

> « Je me sentais un peu seule face à cette écoanxiété, face à « coucou on fonce droit dans le mur et tout le monde fait l'autruche ». Les potes, la famille… c'était dur.»
>
> Priscille, 35 ans, habitante de A. depuis la création du lieu en 2022

> « C'est faire société, de vivre ensemble en groupe avec des gens que t'as choisis ou pas, c'est apprendre la tolérance… le fait de partager un lieu, tu partages aussi des frais, et tu permets à d'autres personnes de vivre avec un petit loyer, enfin c'est partager des choses, et aussi ça fait que t'as moins ce truc routinier, tu peux casser un peu les choses, et voilà ! »
>
> Candice, 30 ans, habitante de A. depuis novembre 2024

A A. ou ailleurs, plusieurs points de similitude peuvent être observés sur les trajectoires des habitanx : le voyage a, pour la majorité d'entre elleux, été constitutif de leur arrivée sur le lieu, ou précédé l'installation en Bretagne et semble avoir favorisé le recours à un habitat collectif. Il s'agissait pour certains d'avoir un lieu d'atterrissage entre plusieurs voyages, comme pour Sacha : « A l'époque, on faisait pas mal de petits voyages, à chaque fois on rentrait un peu chez

nos parents sans le sou, et on se disait, c'est un peu chiant de rentrer chez les parents, ce serait cool d'avoir un lieu de base ». Pour d'autres, le voyage a marqué un pas de côté et une bifurcation entre « deux vies » :

« Je suis partie en voyage quatre mois en Australie avec mon copain de l'époque. Et à mon retour, j'étais un peu paumé quoi. Je savais pas quoi faire de ma vie. (…) J'ai pris le temps d'aménager le van, de voir ma famille, de refaire un petit réseau, l'air de rien. Et quand je me suis sentie prête, j'ai pris le van et je suis allée faire un tour ! ».

Alistair, 33 ans, habitante de A. depuis septembre 2024

« Je me suis retrouvée à la fin de ce voyage à vivre dans un squat d'artiste, sortir avec une meuf tout ça et du coup ça m'a complètement ouvert les possibles. Quand je suis revenue à HEC à ma dernière étude, c'était une expérience totalement différente, j'avais avalé la pilule rouge[49] en fait. Tu vois je me souviens d'avoir été assise dans l'amphi, j'entends le premier discours de rentrée, « vous êtes l'élite de la France ». Je regarde autour de moi, je me dis c'est pas possible ce qui se passe. Pourquoi je suis la seule à trouver ça bizarre ? Et y avait une prof qui avait fait une sorte d'infiltration de HEC, une sociologue qui travaillait sur l'histoire de la critique du capitalisme, j'ai suivi ce cours, on était 5 sur tout HEC, sur une promo de 400 personnes, et c'était ma porte de sortie. En devoir, il fallait aller à un événement alternatif, je suis allée passer quelques jours sur la ZAD… C'est ce qui m'a permis de passer à autre chose, je pense. De mettre un contexte à ce que je vivais personnellement quoi. ».

Isée, 34 ans, habitante de A. depuis 2022

Pour Etienne aussi, le voyage a été une occasion de découvrir certaines formes d'habiter en lien avec son environnement : en Guadeloupe, il découvre la case créole, qui lui inspirera sa tiny house et l'envie de s'installer en habitat léger. Ainsi, sans prétendre faire du voyage un point d'étape incontournable dans l'émergence d'une pensée critique de l'habitat ou du schéma dominant de la « réussite » telle qu'elle nous est donnée à voir dans le monde où l'on grandit, et tout en reconnaissant le caractère « socialement distinctif » du tourisme, son caractère réservé à certainx privilégiéx ou à une « jeunesse dorée » et son usage contestable dans l'élaboration d'une élite sociale (A.C. Wagner, 2007), il semble que pour les habitanx de A., le voyage a souvent joué un rôle en ce qu'il a permis d'offrir un espace de décentrement du regard, une certaine prise de distance avec le mode de vie adopté avant le voyage (ou celui vers lequel on avait pris le chemin), et un temps de réflexion sur ses aspirations personnelles et son mode de vie souhaité.

[49] La « pilule rouge » est un concept issu du film Matrix. Elle fait référence à la volonté d'apprendre une vérité potentiellement dérangeante ou qui peut changer la vie, en prenant la pilule rouge, tandis que la « pilule bleue » permet de rester dans une ignorance satisfaisante ou sa zone de confort.

Autre déterminant partagé, on retrouve chez les habitanx interrogéx une réflexion critique sur les normes dominantes en matière d'habitat (voire Introduction). Le caractère décisif de ce que j'appelle la « vision alternative » au modèle dominant dans le projet de A., son « intention politique », transparait dans la description même du lieu sur son site internet, lorsqu'il est précisé que le lieu tend à « expérimenter la résilience joyeuse, (…) réduire la dépendance aux systèmes globaux et renforcer les interdépendances au niveau local, d'un point de vue alimentaire, énergétique et humain »[50]. Lors des entretiens avec les habitanx, j'ai retrouvé ce regard critique sur l'habitat individuel ou familial et ce qu'il induit. Léa m'explique avoir découvert au cours d'un voyage l'ouvrage anarchiste bolo'bolo[51], qui pose le paysage d'un monde organisé autour de petites communautés autosuffisantes et liées les unes aux autres. Chez elle, cette lecture déclenche la création de « tout un imaginaire » et une adhésion à la pensée anarchiste. A cette prise de conscience viendra s'ajouter son expérience dans un lieu collectif en ville, où elle réalise le déséquilibre dans les rapports entre la propriétaire du lieu et les locataires. « C'est là où je me suis dit la propriété, dans un contexte comme ça, ça peut vraiment tout foutre en l'air ». (Léa). Ce rejet de la posture de propriétaire sur un lieu est partagé par d'autres : « c'est impossible d'être proprio et d'avoir des rapports horizontaux, avec la propriété y a toujours un rapport de pouvoir qui revient ». (Isée) ; « Le fait que c'est une SCI, c'est la même place pour toustes, les mêmes statuts ! Il y a une forme d'horizontalité qui me plaît. C'était un vrai lieu collectif, et pas un proprio avec une baraque qui loue des chambres, ça c'était un gros point !». (Candice). Au-delà d'un rapport critique au concept de propriété, le modèle dominant de l'habitat individuel, en couple ou en « famille » (au sens de la famille nucléaire) est aussi remis en cause dans le cadre d'un questionnement plus large sur la façon de faire société et de s'émanciper d'un monde capitaliste axé sur la propriété et la croissance.

> « J'étais avec ce copain avec qui je suis restée 11 ans (…). On est partis en Angleterre, moi en tant qu'aromaticienne. Et voilà, je gagne 3000 ou 4000 balles, t'achète un appart tout neuf, dans un ptit bled d'Angleterre qu'étais très mignon, assez chic. (…) J'étais à fond… euh… haha je vois ma petite BD « capital et idéologie » ouais, à fond capitaliste ! (…) Je fais ça 5 ans pour me rendre compte que ça avait aucun sens, que c'était dégueu. Du coup tout s'est un peu enchainé (…). On s'est rendu compte du décalage entre nous deux, enfin lui il partait de l'autre côté, totalement capitaliste… Enfin on était tous les deux vegan, on se rendait compte qu'on fonçait dans le mur, mais moi plus que lui quoi. Lui il était là « ah moi ça me va mon petit confort, mon boulot, l'appart, je suis pas prêt à tout remettre en question… »

[50] Cet extrait est tiré du site internet de présentation du lieu.
[51] Il s'agit du livre intitulé bolo'bolo, publié en 1998 par P.M. aux éditions de l'éclat (214 pages. EAN : 9782841620289).

> donc là on s'est séparés. (…) Quand je suis venue ici du coup j'étais en mode « ça n'a pas de sens de vivre toute seule », j'ai envie de mutualiser, de vivre avec d'autres gens, de réfléchir, de construire un futur plus sécurisé… ou de s'armer un peu face à ce qui nous attend. ».
>
> Priscille, 35 ans, habitante de A. depuis 2022

Le recours à un habitat collectif est aussi mis en avant par les habitanx comme une solution évidente sur le plan écologique et de l'accès au logement : « Les maisons en France elles sont énormes, ça sert à quoi d'être deux dedans ! Moi je les vois en les rénovant, les maisons ont toutes 4-5 chambres, elles sont vides, tu vois plein de maisons en fait, je me dis on pourrait loger plein de gens ! ». (Candice). A regarder de plus près les chiffres sur les besoins en nouveaux logements en France, estimés entre 2,7 millions à 3,9 millions sur la période 2017-2030[52], et ceux sur l'impact d'un mode de vie dans des ménages de plus en plus petits sur le plan de l'occupation des sols[53] mode de vie, l'installation en collectif fait effectivement partie des réponses sociales et écologiques. Un argument qui résonne pour la totalité des habitanx de A., qui disent s'inscrire dans la recherche d'un mode d'habitat aligné à un positionnement respectueux de l'environnement et moins polluant.

L'importance de cette « vision alternative » transparaissait déjà lors des prémices de la construction du projet : les personnes alors regroupées pour élaborer le futur A. se rencontrent autour de l'idée de fonder un hameau léger dans le Finistère, s'inspirant du collectif du même nom qui a conceptualisé le hameau léger et le définit comme « un lieu de vie participatif accueillant un petit nombre d'habitats réversibles, accessible aux foyers à ressources modestes, réalisé en partenariat avec la commune qui l'accueille »[54]. Bien que le projet ait évolué, pour finalement aboutir à l'achat d'un terrain accueillant des constructions en « dur » et pouvant accueillir des habitats réversibles, les valeurs de l'habitat durable, de l'accessibilité financière et de l'habitat collectif ont été au cœur du projet dès les premières réunions. Pour l'ensemble des personnes avec qui je me suis entretenue, qu'elles habitent encore sur le lieu ou qu'elles l'aient quitté, ces éléments ont été décisifs dans leur adhésion au projet. Dans ce sens, le lieu de A. pourrait se rapprocher de ce que Constance Rimlinger qualifie de configuration « holistique

[52] Selon les chiffres de la Commission sur la relance durable de la construction de logements, mise en place par le gouvernement et présidé par le maire de Dijon, François Rebsamen.
[53] Selon l'Insee, la moyenne du nombre de personnes par ménage est passée d'un peu plus de trois personnes par ménage, en 1968, à 2,3 en 2016. Le nombre de mètres carrés par personne est passé de 31 en 1984 à 40 en 2006.
[54] Pour en savoir plus sur les dispositifs Hameaux Légers, consulter le site web : https://hameaux-legers.org/.

intégrationniste »[55] (C. Rimlinger, 2024). Il incarne aussi une illustration des lieux collectifs tels qu'évoqués par les participanx aux ateliers participatifs organisés dans la continuité du séminaire « Occupations et lieux collectifs à usages mixtes », qui évoquent des lieux organisés « autour de pratiques habitantes qui sortent du cadre des structures familiales », s'inscrivant « dans une démarche de mise à distance d'un système normatif conventionnel » et « en rupture avec les normes dominantes »[56].

A A., cette intention disruptive n'a toutefois pas été la même pour toustes. Tandis que pour certainx, elle impliquait nécessairement de s'attaquer aussi aux normes dominantes en matière de genre, d'autres ont été plus frileux à accepter ce qu'un tel positionnement pourrait impliquer.

2. Rompre avec les normes de genre dans un collectif mixte : des perspectives genrées

> « Il n'y a rien d'autre qui pourrait m'intéresser dans une création collective, il faudrait que ce soit évidemment féministe et au moins *queer friendly*, même si les personnes elles-mêmes ne sont pas forcément queer mais qu'il y ait vraiment un fond commun, qu'il n'y ait pas besoin de justifier, qu'il n'y ait pas besoin de faire de pédagogie. »
>
> Gwen, 41 ans, participant aux réunions de préfiguration de A. jusqu'en 2022

Le principal point sur lequel j'ai pu observer une différenciation des trajectoires des habitanx de A. sur la base du genre tient justement aux enjeux relatifs au questionnement des normes dominantes en matière de genre, et à la façon dont ces normes pouvaient être discutées, régulées et changées à l'échelle d'un habitat collectif. Alors que des réflexions sur la régulation des rapports de genre sur le lieu, tant sur le plan numéraire (degré et type de mixité) qu'organisationnel, semblent avoir été partagées par plusieurs femmes et personnes queer/non-binaires lors de leur arrivée sur le projet, il est apparu que pour les hommes cis ayant pris part au projet, ces questions ont toujours fait l'objet d'un angle mort – quel qu'ait été ensuite leur positionnement face aux demandes des personnes sexisées.

---

[55] Dans *Féministes des champs – du retour à la terre à l'écologie queer* (2024), la sociologue Constance Rimlinger partage les résultats d'une enquête multisituée « dans la nébuleuse écoféministe néorurale ». Elle y catégorise les lieux collectifs enquêtés en trois configurations : la configuration écoféministe « différentialiste séparatiste », la configuration écoféministe « queer intersectionnelle », et la configuration écoféministe « holistique intégrationniste ». Cette dernière regroupe des lieux qui ont été guidés avant toute chose par la recherche d'un mode de vie plus proche de la terre, sans dimension féministe annoncée ou au cœur du projet.

[56] Compte rendu de l'Atelier participatif n°1 : Définition des lieux de vie collectifs étudiés ayant eu lieu le 27 juin 2024 dans la continuité du séminaire « Occupations et lieux collectifs à usages mixtes » et de la journée d'étude « Lieux de vie collectifs en milieu rural : la fabrique de l'autonomie » (27 novembre 2023)

Avant leur arrivée sur le projet, certaines personnes avaient déjà initié une réflexion sur le genre dans l'habitat collectif, au point de poser certaines attentes, comme celle d'un habitat au sein d'un lieu se positionnant comme queer et/ou féministe. C'est le cas par exemple d'Alistair :

> « Dans mon imaginaire, ça faisait quand même pas mal d'années que je me disais « Ah, plus tard, j'aurais envie d'intégrer un collectif queer et féministe. » Ou de le créer, si j'en trouve pas, mais j'avais ce truc-là. J'avais vraiment la notion de lieu écoféministe et queer qui était très présente dans ma tête. Et quand je suis arrivée à A., je me suis dit « Bon, ça colle pas à cette étiquette-là, mais ça peut être très bien pour tester la vie en collectif ! » ».

Pour la plupart des personnes présentes lors de la création du projet, toutefois, la question du genre ne se pose pas de la même manière. L'évènement du « no go », comme il est appelé par les habitanx de A., a pu illustrer les divergences d'approches lors de la création du lieu : lors d'une des nombreuses réunions de montage du projet, en 2022, deux personnes portent une proposition pour que la charte du lieu mentionne explicitement la tolérance zéro face aux blagues sexistes. L'équipe se compose alors d'une douzaine de personnes. Certaines se définissent déjà à l'époque comme trans ou non binaire mais décident de ne pas s'*outer*[57] dans le collectif, ne souhaitant pas s'exposer à du mégenrage[58], des incompréhensions ou des questions stigmatisantes – un élément de contexte qui met en lumière la difficulté à aborder des sujets liés au genre et à l'hétérosexisme dans le collectif à ce moment du projet. La réunion dure une journée entière et génère du débat. Deux personnes – des hommes cis – alors présents expriment leur volonté de ne pas poser de règles, ayant peur de se retrouver « enfermés dans les règles » (Sacha), arguant d'une démarche libertaire et « militant pour une sorte de bon sens commun » (Sacha): un positionnement encore fréquemment entendu dans les milieux anarchistes, où se jouent comme partout ailleurs les luttes féministes. En effet, comme le souligne Francis Dupuis-Déri, « il est difficile pour des individus de vivre en accord avec des principes égalitaires et libertaires lorsqu'ils ont été socialisés dans une société hiérarchisée et inégalitaire, ce qui pose des défis considérables pour fonder des communautés autonomes ou des rapports entre hommes et femmes sur des bases anarchistes »[59]. Face à cet argument, d'autres dénoncent un « privilège de personne dominante » (Gwen) et font valoir qu'en l'absence de règles explicites, les « règles implicites » correspondant aux normes et usages prédominants dans la société s'imposeront, et que dans une société patriarcale, le sexisme risque

[57] Tiré de l'anglais "*out*" (sortir du placard, faire son *coming out*), outer fait référence à la révélation en public de l'identité (altersexuelle, trans, queer…) d'une personne.
[58] Mégenrer : utiliser un pronom ou des accords qui ne sont pas ceux utilisés et souhaités par la personne. Si le mégenrage est volontaire, il s'agit d'un acte transphobe (Source : SOS homophobie).
[59] Dupuis-Déri, F. (2023). Hommes anarchistes face au féminisme. Réfractions, recherches et expressions anarchistes, 50. https://www.revue-refractions.net/fr/n50/dossier/dupuis-d%C3%A9ri.

d'être toléré et de ne pas pouvoir être régulé. D'autres encore ne sont « ni pour, ni contre », comme Léa à l'époque, qui se dit favorable à la discussion mais « passive » dans la crainte de générer une scission du groupe. A la fin de la journée, le consensus n'est pas trouvé, et les deux personnes qui avaient porté la proposition annoncent leur départ du projet. Pour elleux, c'est un « no go ». « Le truc le plus marquant et pour moi le plus décisif, c'était sur les questions de genre. Je ne me voyais pas ne pas pouvoir vivre mon identité queer, non-binaire, de manière libre, sans craindre le jugement ou sans même avoir à faire de pédagogie. Et du coup, assez vite, je me suis dit, « mais ça va pas marcher, en fait » », témoigne Gwen, qui quitte alors le projet.

Lors de cet événement, la question de la régulation (même partielle) des rapports de genre par l'inscription d'un principe de non-tolérance de « l'humour sexiste » sur le lieu a ainsi suscité une rupture entre celleux qui estimaient cette régulation nécessaire, et d'autres qui ont rejeté toute forme de régulation des rapports humains au risque d'invisibiliser des rapports de domination existants. Pour plusieurs habitanx du lieu, comprendre que pour certains membres du projet, « l'humour sexiste » pouvait être toléré, a été un choc. Les deux personnes s'étant opposées à l'inscription de cette règle, avec qui je me suis entretenue, ont réaffirmé leur attachement à un cadre tolérant, ne régulant pas l'humour, confirmant une certaine « frilosité » des hommes cis à intervenir sur des sujets comme la dénonciation du sexisme (Mallett et al., 2016, p. 283), a fortiori quand ce sexisme prend la forme de l'humour.

Il m'a semblé important de restituer cet événement, considérant qu'il illustre assez clairement la façon dont les perceptions qui sont héritées par les un-nes et les autres d'une socialisation[60] genrée qui les a placéx d'un côté ou de l'autre d'un système binaire et hiérarchisé, peuvent impacter leurs besoins, leur capacité à les faire valoir et reconnaitre et leur capacité à les entendre, lorsqu'il s'agit de faire collectif. Comme le soulignent Michelle Bemiller et Rachel Zimmer Schneider, les femmes (et j'ajoute toutes les minorités de genre et personnes sexisées) dénonçant l'humour sexiste le font souvent en s'exposant à un risque d'être désignées comme des personnes qui brisent l'ambiance, qui n'ont pas de sens de l'humour, ou qui ont des velléités autoritaires, en plus de voir leur pouvoir social diminuer (Bemiller et Schneider, 2010, p. 462-463 ; Mallett et al., 2016, p. 274). Cet événement qui pourrait sembler

[60] La socialisation désigne « l'ensemble des processus par lesquels l'individu est construit [...] par la société globale et locale dans laquelle il vit, processus au cours desquels l'individu acquiert [...] des façons de faire, de penser et d'être qui sont situées socialement » (définition issue de l'ouvrage de Muriel Darmon, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 2016, p. 6). La socialisation de genre fait référence à un processus de socialisation différenciée, à travers lequel les personnes sont amenées à intérioriser les normes et les codes sociaux relatifs au genre auquel elles sont assignées.

isolé à l'échelle de A., du fait de sa position dans la chronologie de la vie du lieu (lors d'une réunion de préfiguration du projet), peut être considéré comme un moment fort dont l'impact sur la perception, par les habitanx, de la possibilité de rompre avec les normes du genre en régulant les rapports de genre sur le lieu, n'est pas négligeable. Pour certainx, ce sentiment d'une certaine fermeture à la remise en question des normes du genre, ou de l'impossibilité de « mettre l'ingrédient du genre dans la potion magique » (Gwen) a été déclencheur d'une décision de quitter le projet.

Lors de l'atelier collectif du 19 mars, rassemblant six personnes vivant sur cinq lieux – dont A. – d'autres personnes ont partagé des sentiments ou expériences assez proches de celle illustrée par la « réunion du no go » à A., en termes de nécessité d'une possibilité de remettre en cause ouvertement – sur un lieu d'habitat collectif mixte – certaines normes de genre. L'enjeu est souvent corrélé, pour les personnes rencontrées, à la nécessité de pouvoir s'installer sur un lieu qui soit un espace de création de liens étroits avec des personnes partageant une même vision du monde, de « trouver sa famille », comme l'explique Joy en évoquant son sentiment lorsqu'il a « découvert » l'univers queer. A A. ou sur les autres lieux, les expériences spécifiques au genre des un-nes et des autres ont généré des perceptions différentes de l'importance de pouvoir réguler les rapports de genre et lutter contre le sexisme sur le lieu d'habitat collectif. Ainsi, ces projets, même lorsqu'ils s'inscrivent dans une démarche de rupture avec les normes dominantes, ne sont pas exempts d'en adopter, (re)produire et perpétuer certaines. Un constat qui fait écho aux analyses critiques de l'anarchosexisme[61] ou de la *manarchie*[62], comme celles du sociologue Francis Dupuis-Déri, dénonçant la difficulté encore observée pour certains hommes – y compris lorsqu'ils adhèrent à des postures anarchistes, libertaires et « alternatives » visant à questionner le modèle social dominant – à remettre en cause leur propre position de « privilégié » sur le plan du genre. C'est d'ailleurs ce constat qui a pu, pour certaines personnes sexisées, générer un besoin de séparatisme, de modalités de mixité limitées sur le plan du genre, dans une perspective de se « protéger », une recherche d'espace « *safe* » (Gwen). Les configurations écoféministes « différentialiste séparatiste » ou

[61] Lire à ce sujet par exemple l'article du sociologue Francis Dupuis-Déri cité précédemment : Dupuis-Déri, F. (2023). Hommes anarchistes face au féminisme. Op. Cit.

[62] En 2001, quatre membres du Black Bloc à Boston ont publié une tribune dénonçant le sexisme en milieu anarchiste, proposant le terme de "manarchie" (manarchy), définie comme un « comportement agressif et esprit de compétition au sein du mouvement anarchiste qui rappellent de manière inquiétante les rôles historiquement oppressifs liés au genre masculin. Des exemples de ce comportement : être macho, moralisateur et élitiste. » La tribune peut être consultée sur ce lien : https://onwardnewspaper.wordpress.com/volume-1-issue-4-spring-2001/stick-it-to-the-manarchy/.

« queer intersectionnelle », théorisées par Constance Rimlinger dans ses travaux sur les lieux collectifs écoféministes ruraux[63], découlent en partie de ce besoin.

3. Check tes privilèges ! ou les frontières invisibles du genre : capital financier, temps et enfants

> « J'ai trop côtoyé des personnes en école de commerce, des gens qui venaient de rien, qui venaient de familles en galère et qui étaient vraiment dans ce parcours de "Je vais me décrocher un p***** de job pour pouvoir subvenir aux besoins de la famille!", j'ai trop vu des gens super faire ça et du coup devenir des requins de la finance, mais parce qu'ils avaient pas eu de sous à la base, pour me raconter des histoires sur une prétendue noblesse d'esprit ou quoi que ce soit. »
>
> Isée, 34 ans, habitante de A. depuis 2022

Dans la création de A., la question du genre semble avoir été le premier facteur de rupture, ou du moins de différenciation genrée dans les trajectoires des un-nes et des autres. Elle est, en tous cas, la plus visible, celle la plus racontée par les habitanx et les personnes présentes lors du montage du projet. D'autres éléments ont pourtant aussi joué un rôle dans l'embarquement de certaines personnes et le débarquement d'autres – voire leur absence totale sur le quai d'embarquement, pour filer la métaphore jusqu'au bout. Si « faire du terrain en féministe » implique d'être « plus attentif-ve au hors-sujet » (I. Clair, 2016), il est nécessaire de tenter de rendre visible ici des éléments qui n'ont pas été racontés par les personnes enquêtées, mais dont l'absence évoque d'autres barrières à l'accès à l'habitat collectif, ayant elles aussi une dimension genrée.

Le lieu est construit sur le modèle d'une société civile immobilière (SCI) dans laquelle chaque habitanx doit, pour s'installer sur du long terme, ouvrir un compte courant. Les montants ne sont pas les mêmes pour chacun-ne[64]. Bien que les statuts de la SCI prévoient que chaque membre de la SCI dispose d'une seule voix, quel que soit le montant de son compte courant, les différences financières ont pu générer des craintes de différentiel de pouvoir entre habitanx, comme le soulignait Gwen : « je me sentais pas à l'aise avec cette question-là: on va acheter un truc, il va y avoir des apports financiers personnels très différents selon les personnes parce que tout le monde a pas les mêmes ressources, même s'il y avait une intention dans le groupe que

[63] Rimlinger, C. (2024). Féministes des champs : Du retour à la terre à l'écologie queer. Presses universitaires de France.
[64] Au moment de la recherche, les montants des comptes courants variaient de 10 000 € à 40 000 €.

ce soit pas bloquant, que si une personne a pas d'argent, ça soit pas un frein dans l'achat ». Ainsi, même si les statuts de la SCI ont traduit une recherche d'égalité en octroyant le même pouvoir à chacun-ne quel que soit son capital financier, cela n'a pas suffi à rassurer tout le monde sur l'horizontalité des relations qui devait en découler. De fait, pendant le temps de la recherche, la décision d'Adrien de quitter le projet a mis en évidence le poids du départ d'une personne ayant investi dans le projet un montant important (40 000€) : lorsqu'il a annoncé son départ, les autres habitanx ont exprimé un sentiment d'urgence de mobiliser la somme correspondant à son compte courant en recrutant de nouvelleaux habitanx. Les personnes qui avaient un investissement plus léger dans la SCI m'ont aussi souvent dit souhaiter augmenter leur part financière dans la SCI pour rééquilibrer les rapports et éviter autant que possible que le projet ne repose sur la présence de certainx. Ainsi, même si le projet de A. s'inscrit dans une démarche de rupture avec la propriété privée, la dimension financière maintenue par le recours à un projet sous la forme d'une SCI ne permet pas d'effacer totalement les rapports de pouvoir liés au capital financier des habitanx.

Par ailleurs, en comparaison avec d'autres modalités organisationnelles, le choix de recourir à une SCI où les personnes peuvent avoir des parts individuelles induit une forme de sélection à l'embarquement dans le projet : des personnes ne disposant d'aucune épargne ni de possibilité d'emprunt ne pourraient pas rejoindre le projet. Les habitanx de A. ont pu mobiliser des fonds pour ouvrir un compte courant, acheter un habitat léger individuel pour certainx, et accéder ainsi à une certaine forme de sécurité sur le plan du logement. En contraste, des personnes qui s'installent en collectif selon d'autres modalités excluant totalement le concept de propriété, comme le squat, ont certes un accès facilité au lieu, car gratuit, mais n'ont aucune sécurité de la durabilité de leur logement :

> « Dans ma recherche d'habitat, à part le modèle de Hameaux Légers, qui est un bail emphytéotique négocié avec une commune qui est une sacrée montagne administrative, je ne connais pas de gens qui ont un mode de vie, un mode de façon d'habiter et un lieu d'habitat qui me fasse envie, parce que soit c'est du squat et du coup c'est des lieux militants et du coup c'est pas très sécurisant sur le long terme de mon point de vue, et ça me plaît pas, soit c'est de l'achat, soit c'est la location, ou juste des trucs classiques qu'on connait et qu'on est autorisés à avoir… du coup il n'y a aucun de ces modèles-là qui me convient en fait ! »
>
> Gwen, 41 ans, participant aux réunions de préfiguration de A. jusqu'en 2022

> « Chaque année, il y a des pressions, on entend dire des gens qui travaillent au journal ou qui ont un peu des contacts avec des gens de la mairie : « oulala ! », ils mettent un mot super paniquant au tableau… alors ça fait des années qu'il ne se passe rien en soi, mais il y a eu des pressions »

Joy, habitant d'un squat en Finistère Sud

Ces témoignages font écho aux travaux de la sociologue Edith Gaillard sur les squats féministes dans lesquels elle fait également référence à ces lieux comme des « espaces de la « précarité », confrontant au manque ou à l'absence de ressources matérielles et à la répression de l'ordre social »[65]. Des espaces, aussi, de « résistance » face à un système capitaliste où pouvoir et argent sont liés, et de « remise en question, au quotidien, les rapports de pouvoir et de domination »[66].

Ainsi, au-delà des différences genrées visibles dans les trajectoires des personnes qui ont rejoint A., ou les autres lieux enquêtés, d'autres différences, invisibles, peuvent exister et impacter la possibilité pour certaines personnes de rejoindre un projet d'habitat collectif pérenne et sécurisant. Si l'achat collectif semble l'option la plus durable, elle implique de facto la possibilité d'acheter, et donc de mobiliser le capital qui permettra cette acquisition. Sur le cas de A., alors même qu'un particulier a pu prêter une somme conséquente (100 000€) utilisée pour l'achat du lieu, et que l'équipe se renforce en nombre au fil du temps, rejoindre le projet durablement nécessite de pouvoir rejoindre la SCI en immobilisant un minimum de 10 000€ – une somme qui reste conséquente pour certainx, même si elle est relativement légère en comparaison au coût total d'un tel achat. Aussi, cette possibilité d'accéder au projet à ce coût là pour certaines personnes reste tributaire de la possibilité, pour d'autres, de réaliser des apports financiers plus conséquents : à l'échelle de A. toujours, les plus gros apports financiers ont été ceux de deux hommes cis, parfois qualifiés de « mécènes » par certaines personnes dans le projet. Cette situation particulière – même si compte tenu de la taille réduite de l'échantillon de personnes installées à A., il ne serait pas juste d'en tirer une conclusion générale – invite à se questionner sur l'accès au capital avec une perspective de genre. En France, la différence de capital entre les hommes et les femmes se creuse au fil du temps, et est ainsi passée de 9 % en 1998 à 16 % en 2015, et il n'est plus à démontrer que l'inégalité patrimoniale a bel et bien un genre[67], de la même manière qu'elle a une race[68] (bien que l'inexistence de données statistiques « ethniques » en France rende difficile l'accès à des données quantitatives précises sur les liens entre race – au sens sociologique du terme (S. Brun et C. Cosquer, 2022) – et capital).

---

[65] Gaillard, É. (2018). Militer et habiter au sein de squats féministes : Parcours d'engagement « anarcha-féministe ». Agora débats/jeunesses, 80(3), 70-84. https://doi.org/10.3917/agora.080.0070. P. 73.
[66] Ibid.
[67] A ce sujet, lire *Gollac, S., & Bessière, C. (2022). Le genre du capital. Comment la famille reproduit les inégalités. La Découverte*, sur les inégalités patrimoniales persistantes sur la base du genre, ainsi que le travaux de Silvia Federici dans son ouvrage *Le capitalisme patriarcal* (2019) sur la critique d'un modèle économique reposant sur l'exploitation du travail gratuit des femmes.
[68] A ce sujet, lire Laurent, S. (2024). *Capital et race. Histoire d'une hydre moderne*. Seuil.

Aussi, sous forme de SCI, d'association ou de squat, l'habitat collectif implique souvent une capacité à mobiliser du temps pour contribuer à l'organisation collective : constituer un groupe, définir le projet, monter le projet sur le plan administratif, humain et financier, entretenir le lieu, assurer les tâches domestiques… Cette capacité à mobiliser du temps reste fortement corrélée à une certaine sécurité financière. A A., cette sécurité existe pour toustes les habitanx, sous la forme de la présence des parents qui peuvent « être là si besoin » (Alistair), de droits au chômage acquis ou de revenus sécurisés par l'emploi, de la perspective d'un héritage qui garantit « d'être confort pour ses vieux jours » (Léa). Comme Alistair l'évoque, des personnes plus précaires n'auraient pas forcément le temps nécessaire à une installation en collectif. Ainsi, il semble important de considérer les inégalités rencontrées par les personnes en termes d'accès au temps. La division sexuée du travail impacte davantage les femmes, qui mobilisent aujourd'hui toujours plus de leur temps dans des activités dites reproductives ou de *care*. Dans une société de consommation telle que la nôtre, la situation financière – plus ou moins précaire – joue aussi un rôle déterminant dans le temps qui peut ou doit être affecté à des activités rémunératrices, et celui qui peut être affecté à des activités réalisées à titre « gratuit », comme les activités associatives ou domestiques.

Un autre élément enfin, qui pourrait être considéré comme un facteur d'exclusion implicite à A., comme la plupart des lieux enquêtés, est l'absence d'enfants. La plupart du temps, ce point n'a pas été discuté lors du montage du projet d'habitat et n'est pas non plus mentionné comme un critère lorsque les lieux « recrutent » de nouvelleaux habitanx. Pour autant, comme le souligne Alistair, « ça va pas être dit tel quel, mais si demain quelqu'un nous dit « est-ce que je peux prendre une chambre j'ai un enfant » j'ai l'impression que ça soulèverait quelque chose… ». Au fil des entretiens, j'ai constaté que la question de la famille n'était mentionnée explicitement que sur un lieu où, en l'occurrence, des personnes sont déjà installées avec leurs enfants, et de ce fait souhaitent pouvoir accueillir d'autres enfants, et où les modalités du lieu permettent aussi un accès à des espaces de vie privés plus grands, sous forme de hameau où chaque habitanx ou cellule familiale dispose de sa propre maison. Cette question de la place des enfants peut jouer en défaveur de l'accueil de parents ou personnes ayant des enfants à charge. Bien que les représentations et perceptions sociales évoluent en France sur la répartition sexuée du soin des enfants (7/10 françaix plébiscitent aujourd'hui une réforme du congé

paternité/parental ![69]), les femmes sont encore aujourd'hui majoritairement investies dans le soin des enfants et 82 % des familles monoparentales ont une femme à leur tête[70]. Ce facteur d'exclusion implicite concernerait donc a priori davantage des femmes, nouvelle barrière genrée à l'accès à l'habitat en collectif.

Ainsi, si ces éléments n'ont pas toujours été explicités par les personnes enquêtées comme constitutifs de leurs propres trajectoires vers l'installation en lieu collectif, il semble que le capital financier, le temps disponible et l'absence d'enfants aient joué un rôle déterminant dans la possibilité d'embarquer sur un tel format d'habitat. Des éléments qui, tous, sont empreints de la marque du genre et peuvent amener à penser que les femmes ou minorités de genre – et parmi elles les personnes racisées et les plus précaires sur le plan financier – rencontrent des barrières spécifiques en termes d'accès à l'habitat si des mesures correctrices ne sont pas pensées et mises en place par le collectif.

[69] Chaudouet-Delmas, M. (2025). *Etat des lieux du sexisme en France à l'heure de la polarisation* (No. Rapport n°2024-01-22-STER-61; p. 76). Haut Conseil à l'Egalité entre les Femmes et les Hommes.
[70] Catez, C. (2022). *Femmes et monoparentalité : Le choix de l'emploi* (p. 44). FNCIDFF. https://www.egalite-femmes-hommes.gouv.fr/sites/efh/files/2024-02/guide-femmes-et-monoparentalite-le-choix-de-lemploi-2022-FNCIDFF.pdf

Chapitre III : Habiter en collectif mixte : louvoiements entre émancipations et contrecoups

> « En fait tu t'émancipes sur certains trucs mais tu te renfermes sur d'autres… Enfin t'es dépendante sur d'autres ».
>
> Priscille, 35 ans, habitante de A. depuis 2022

A A. ou dans les autres habitats collectifs dont sont issux les enquêtéx, de nombreux éléments semblent témoigner d'une réelle possibilité de vivre de façon « alternative », et ce faisant, de se « mettre à distance d'un système normatif conventionnel » et de s'inscrire « en rupture avec les normes dominantes »[71]. Reste à préciser avec quelles normes la rupture est effective, et à explorer si, en s'affranchissant de certaines normes dominantes, d'autres ne reviennent pas au galop, y compris d'éventuelles « nouvelles normes » qui seraient générées par ces formes alternatives d'habitat. En s'installant en habitat collectif, les habitanx de A., comme les autres enquêtéx, s'inventent une nouvelle « place »[72], tant au sens du lieu géographique et de ses modalités de fonctionnement, qu'au sens social, affectif ou politique : le recours à l'habitat collectif « alternatif » aux normes dominantes est accompagné par une volonté de redonner de l'espace et du sens à certaines valeurs, idées et visions d'une société différente. Les usages de l'habitat collectif, en tant qu'espace et en tant que foyer et lieu de sociabilité, par ses occupanx, le rapport de chacun-ne au lieu, les rôles qu'iel y adopte, disent beaucoup de la place et du rôle de chacun-ne sur le plan social. Qui occupe le lieu, comment ? Quels sont les usages des différents espaces par les habitanx ? Quels rôles jouent les un-nes et les autres dans le collectif ?

Au fil de ma recherche menée auprès des habitanx de A. et des autres lieux de l'enquête, ces usages, rôles et places ont traduit des spécificités genrées. Un constat qui s'inscrit en accord avec les travaux de l'historienne Nepthys Zwer[73] sur la façon dont les rapports de domination genrés s'inscrivent dans l'espace, mais aussi sur le potentiel des perspectives féministes pour repenser les dynamiques de pouvoir qui fabriquent l'espace et les personnes qui l'occupent.

---

[71] Compte rendu de l'Atelier participatif n°1 : Définition des lieux de vie collectifs étudiés ayant eu lieu le 27 juin 2024 dans la continuité du séminaire « Occupations et lieux collectifs à usages mixtes » et de la journée d'étude « Lieux de vie collectifs en milieu rural : la fabrique de l'autonomie » (27 novembre 2023)

[72] Sur le concept de place, l'ouvrage de la philosophe française Claire Marin *Être à sa place*, publié en 2022 aux éditions L'Observatoire, propose une réflexion philosophique sur ce que signifie « être à sa place », et explore les aspirations et capacités d'adaptation des humains comme être sociaux à choisir ou trouver sa place, parfois en rebroussant le chemin tracé par la socialisation que l'on a traversée.

[73] Zwer, N. (2024). Pour un spatio-féminisme. De l'espace à la carte. La Découverte.

Dans ce chapitre, j'explore dans un premier temps le potentiel émancipatoire de l'habitat collectif en mixité de genre (1). La notion « d'émancipation » pouvant être vaste et refléter des réalités bien différentes d'une personne à l'autre, il me faut préciser que je l'évoque ici dans le sens d'une émancipation tantôt individuelle, tantôt collective, vis-à-vis des normes dominantes dans la société française contemporaine en matière d'habitat, de foyer, de travail et de rapport au travail productif d'une part, et reproductif de l'autre. Dans mes premiers entretiens, je questionnais les personnes directement sur « l'émancipation », et leur demandais comment iels définissaient l'émancipation, et s'iels avaient perçu une forme d'émancipation depuis leur installation, ne souhaitant pas orienter la question. Face à des demandes de précision, j'ai progressivement substitué à cette question générale plutôt abstraite des questions plus précises sur leur rapport à certaines normes (« as-tu changé ta façon de consommer ? de travailler ? de tisser des liens sociaux ? ») et sur l'acquisition de nouvelles compétences ou connaissances. Cela a entraîné des réponses plus détaillées, ouvrant ensuite la possibilité de questionner plus largement ce rapport à la notion d'émancipation pour rendre possible l'expression d'autres changements perçus par chacun-ne comme « empouvoirants » ou au contraire comme renforçant des formes de dépendance à la norme ou aux autres. Aussi, le développement des relations d'enquête sur un temps relativement long, à travers des retours sur le lieu à plusieurs reprises, a permis d'explorer et approfondir cette question de l'expérience de l'émancipation, laissant aux enquêtéx le temps d'y réfléchir et de se questionner entre deux de mes séjours.

La deuxième partie de ce chapitre s'attarde sur les limites genrées du potentiel émancipatoire des lieux collectifs mixtes (2). J'y décris comment la tentative de rupture avec les normes dominantes se confronte à des normes bien ancrées sur le plan du genre, maintenues voire alimentées par les dynamiques spécifiques qui se jouent au sein d'un espace domestique.

1. Le potentiel émancipatoire de l'habitat collectif et ses variations genrées

> « Moi, je ne me projette pas du tout dans la vie de mes ami·es, revenir à un truc plus dans la norme… J'ai vraiment l'impression d'être à l'endroit où il faut être. »
>
> Léa, 35 ans, habitante de A. depuis 2022

> « Je me sens émancipée quand même. Globalement, je me sens libre comme personne, plutôt. Enfin je sais que je fais partie d'un système, je suis tributaire de plein de trucs (…). Mais je me sens quand même bien dans mes baskets et j'ai l'impression d'avoir une plus grande marge de manœuvre que d'autres personnes. »
>
> Isée, 34 ans, habitante de A. depuis 2022

Les habitanx de lieux collectifs mixtes rencontréx pendant cette enquête font sans aucun doute l'expérience de modes de vie « alternatifs », en ce sens qu'ils diffèrent, sur certains aspects du moins, d'un mode de vie dominant : rapport au « travail », à la quotidienneté et à la vie domestique, modes de consommation, liens avec le dehors, réseaux d'entraide… Sur ces différents plans, il semble qu'habiter en lieu collectif en ruralité offre des perspectives de « faire autrement », de se détacher d'une norme et ainsi de s'en émanciper. A A., les convictions et valeurs apportées par les habitanx semblent s'être mêlées, sans pour autant influencer de la même façon la manière de voir le monde de chacun-ne mais en se nourrissant au fil des échanges et du temps passé à faire et habiter ensemble. Le véganisme et l'antispécisme portés par Priscille, les valeurs anarchistes revendiquées par Léa, l'implication d'Alistair dans les luttes féministes et queers, celle de Candice dans le militantisme écologiste ou encore les valeurs paysannes portées par Isée à partir de sa pratique de l'herboristerie et son implication à la Confédération paysanne, entrent en dialogue du fait du partage d'un habitat commun.

En image : première arrivée sur le lieu le 20 janvier 2025



Quand j'arrive pour la première fois à A. avec ma casquette de sociologue, je prends le temps d'observer le décor qui va m'entourer pendant ces quelques jours. Il me semble que tout dans cette maisonnée témoigne des personnes qui y vivent et des visions du monde qui les habitent. Il fait grand soleil, je croise Isée dehors qui m'accueille et me fait faire un tour de la maison. Esprit pratique, elle m'indique où se trouvent les toilettes sèches dehors (la « chapelle »). Il y en a aussi dedans, au rez-de-chaussée, qui sont régulièrement vidées dans le compost dédié. Dans le petit couloir de l'entrée, une table est posée contre le mur, où se côtoient une photo de l'équipe lors de son installation sur les lieux, les affiches des derniers événements organisés, un autocollant des Soulèvements de la Terre, des portraits dessinés du chien de Léa, de fleurs du jardin, un message écrit à la main « renoncer au meilleur des mondes ne veut pas dire renoncer à un monde meilleur », un autre autocollant « l'écologie sans lutte des classes c'est du jardinage », des sérigraphies… Sur la table est déposé un livret produit par le département sur les droits et devoirs des allocataires du RSA, et un autre, plus petit,

sur le comptage d'oiseaux dans les jardins. L'entrée passée, j'arrive dans l'espace salon/cuisine. Sur l'étagère de la cuisine, les bocaux de vrac sec, achetés pour la plupart dans une épicerie coopérative autogérée, côtoient les tisanes produites par des herboristes du coin avec lesquelles Isée travaille. De la chicorée cueillie la veille dans le jardin sèche sur le poêle, alimenté par le bois coupé par Etienne. A l'étage, entre les chambres, une bibliothèque longe le couloir et rassemble les livres de la maison. Des ouvrages féministes avoisinent de la science-fiction ou des livres sur le maraichage et l'herboristerie. Plus haut, dernier étage, le grenier en travaux. Un échafaudage trône au milieu et une mezzanine vient d'y être installée par Priscille et Candice, qui pilotent le chantier d'isolation de cette pièce destinée à accueillir des événements publics. Dehors, une haie de lauriers sépare la tiny house d'Etienne et le dôme où vivent Isée et Léa. A côté, la terre accueillera bientôt de jeunes arbres fruitiers. Quand j'y retourne en mai, les planches de culture de plantes aromatiques et médicinales d'Isée y sont apparues. Un peu plus loin, la tiny house de Priscille fait face à la serre collective où les premiers semis émergent de leurs mottes, suivie de trois bacs de compost pour les déchets alimentaires et des toilettes sèches. Je passe le pas de la longère qui héberge l'atelier partagé par les habitanx, où sont stockés outils de jardinage et de bricolage. Le plancher de yourte d'Alistair attend patiemment d'être mis en place, posé à côté des planches de surf et planches à voile qui rappellent la proximité de la mer. Dans le hangar derrière, un tas de bois attend d'être coupé, du matériel est stocké, et la scène installée dans la clairière patiente jusqu'aux prochains événements publics. Après le tour du lieu, nous prenons la route d'une coopérative voisine dans laquelle les habitanx achètent leur pain et quelques légumes.

Ce cadre visuel et sensoriel (l'odeur du feu si douce en hiver !) donne à voir dès l'entrée sur le lieu la façon dont se mêlent et cohabitent les idées et visions « alternatives » du monde des habitanx, offrant un pas de côté de ce que j'évoque plus haut comme « l'habiter-moderne ». Lors d'une promenade en forêt, Léa me partagera l'importance pour elle qu'une lutte ne « prenne pas le dessus » sur les autres, que tout cela se nourrisse. Etienne, lui, évoquera son sentiment d'être en décalage et une forme de culpabilité de ne pas toujours adhérer à ces visions alternatives. Quoi qu'il en soit, l'environnement visuel à A. raconte quelque chose de la possibilité de faire autrement, d'habiter autrement. Une possibilité dont ont témoigné aussi les personnes enquêtées au fil de nos échanges. A travers ces témoignages, j'ai pu percevoir une dimension genrée de ce sentiment d'émancipation, de rupture avec la norme, dont je parlerai davantage à la fin de cette section.

a. Habiter autrement : la clé pour « travailler » autrement ?

> « Je dis souvent que je suis en train de vivre un peu comme si j'étais à la retraite. Le chien, dans une maison avec un potager… J'ai une vie de retraitée ! Mais on travaille quand même. C'est précieux. On a une espèce d'équilibre. Ça me permet de travailler comme je veux, finalement, ce mode de vie. »
>
> Léa, 32 ans, habitante de A. depuis 2022

> « On trouve son travail et on va travailler et on paye ses factures et on paye son loyer et on met de côté pour partir en vacances l'été, on a des crédits pour payer la maison et la voiture… Ça ne m'attire plus. Enfin moi je pourrais plus retourner là-dedans, c'est fini, tant que j'en suis sortie j'ai l'impression d'avoir fait un pas de côté et de voir dans quoi les autres sont embourbé·es… j'ai pas du tout envie de retourner là-dedans ! »
>
> Alistair, 33 ans, habitanx de A. depuis septembre 2024

Pour la grande majorité des personnes rencontrées, s'installer en habitat collectif en ruralité a marqué l'ouverture d'une possibilité d'un nouveau rapport au « travail », au sens de travail rémunéré, productif. A A., les habitanx paient un loyer de 150 à 180 € par mois, un prix « imbattable » (Alistair) qui permet à l'association usagère de couvrir les charges et l'entretien du lieu. Dans les colocations, SCI ou autres lieux visitées ou dont font partie les personnes qui ont pris part à l'atelier collectif, les loyers, lorsqu'ils existent, sont du même ordre. Pour la plupart des enquêtéx, l'arrivée sur un logement à moindre coût a permis de changer le rapport aux revenus et de vivre avec moins, une situation qui a souvent rendu possible de passer moins de temps sur des activités génératrices de revenus, salariées ou non, qui pouvaient être considérées comme – sinon aliénantes – du moins contraignantes et précaires, comme me le racontent Alistair qui travaillait en freelance pour une application de méditation ou Candice, qui évoque les risques physiques de son activité en maçonnerie.

Les témoignages recueillis lors de cette enquête reflètent, pour beaucoup, un rapport complexe au travail, entre nécessité (de gagner de l'argent pour vivre) et envie, d'une part, et contrainte, précarité et épuisement de l'autre.

> « Le deuxième confinement a remis en question chez moi la « valeur travail ». Je me suis vue m'épuiser au travail, en fait, alors que c'était un travail que j'aimais, avec des collègues incroyables (…). Ce que je constate, c'est que j'ai plus envie de travailler, en tout cas au sens où on l'entend de manière conventionnelle. J'ai plus, j'ai pas envie d'avoir un CDD à 35 heures, j'ai pas envie de me lever le matin avec des horaires, en fait je peux pas. J'ai l'impression que je peux plus, j'ai plus cette énergie-là. (…) Et c'est paradoxal parce que j'ai

> pas du tout… j'ai quand même été très active, contrairement aux idées reçues sur le chômage : j'ai fait de l'associatif, j'ai aménagé mon van, j'ai rencontré des gens, j'ai fait bénévole dans des festivals, j'ai fait bénévole sur des chantiers, en fait si on compte mes heures d'activité non rémunératrice, je constate qu'en fait c'est comme si j'avais travaillé, et qu'aux yeux de la société, je suis une fainéante qui n'apporte rien à la société. »
>
> Alistair

Au-delà d'évoquer le potentiel épuisement lié au travail « conventionnel », et en particulier lorsque celui-ci est réalisé dans des conditions précaires, comme celles de « CDD payés au lance pierre », ce témoignage invite à questionner ce qui est reconnu, socialement, comme « travail ». Alistair mentionne ses activités bénévoles, son travail gratuit. Candice explique en quoi s'installer à A. lui ouvre la possibilité de s'investir davantage dans des « projets perso » et dans du « travail militant ». Pour elle, ce changement de mode d'habitat a permis de « rebattre les cartes ». Elle souligne aussi la façon dont ce changement du rapport au travail rémunéré permet de redonner de la place au travail non rémunéré : « ça permet à des personnes de prendre soin d'elles et aussi de considérer que ce qu'on fait à la maison, le potager, les travaux, c'est aussi une forme de travail, de développement de l'habitat pour tout le monde ». Priscille explique qu'elle a préféré s'installer sur un habitat qui ne lui « coûte pas trop cher » et pouvoir consacrer de son temps à des « projets importants » pour elle, comme d'aider « des maraichères qui, elles, se démenaient et bossaient de ouf pour pouvoir proposer des produits sains » : une possibilité qui selon elle a été « libératrice ».

De ces témoignages, et de la répartition du temps alloué par les habitantes de A. à un travail rémunérateur, au travail domestique et de gestion du projet collectif ou à d'autres activités bénévoles que j'ai pu observer pendant ma présence sur le lieu, il ressort clairement que l'installation dans un lieu collectif a permis de faire bouger les lignes du rapport au travail et de dévier d'une norme sociale forte relative à la place du travail « productif » et à la survalorisation de cette forme de travail dans la société française. Les modalités d'organisation du lieu et la structuration financière du projet ont permis aux personnes qui le souhaitaient de se détacher de l'impératif de générer des revenus pour se loger, et de libérer du temps et de l'énergie pour d'autres projets et d'autres « travaux » : engagements militants, entretien et soin de l'habitat, organisation d'événements culturels ou festifs ouverts au public, aide à la construction d'habitats d'autres personnes, aide aux maraîchi[74] bio du territoire…

[74] Oui, on n'est pas habituéx… C'est une proposition de contraction neutre du terme « maraîcher » ou « maraîchère ». Plus de détails dans l'annexe 4 sur les choix d'écriture inclusive du mémoire !

Ainsi, les habitats collectifs qui sont organisés de façon à permettre l'accès au logement à un coût moindre jouent un rôle non négligeable dans la réponse à une critique marxiste-féministe du travail. Comme le souligne Nancy Fraser, et d'autres chercheuxes et penseuxes ayant théorisé cette critique, la production économique capitaliste n'est pas autonome, elle dépend de la reproduction sociale (N. Fraser, 2018). C'est ce travail de reproduction sociale qui est rendu possible pour les habitanx des lieux collectifs rencontréx, un travail vital, défini par Cinzia Arruzza comme « le processus de reproduction et de maintien de la vie humaine »[75]. Sous la dimension émancipatrice, ou « libératrice » de cette modification du rapport au travail, certainx pointent toutefois le risque d'épuisement ou d'invisibilisation persistante du travail réalisé lorsqu'il n'est pas rémunérateur. Ce contrecoup est évoqué en section 2 de ce chapitre.

b. Donner du sens à la quotidienneté : la maisonnée comme espace de transformation individuelle et collective

> « J'ai l'impression un peu quand même de participer à expérimenter de vivre différemment et mettre son curseur sur d'autres critères de sens, de redonner vie à un lieu, d'être gardienne de ces terres, d'être sure qu'au moins sur ces deux hectares, il n'y a pas de pesticide. On remet de la vie, du végétal… et ça peut paraitre une goutte d'eau dans l'océan mais au moins j'ai l'impression de faire quelque chose d'utile qui a du sens qui correspond à mes valeurs.»
>
> Priscille, 35 ans, habitante de A. depuis 2022

Revers de l'évolution du rapport au travail productif des habitanx de A., leur rapport au travail reproductif a également connu une forme de transformation. Des éléments observés ou entendus pendant cette recherche, rien ne permet d'affirmer que vivre en lieu collectif permettrait une revalorisation de ce travail reproductif. Toutefois, ce qu'a pu montrer cette enquête, c'est que l'installation en lieu collectif combinée à un modèle permettant un logement à coût réduit et à l'affichage de certaines valeurs comme « l'envie d'expérimenter une autre forme du vivre ensemble », « un mode de relation humaine privilégiée et fondé sur l'entraide », « une alternative au monde individualiste », ou encore « une volonté politique à réduire la dépendance aux systèmes globaux et renforcer les interdépendances au niveau local, d'un point de vue alimentaire, énergétique et humain »[76], a permis de générer cet autre rapport à la quotidienneté.

[75] Arruzza Cinzia, « Functionalist, Redeterminist, Reductionist : Social Reproduction Feminism and its critics », *Science and Society*, vol. 80, n° 1, janvier 2016, pp. 9-30
[76] Extraits issus du site web du lieu enquêté.

A A., habiter collectivement via un modèle de propriété associative animé sur le principe de l'autogestion a permis à chacun-ne de s'emparer du lieu et d'y entreprendre des initiatives : installation d'une serre, plantations vivrières, aménagement d'un atelier, installation de points de raccordement à l'eau, montage d'une haie sèche… Bien que tout soit discuté et que le lieu fonctionne sur le principe du consensus, chacun-ne est libre de proposer des initiatives et des évolutions du lieu et la décision est validée collectivement, sans rapport de propriétaire à locataire. Gwen, qui a participé aux réunions de montage du projet, met en avant la « marge de créativité assez grande » offerte par un tel projet, permettant « de s'émanciper des modes de vie conventionnels à la fois consuméristes et conformistes ». A A., ce fonctionnement a en effet abouti à des choix de faire autrement en termes de logiques de consommation. Sur le montage du lieu déjà, le recours à une propriété associative a permis de supprimer le potentiel spéculatif et la valeur monétaire du bien pour ses habitanx, une décision « assez anti-système » (Candice). Sur le fonctionnement de la maisonnée ensuite, et notamment ses réseaux d'approvisionnement, au-delà du potager et du verger récemment installés sur le lieu, les habitanx de A. ont rejoint une épicerie coopérative autogérée pour les achats de sec et de vrac. Les membres de la coopérative peuvent y faire leurs courses en contrepartie de la tenue de permanences chaque mois. Les produits y sont bio, et majoritairement locaux. Les fruits, légumes et le pain sont aussi achetés à des producteurices localaux, maraîchi et paysanx-boulangi voisinx. Les réseaux locaux sont bien connus et entretenus par les habitanx du lieu, qui s'assurent autant que possible de faire leurs courses directement chez les producteurices. Cette « émancipation dans la consommation » (Candice) est facilitée par l'habitat collectif : la charge de l'approvisionnement et des courses est répartie sur un plus grand nombre de personnes, pouvant y consacrer du temps et se soutenir mutuellement dans les choix de consommer autrement. Pour Cyrielle, qui habite un autre lieu collectif à quelques kilomètres d'ici, le changement du rapport à la consommation et le recours à plus d'autosubsistance génère un « sentiment d'indépendance » : « si je n'ai pas de bois, c'est parce que je n'ai pas fait assez de bois. Ce n'est pas parce qu'il n'y a plus de gaz dans les tuyaux. (…) Avoir chaud chez soi, ce n'est pas juste appuyer sur un bouton, c'est du travail derrière. (…) Manger, c'est pareil. Du coup, tu es amenée peut-être à être plus sobre, à plus penser aux saisons. Tu as vraiment une prise différente sur ce qui va t'aider à bien vivre au quotidien. Et puis, vu qu'on est plus autonome, on dépense moins ».



Illustration des pratiques de subsistance à A. à partir de photographies. Au centre trône la chicorée cueillie au jardin et mise à sécher sur le poêle.

Pendant ma présence à A., les activités liées à la subsistance du collectif font peu l'objet de discussions formelles, mais sont réalisées en nombre : Alistair prépare du kéfir, Isée fait sécher de la chicorée cueillie dans le jardin, Léa participe à une réunion de l'épicerie coopérative… Autant de tâches qui restent peu visibilisées mais illustrent une émancipation collective « en actes » du modèle de consommation dominant.

Au-delà des modes de consommation et de la subsistance, l'habitat collectif à A. ou sur les autres lieux collectifs ruraux enquêtés semble être un lieu d'apprentissage de la « débrouille »[77] et de nouvelles compétences, où les habitanx finissent par « oser faire des choses qu'on ne sait pas faire » (Candice). L'entretien d'une maison à la campagne n'est pas anodin sur le plan des compétences à mobiliser, comme en témoigne Alistair qui a « appris à fendre du bois, à utiliser une débroussailleuse ». A cet endroit précis du développement de nouvelles compétences, et notamment de compétences « techniques » liées au bricolage, à l'entretien d'une maison ou des extérieurs, il est ressorti de l'enquête que le sentiment d'une « émancipation » était une expérience particulièrement genrée. Alistair évoquait son sentiment de ne pas avoir eu accès à des connaissances ou compétences techniques en lien avec son processus de socialisation –

[77] Le terme de « débrouille » résonne en ce qu'il fait écho à deux dimensions : d'une part, il sous-entend l'ingéniosité et les combines permettant de s'en sortir avec peu de ressources financières ou matérielles (à ce sujet, je ne peux que recommander la lecture de la thèse de Fanny Hugues sur les débrouilles rurales, en bibliographie !), et de l'autre il induit aussi une dimension de faire soi-même, se débrouiller sans dépendance à un tiers, évoquant l'émancipation de la dépendance aux hommes sur des travaux ou tâches traditionnellement conçues comme masculines.

notamment au sein de sa famille – en tant que fille : « ça fait 2-3 ans que je me dis « ah, j'aimerais bien être un peu plus débrouillarde », et j'ai une histoire particulière avec ça, parce que mon père est très bricoleur (…) et en fait, il m'a jamais montré vraiment comment faire. (…) Et je lui ai un peu dit « en fait, j'ai l'impression que si j'avais été né garçon, tu m'aurais appris ces trucs-là » ». Sur le lieu, du fait de son fonctionnement en autogestion et de son horizontalité, chacun-ne est amenéx à faire par soi-même. « Je n'ai pas mon père, ni mon ex avec moi, ça va être à moi de prendre les décisions, ça va être à moi de réfléchir en amont » (Alistair). Lors de ma présence sur place, un chantier pour l'isolation du grenier a été lancé. Priscille et Candice, qui ont toutes les deux une expérience dans le bâtiment, pilotent le chantier. Alistair, moins expérimentée, y participe activement. Comme pour les chantiers précédents (pose de parquet ou de carrelage, piquetage des murs et retrait d'enduits, fabrique de meubles…), toustes les habitanx sont mobiliséx, quel que soit leur niveau de compétence ou leur expérience en bricolage. La pratique des chantiers collectifs permet aux personnes ayant une moindre expérience sur certaines compétences techniques d'opérer une transformation individuelle et de développer de nouvelles compétences.

Faire maisonnée, au-delà de se nourrir, s'approvisionner, bâtir son habitat, c'est aussi habiter ensemble, faire collectif et prendre soin les un-nes des autres. Moins spontanément évoqué par les personnes enquêtées, l'apprentissage du soin et de la communication est aussi un processus que j'ai pu avoir à observer à A. Le choix d'une installation en collectif, a fortiori quand il est guidé par une préoccupation politique et une volonté explicite de rompre avec des modèles conventionnels d'habitat, de consommation et d'organisation sociale, impose une réflexion sur et l'exploration de manières durables de faire maisonnée. Les lieux collectifs comme A. ont vocation à durer dans le temps, et on y expérimente de nouvelles façons de faire : comment cohabite-t-on dans ces lieux, comment vit-on ensemble sur du long terme, comment se pratique l'autogestion au quotidien, comment éviter les frictions ou conflits liés à une proximité forte et une quotidienneté partagée ? « Vivre en collectif ça implique, ça oblige même à travailler ses modes de communication, et à être sincère et honnête, et à poser ses émotions, à accepter celles des autres, et ça c'est hyper riche, c'est hyper humanisant (…), ça fait grandir beaucoup » (Candice). Autre formes de compétences, autre technicité, le soin des autres et la communication s'apprennent aussi à A. et sur les autres lieux enquêtés. En adoptant des codes pour signaler que quelque chose ne va pas, qu'une discussion est nécessaire, en recherchant l'équilibre entre les temps à soi et les temps avec le collectif, les espaces à soi (notamment dans les habitats légers qu'iels installent progressivement) et les espaces collectifs,

les habitanx de A. contribuent à expérimenter et développer de nouvelles façons de faire et compétences.

2. *Quand le genre reprend le dessus : le poids de la norme dans les configurations en mixité*

« Si on ne fixe pas nos propres règles, ce sont les règles implicites de la société qui vont être suivies »

Candice, 30 ans, habitante de A. depuis novembre 2024

Si A. et les autres lieux collectifs au cœur de l'enquête peuvent être considérés comme des espaces émancipatoires du fait des pas de côté qu'ils offrent en termes de rapport au travail et à la consommation, et des compétences auxquelles leurs habitanx accèdent en faisant collectif, cette émancipation ne se joue pas de la même manière pour toustes. En dépit de la volonté de rupture avec un schéma dominant partagée par les habitanx, et de la présence de convictions féministes fortes chez certaines habitantes, les normes de genre pèsent sur le lieu et peinent à être bousculées. Ainsi, la répartition de certaines tâches ou fonctions sur le lieu reste teintée des effets de la socialisation de genre des un-nes et des autres, et affecte les possibilités de redéfinition de soi et de sa place dans le collectif pour les personnes sexisées. Ces dernières se retrouvent aussi confrontées à des obstacles spécifiques : sexisme ordinaire, résistances à la remise en cause de normes hétérosexistes, revers et contrecoups de la tentative de rupture avec le système-genre.

a. Répartition du travail domestique : la difficulté de bousculer l'ordre du genre

Donner à voir l'invisible : aperçu d'une semaine de tâches domestiques à A.

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi
Préparation des repas	Priscille prépare les déjeuners du lendemain pour elle et Candice Etienne invite le reste de l'équipe dans sa tiny pour un dîner et cuisine avec l'aide d'Isée	Isée et moi cuisinons pour le midi. Je cuisine une soupe le soir pour compléter une tarte cuisinée par Léa qui part pour le reste de la semaine Candice et Priscille préparent leurs gamelles du lendemain	On prépare collectivement un repas/grignotage pour le soir pendant la réunion du collectif, qui prend la soirée	Je cuisine avec Isée pour le déjeuner (repas à 2) Pas de cuisine le soir, repas dehors

Autres transformations / préparations alimentaires	Isée cueille et fait sécher de la chicorée	Isée redispose la chicorée pour que ça continue à sécher		
Vaisselle / rangement cuisine	Priscille range la vaisselle sèche dans la cuisine	Léa fait la vaisselle du déjeuner		
Poubelles / compost / ménage		Alistair sort le compose de la cuisine	Léa embarque les poubelles pour les vider	Je vide les toilettes sèches
Travaux intérieur	Priscille ramène un échaudage pour le chantier grenier – déchargement collectif	Priscille et Candice appellent un couvreur pour des avis sur l'isolation du grenier		
Coupe du bois / entretien du feu	Alistair allume le feu au réveil	Alistair, Isée et Priscille rallument le feu dans la journée		Isée allume le feu
Courses	Isée et moi partons à la coopérative pour le pain, les œufs et les légumes	Priscille et Candice font un point sur les comptes pour les courses de la semaine		Alistair va au marché d'un lieu collectif voisin
Autres tâches		Isée suit la comptabilité de l'association		

Lorsqu'elle réalise une étude ethnographique au sein de deux collectifs « alternatifs » en milieu rural – des lieux adoptant et revendiquant une vision écologique et égalitaire – la chercheuse Romane Rozencwajg identifie différents mécanismes sexués du « travail utopique », comprenant les activités productives et reproductives permettant l'existence et le maintien des lieux collectifs en question. Elle constate ainsi que « la réhabilitation du travail de subsistance pour s'émanciper de la consommation de masse maintient les femmes dans une prise en charge du quotidien (re)productif et que l'espace domestique demeure moins valorisé »[78]. Force est de constater qu'à A. et dans les autres lieux qui se sont trouvés au cœur de cette recherche, cette division sexuée du travail est bien présente, en dépit des tentatives de la confronter et d'y échapper.

En bousculant le rapport conventionnel travail rémunéré / non rémunéré (domestique, militant, associatif, reproductif), ces lieux ouvrent la voie, sans aucun doute, à une forme d'émancipation, permettant à leurs occupanx de se « libérer » du travail conventionnel et

[78] Rozencwajg, R. (2021). Le « travail utopique » est-il sexiste ? Les collectifs écologiques et égalitaires à l'épreuve de la division sexuelle du travail. *Civilisations*, *70*(1), 73-97. https://doi.org/10.4000/civilisations.6783. P.73.

d'allouer du temps à d'autres activités. Toutefois, cette libération semble limitée, dans le sens où s'installer dans un tel lieu induit souvent un engagement non négligeable en termes de temps, ainsi que du travail supplémentaire lié à la gestion et au fonctionnement du collectif. Sur certains lieux, la « valeur travail » reste aussi importante, comme sur le lieu où vit Joy depuis trois ans : « c'est beaucoup l'intégration par le travail, la reconnaissance par le travail », et en parlant d'une personne queer qui a pris l'initiative de lancer un chantier de rénovation de l'électricité : « c'est devenu la reine du lieu ! La personne était sous-valorisée maintenant elle a une reconnaissance aussi haute que l'église, c'est incroyable ! ». En maintenant une forme de valorisation de certaines tâches plus que d'autres, les lieux enquêtés ne dérogent pas à la norme d'une survalorisation du travail productif ou technique traditionnellement associé au masculin, au détriment du travail reproductif et du *care*. Un système de valeurs qui n'est pas sans entretenir des normes de genre et des rapports de pouvoir déséquilibrés.

En effet, en dépit d'une recherche d'horizontalité et d'égalité, la répartition des tâches reste très liée à des rôles de genre conventionnels (un constat peu surprenant lorsqu'on sait qu'en Europe, d'après une étude de l'*European Institute for Gender Equality* (EIGE) publiée en 2022, 68 % des femmes indiquent consacrer du temps à la cuisine et/ou au ménage tous les jours, contre seulement 43 % des hommes[79]). Alors qu'il peut y avoir un partage de tâches « de base » comme « vider les toilettes sèches et faire la vaisselle » (Joy), globalement, le partage équitable des tâches, « ça marche pas vraiment » (Lou, habitante d'un lieu collectif sous forme associative), voire « c'est n'imp. (…) On va féliciter le gars qui a fait un couteau pendant trois jours, mais par contre, les teubés qui ont géré l'agression et le conflit pendant quatre jours, à six heures de réunion par jour, on va rien dire sur eux, quoi. Des trucs d'invisibilisation comme ça... » (Joy). Pourtant, « en théorie, au sein de collectifs à vocation égalitaire, les relations de subordination interindividuelles sont évitées notamment via la rotation des personnes dans les tâches quotidiennes, la diversité des activités développées pour contrer les relations d'ascendance vis-à-vis de l'expertise, l'autodétermination du choix des activités et l'auto-organisation du travail et de ses horaires pour assurer la liberté individuelle » (R. Rozencwajg, 2021).

[79] Brunner, A. (2025, mars 7). *Partage des tâches domestiques : Les progrès sont lents*. Observatoire des inégalités. https://www.inegalites.fr/inegalites-taches-domestiques-femmes-hommes



Objets du quotidien à A. :
bacs à compost, outils de jardinage, outils de bricolage et bocaux de macérats de plantes

A A., les tâches domestiques « classiques » comme le soin matériel de la maison ou le ménage sont organisées sur la base d'un tableau où chacun-ne note ce qu'iel fait, sans système formalisé de rotation ou répartition des tâches. Pour la cuisine et les courses, chacun-ne fait quand iel peut. Un système basé sur l'autogestion qui semble convenir, même si certaines considèrent qu'il peut y avoir des déséquilibres et estiment que ce système n'est « pas optimal » (Léa) compte tenu des différences de temps ou de « charge mentale » que peuvent impliquer certaines tâches. Lors de l'enquête, l'équipe habitante se retrouvait dans une format de non-mixité (sans homme cis) « de fait », ce qui ne me permet pas de pointer du doigt un biais de genre dans l'organisation de ces tâches. En effet, la configuration du lieu lors de l'enquête est particulière : sur les 5 membres de la SCI et trois habitanx non-membres, deux hommes sont absents : l'un n'a jamais résidé sur place, l'autre est en déplacement long et annoncera son départ du projet pendant le temps de l'enquête. Le troisième homme cis de l'équipe vit dans sa tiny house sur le terrain mais n'investit pas le reste du lieu et les espaces collectifs à l'intérieur de la maison. L'équipe habitante pendant ma présence se compose donc de quatre femmes et une personne non binaire. Bien que circonstancielle, cette situation peut interroger, comme le souligne Alistair qui questionne « mais qu'est-ce qui se passe dans ce collectif qui est censé être mixte, et en fait les personnes qui sont là au quotidien, en tout cas depuis septembre, c'est que des femmes que je vois se démener pour que le collectif fonctionne ? ». Comme iel

l'observe, « les hommes ne sont pas là, subviennent matériellement aux besoins, mais ne sont pas présents dans le quotidien ». On retrouve ici une division sexuée du travail, où les hommes sont associés à un rôle de pourvoyeur, financier et matériel, tandis que les femmes et personnes non binaires gèrent la vie domestique. Lorsque Adrien annonce son départ du lieu, Isée me confie avoir un premier réflexe et s'être demandé « mais du coup ça va être qui l'homme de la maison ? », avant de réaliser que le rôle d'Adrien lorsqu'il habitait sur le lieu n'était pas irremplaçable. Toutefois, il assumait une partie des travaux de bricolage, et l'appétence d'Isée pour les outils lui a instinctivement fait penser qu'elle devrait peut-être « devenir l'homme de la maison ».

Au-delà de la perpétuation de rôles genrés traditionnels, on peut aussi interroger en observant cette répartition des tâches la valeur associée à ces rôles. Lorsqu'elle développe le concept de « valence différentielle des sexes » (F. Héritier, 1996), l'anthropologue Françoise Héritier pointe du doigt la façon dont les organisations sociales qu'elle observe attachent une valeur supérieure aux travaux assumés par les hommes, tandis que les rôles assurés par les femmes sont sous-estimés, peu reconnus, voire invisibilisés. Les lieux enquêtés n'échappent pas à cette hiérarchisation des rôles et des genres. Plusieurs habitantes de A. m'ont ainsi confié leur sentiment de « faire la part invisible » (Alistair), tandis que les tâches « plus masculines » (Isée) et aussi les plus visibles, comme « remplir le bois », « ramoner la cheminée », ou encore organiser l'évènement festif annuel sur le lieu sont réalisées par les hommes habitant le lieu. Cet enjeu de visibilité du travail, et donc de sa reconnaissance, est surtout identifié par les personnes sexisées installées dans lieux collectifs de l'enquête, qui semblent mieux le conscientiser, et le verbalisent, tandis qu'aucun homme interrogé ne l'a évoqué.

> « Ce que je déteste dans le ménage, c'est le côté invisible. Ma mère, elle a passé sa vie à faire le ménage. Personne ne l'a jamais vu. Elle n'a jamais été reconnue pour ça. C'était son combat de sa vie. Bah en fait c'est important pour moi que le ménage, ce soit visibilisé, et que ce soit écrit quelque part, qui a fait le ménage quand. »
>
> Isée

> « Dans les écolieux, j'ai l'impression que (…) les femmes sont présentes dans tout ce qui n'est pas rémunérateur, et tout ce qui n'est pas de l'ordre du concret et du visible, ça s'étend aussi à tout ce qui est écolieux, tout ce qui est lieu alternatif »
>
> Alistair

Fruit de constructions sociales profondément ancrées et intériorisées, les personnes sexisées elles-mêmes peinent parfois à valoriser leur implication, leur travail sur le lieu. Isée

estime que son travail de la terre ou de transformation agricole (elle s'est occupée de la production de jus de pomme pour la maison, a lancé un potager et cueille et fait sécher de la chicorée lors de ma première semaine sur place) « la nourrit » elle, avant de servir au groupe, et reconnait qu'elle a « du mal à lui donner de la valeur ». Léa se présente comme « la petite roue, la petite discrète » qui vient prendre le relais des « leaders » lorsqu'une tâche peine à arriver au bout. Plusieurs témoignages collectés traduisent ainsi une difficulté à attribuer de la valeur à son propre travail, lorsque celui-ci ne correspond pas aux formes de travail les plus valorisées par le groupe dans son ensemble. Ils dénotent aussi souvent un sentiment d'illégitimité, évoqué à de maintes reprises par les personnes sexisées enquêtées, qui estiment ne « pas savoir », ou disent « avoir peur » de se lancer sur des tâches qu'iels ne maitrisent pas. Ces « fausses barrières » (Candice), restent difficiles à abattre, même dans le cadre d'un lieu collectif affichant des valeurs égalitaires. Elles sont issues d'une socialisation qui a abouti à intégrer un sentiment d'infériorité ou d'incapacité et renforcées par un manque de reconnaissance par le collectif, voire des critiques. De fait, ces barrières impactent la capacité pour certainx d'initier certaines tâches, et rendent difficile l'atteinte d'une répartition égale et non sexuée des rôles. Il ressort aussi de l'enquête que pour les personnes qui n'ont pas fait l'objet de la minorisation sur le plan du genre, ou sur d'autres plans, la question se pose beaucoup moins – voire pas – de réfléchir à la nature des tâches à réaliser et à la place que l'on peut ou doit occuper. Etienne explique par exemple qu'il décide de s'investir sur le lieu et sur des tâches « en fonction de l'appétence ou de l'envie », mais ne pas s'impliquer sur des tâches qui ne « l'intéressent pas ». Comme le soulignent les chercheuxes Élodie Druez et Mickaël Durand[80], le fait d'expérimenter une forme de minorisation, ou de ne pas l'expérimenter, impacte la capacité à décrypter les interactions sociales et à « déceler leur caractère potentiellement minorisant ». Ainsi, le fait qu'à A. ou sur les autres lieux collectifs, les personnes sexisées perçoivent l'invisibilisation de certaines tâches, à laquelle elles sont directement confrontées, et la répartition genrée du travail, et que les hommes cis n'y soient pas attentifs, n'est pas étonnant. Pour eux, « le chemin est pas le même, vu qu'ils sont du bon côté de la balance, qu'ils se sentent pas forcément concernés » (Agathe, habitante d'un autre lieu collectif mixte sur le territoire). Reste, face à ces mécanismes genrés, à trouver des outils pour les identifier, les reconnaitre collectivement et les confronter. Si les personnes non minorisées ne s'emparent pas du sujet, le porter pour en faire un axe de travail, de questionnement et d'expérimentation du collectif peut devenir une nouvelle tâche en soi, un travail demandant du

[80] Druez, E., & Durand, M. (2023). Introduction : Comment penser la socialisation politique… Op. Cit.

temps, de l'énergie, qui viendra s'ajouter aux travaux peu valorisés portés par les personnes sexisées. La question posée par Agathe (« est-ce que c'est vraiment à moi de faire ça ? ») ou la posture de Léa (« c'est pas à nous de mettre cette énergie-là ») traduisent l'impasse dans laquelle peuvent se retrouver des personnes minorisées face à la perpétuation d'une organisation sociale dominante où si elles ne s'attellent pas à lutter contre les inégalités qu'elles subissent et à y dédier de l'énergie, il est peu aisé de croire que les lignes seront bougées par les personnes majoritaires.

b. Soin, sécurité et transmission dans les lieux collectifs mixtes: à qui revient de cultiver le soin ?

> « Prendre soin des humains c'est beaucoup moins valorisé ! Et malheureusement quand on prend beaucoup de temps pour prendre soin des humains on a beaucoup moins de temps pour faire une charpente ! »
>
> Lou, habitante d'un lieu collectif mixte depuis deux ans

En 1991, la militante australienne Katrina Shields développait pour l'association *The Change Agency* un outil d'auto-évaluation[81] visant à évaluer la dimension « empouvoirante » d'un collectif. S'y déclinait une série de questions à explorer : comment le collectif permet-il l'expression de sentiments positifs et d'encouragements ? Les membres se sentent-iels à l'aise pour partager leurs sentiments, y compris en cas de problème ? Les personnes sont-elles consultées à propos des choses qui les affectent, et sont-elles écoutées ? Une attention est-elle portée à la formation et au développement des compétences des membres ? Les enjeux de sexisme, de racisme, d'âgisme et autres facteurs d'oppression sont-ils reconnus ? Faire des collectifs des lieux d'émancipation, d'empouvoirement et de bien-être, a longtemps été considéré comme secondaire dans les milieux militants, y compris dans les lieux d'habitat collectif. Toutefois, ces enjeux reviennent sur le devant de la scène, et la question du « prendre soin » ou du *care* dans les milieux associatifs et militants fait l'objet de nouveaux travaux : multiplication des ouvrages[82], espaces d'échange et de formation, accompagnements à la

[81] Disponible sur ce lien : https://www.ecodharma.com/public/workspace/pdf/tca_ratingscale.pdf

[82] En France, la traduction d'ouvrages sur l'organisation collective et la place du soin dans les collectifs se renforce depuis quelques années, comme on a pu le voir avec la traduction et la diffusion importante dans les milieux « alternatifs » des ouvrages de Starhawk (Starhawk. (2021). *Comment s'organiser ? Manuel pour l'action collective* (G. Chognard, Trad.). Cambourakis), et de clara bergman et Nick Montgomery (bergman, clara, & Montgomery, N. (2021). *Joie militante. Construire des luttes en prise avec leurs mondes* (J. Rousseau, Trad.). éditions du commun). Les collectifs s'en emparent, les arpentent et les utilisent comme bases de réflexion pour

prévention des conflits dans les lieux collectifs[83], etc. Cet aspect de la vie du collectif reste encore toutefois fortement imprégné d'une division genrée du travail.

Lors de l'atelier collectif réalisé dans le cadre de la recherche, une participante dit avoir observé sur son lieu de vie précédent une « binarité entre les compétences techniques et les compétences sociales et émotionnelles » (Maïwenn), les premières étant assurées spontanément par les hommes cisgenres, et les secondes plutôt par les femmes du collectif. Les autres participanx à l'atelier renchérissent : toustes constatent sur leurs lieux respectifs une répartition genrée des tâches, et observent également que tandis que les personnes ayant été socialisées comme femmes cherchent systématiquement à acquérir de nouvelles compétences dites « masculines » et apprennent à bricoler, « à se servir d'une visseuse, un burin » (Isée)… les hommes cisgenres ne s'attellent pas aussi systématiquement à développer de nouvelles compétences « sociales et émotionnelles ». Ces dernières, loin d'être innées (mettons tout de suite de côté une approche essentialiste qui naturaliserait les aptitudes sociales et émotionnelles des femmes cis), sont le fruit d'un apprentissage. Maïwenn, se définissant comme une femme cis, évoque la difficulté qu'elle peut ressentir face à des situations où elle doit apporter du soin : « Je me sens peut-être plus compétente techniquement pour réparer un bidule que pour prendre soin de quelqu'un qui est en détresse. [Face à] un problème technique, on regarde une mesure, on cherche une solution. Par rapport à quelqu'un qui est en détresse, je vais être plus comme une poule avec une fourchette ! ». Pour autant, elle a initié la démarche de sortir de sa zone de confort et de tenter de fournir du soin lorsqu'elle sent que cela est nécessaire sur son lieu de vie. De la même manière, l'ensemble des personnes ayant pris part à l'atelier (toutes des femmes cis, personnes trans ou queers) estime assumer une grosse charge de travail de *care* et observer un déséquilibre sur les différents lieux collectifs dans la répartition de ce travail. Prendre soin des cohabitanx qui ont besoin de soutien, accueillir les personnes extérieures sur le lieu, mettre en place des mécanismes pour prévenir ou gérer les conflits, gérer les situations de violences qui peuvent survenir sur le lieu… ces tâches – pourtant fondamentales à l'équilibre et à la

élaborer collectivement des outils, méthodes et processus de prévention et gestion de conflits et plus globalement, de soin.

[83] En parallèle de la diffusion d'ouvrages sur le soin dans les collectifs, des structures se sont aussi engagées dans des processus d'éducation populaire, de formation et d'accompagnement de collectifs sur ces thématiques, à l'instar du collectif Mycélium en Belgique (https://www.mycelium.cc/#quisommesnous), ou en France de l'association Allumeuses.bzz qui accompagne les collectifs pour sortir de l'épuisement, de Fracas, collectif queer et féministe d'entraide militante à la prise en charge des conflits et des violences en milieu intracommunautaire, ou du groupe de travail « Prendre soin de nos membres Tiers-lieux" créé en 2023 (https://movilab.org/wiki/Prendre_soin_dans_nos_r%C3%A9seaux). La question du soin militant a aussi été saisie par des mouvements politiques et des partis, comme le NPA qui créait en juin 2025 sa commission « Soin militant ». En Bretagne, des collectifs comme la Bascule Argoat (Plouray, 56) ou le collectif Tsoin Tsoin, en 2025, ont initié des temps de rencontre et d'échange autour du soin militant et du soin dans les lieux collectifs.

pérennité des lieux – sont ainsi assumées en majorités par les personnes sexisées, et trop souvent non ou peu reconnues par les autres habitants. « Ça s'apprend, à considérer les choses. A partir du moment où tu t'éduques un peu, tu commences à voir toute la valeur de n'importe quel travail et surtout tu commences à avoir envie de valoriser ce qui ne l'est pas ! » partage Joy. La fatigue, voire l'épuisement ou le « mental breakdown » (Alistair) liés à la réalisation de ce travail non reconnu, sont régulièrement évoquées par les personnes sexisées rencontrées durant l'enquête. La charge mentale, émotionnelle ou de temps affecté à ces activités de soin n'a en revanche jamais été évoquée par les hommes cis interrogés.

Une autre dimension du soin et de l'émancipation collective est celle de la transmission de connaissances et compétences. Si un collectif empouvoirant est un collectif où le développement de nouvelles compétences est encouragé, qu'en est-il de l'organisation de la transmission au sein du groupe : qui transmet, qui peut développer ses compétences ? A A., l'expérience des différents chantiers sur les temps où l'équipe habitante du lieu était mixte a traduit des façons de faire différentes et des rapports genrés à la transmission. Premier constat : tandis que les hommes (cis) « aiment bien travailler tout seuls », faire « des trucs de gars » (Léa) et « privilégient l'efficacité » (Priscille), les habitantes (femmes et personnes non binaires) s'organisent davantage collectivement, mettent en place des outils et processus d'apprentissage et de transmission et formalisent des temps de chantier collectif réguliers. Ces derniers sont racontés comme des opportunités de « passer du temps ensemble » (Priscille), de partage et de transmission.

Ceci n'empêche pas plusieurs habitantes de me raconter qu'elles ont appris aussi auprès d'hommes, que ce soit sur des chantiers sur le lieu avec un ami venu aider et transmettre, ou dans le cadre d'une formation professionnelle dans un secteur du bâtiment où « on ne sent pas la différence. Même s'il y a un peu cette appréhension de bosser avec des mecs dans ces métiers là… j'ai l'impression que ça évolue quand même » (Priscille). Mais comme le traduit ce témoignage, le genre n'est pas sans impacter le rapport des un-nes et des autres à la transmission. Du côté des personnes sexisées, on me raconte la peur d'être confrontée à un « sentiment de supériorité » venant d'un homme qui saurait faire (Priscille), le souvenir d'un père ou d'un ex-compagnon qui ne laissait pas de place à une transmission sur des compétences techniques et « faisait faire ce qui m'intéressait pas, des petites tâches un peu nulles, au lieu de vraiment m'apprendre à gérer par moi-même » (Alistair), et l'enjeu de pouvoir faire sans dépendre d'hommes, sans être ramenée à une posture de dépendance. L'expérience de situations où l'identité de genre a été un facteur de dévalorisation des tâches menées et de ses capacités,

et/ou d'une confrontation régulière à une répartition des tâches genrée et hiérarchisée, peut freiner la capacité des personnes sexisées à accepter de se retrouver dans une posture d'apprenante où la transmission est assurée par un homme cis.

Accepter la transmission par une personne « majoritaire »[84] : anecdotes de chantiers

Pendant un chantier bois, Alistair se lance dans le fendage du bois à la hache. La voyant, de ses propres mots, « galérer », Adrien lui demande s'iel a besoin d'aide. Alistair me raconte en riant avoir rétorqué « Non je veux pas d'aide parce que je suis féministe, une féministe de merde et que j'ai quelque chose à prouver et que je veux prouver que je suis capable de fendre ce bois ! ». Elle explique : « Je rigolais un peu, tout en m'énervant sur ce morceau de bois et en réalisant qu'en fait j'étais vraiment… je voulais fendre ce morceau de bois, je voulais pas qu'il m'aide parce que j'avais cette espèce de fierté ! C'est devenu un moment marrant parce que je m'entêtais alors que j'y arrivais pas, j'ai fini par y arriver quand même en m'épuisant et en me faisant mal mais j'ai réussi et je sentais que j'avais vraiment ce truc à prouver alors qu'en fait c'est ok de pas y arriver, c'est ok d'avoir besoin de demander de l'aide, et c'est pas parce que les hommes n'arrivent pas à demander de l'aide que l'on doit faire pareil ! Mais bon voilà, j'ai eu ma petite fierté quand même, et maintenant je sais fendre du bois ! ».

Autre chantier, bois, toujours. Isée veut scier une bûche, n'y arrive pas. Elle croise Adrien et lui lance « Oh là là, j'y arrive pas. Je pense que j'ai pas tes biscotos de mec, viens m'aider ». Il botte en touche, lui répond que ça n'a rien à voir avec sa musculature et que c'est une question de technique. Il lui propose de lui montrer. Isée me raconte cette anecdote avec satisfaction : « J'ai beaucoup apprécié ce truc de « y a pas de genre, on s'en fout que tu sois une meuf ou un mec » ».

« Dans notre ancienne coloc, les mecs étaient hyper compétents techniquement et moi... C'est trop des endroits où j'avais envie d'apprendre, d'un côté c'était trop bien parce qu'ils étaient une source de savoir et de transmission, et d'un autre côté je voyais un peu comment je pouvais un perdre confiance en moi ou me dire « ok bah c'est eux qui vont le faire »... (…) En mixité choisie, ce truc de confiance il est plus facile de se l'approprier. » (Maïwenn, participante à l'atelier collectif, habitant désormais en colocation en mixité choisie).

[84] Le terme de personne majoritaire est ici entendu au regard du genre, pour qualifier les hommes cisgenres. Dans un système hétéropatriarcal où le genre est un système binaire et hiérarchisé valorisant le masculin au détriment du féminin, et invisibilisant l'existence d'identités autres, les hommes cis peuvent être considérés comme majoritaires (quels que soient leurs positionnements et comportements) du fait de leur appartenance à une catégorie de personnes représentant la norme, la majorité.

Se sentir en capacité de faire sans homme est un enjeu pour beaucoup des personnes sexisées enquêtées. La transmission est davantage acceptée lorsqu'elle est assurée avec « une bonne posture » (Alistair), et pas une « posture de je-sais-tout » (Isée), lorsque l'aide est fournie à condition d'avoir été sollicitée et qu'elle n'est pas ramenée à une question de genre. Pour beaucoup des personnes sexisées avec lesquelles je me suis entretenue, ces questions de posture sont insuffisamment prises en compte par les hommes, qui gagneraient à davantage observer les dynamiques de groupe, s'y intéresser et examiner leur propre posture. Même lorsque cela est possible et proposé, apprendre auprès d'hommes cis dans un environnement et une culture patriarcale peut être un défi pour les personnes sexisées. Du côté des hommes cis sur ces lieux collectifs, deux hypothèses peuvent éclairer des postures souvent peu ouvertes à la transmission, et un fonctionnement davantage en solitaire. Un manque d'intérêt à transmettre peut être parfois observé, ou un calcul du temps passé à expliquer et transmettre versus le temps passé à faire seul, dans une recherche d'efficacité. L'efficacité, la performance, restent des valeurs encore fortement associées à la masculinité normative (R. Connell, 2024). Mais ce désinvestissement des postures de transmission et des temps de chantiers collectifs peut aussi parfois s'expliquer par une certaine « pudeur » (Priscille), ou la crainte de reproduire un rapport genré en se positionnant comme sachant. Etienne, seul homme habitant le lieu lors de ma présence, reconnait avoir pu, sur de précédents chantiers, « arriver avec son mansplaining » et avoir ensuite pris conscience de l'effet « crispant » de ce positionnement, « même si ça partait pas d'une mauvais intention ».

Résultats de ces (dés)investissements genrés dans la transmission de compétences aux autres, la charge de la transmission repose souvent sur les personnes sexisées, tant en raison d'un moindre investissement des hommes cis sur ces tâches que d'une recherche par les personnes sexisées d'opportunités de transmission en mixité choisie dans des cadres considérés comme plus sécurisants, « émancipants » (Alistair), encourageants et joyeux, et moins « jugeants » (Isée).

Enfin, la dimension émancipatoire d'un collectif se reflète aussi dans la capacité de ce dernier à garantir une forme de sécurité, physique et psychique, à ses membres. Des entretiens réalisés et de l'observation sur place à A., il apparait que le besoin de sécurité est bien plus formalisé et verbalisé par les personnes qui font l'expérience du sexisme que par les hommes cis. Sur le plan de la sécurité physique, on me relate un chantier collectif lors duquel un premier conflit s'est manifesté :

« On a eu un conflit lors d'un chantier où on était trois filles et deux mecs. Et c'est parti en live. (…) déjà c'était les deux mecs qui avaient la tronçonneuse, et Etienne a agi selon nous de manière insécurisée. On lui a demandé d'arrêter et de sécuriser plus, il a pas écouté » (Priscille).

« Je me suis retrouvée à hurler comme une hystérique, à « faire la folle ». Je me suis dit que c'est parce que j'étais poussée par un comportement extrêmement... bêtement viriliste. J'ai été poussée à avoir un comportement qui peut être assimilé à quelque chose de... super féminin. Alors que, de base, j'étais pas quelqu'un qui faisait ça, qui faisait des grosses crises comme ça. Et là, je me suis retrouvée à faire une énorme crise et à passer pour une tarée parce que j'avais été poussée dans mes retranchements par un mec qui voulait pas écouter. Je lui ai demandé d'arrêter de faire quelque chose de dangereux et il s'est pas arrêté, il a pas écouté » (Isée)

« Moi, j'étais un peu à dédramatiser, et pas forcément prendre au sérieux certaines peurs qu'elles avaient, et c'est ça qui a généré une tension » (Etienne)

Les mots employés par Isée lorsqu'elle raconte cet épisode sont significatifs : elle s'est qualifiée d'« hystérique », de « tarée », dit avoir « pété un watt ». Mais pourquoi exprimer une demande pour garantir la sécurité des participanx lors d'un temps de chantier collectif a été si difficile, et pourquoi a-t-elle été amenée à « hurler » pour se faire entendre ? Pourquoi Etienne ne l'a « pas prise au sérieux » ? Elle me confie aussi « j'aurais pas fait ça avec une meuf ». Cet épisode, bien qu'anecdotique, reste symbolique des enjeux genrés qui peuvent se dérouler autour des notions de sécurité et de l'expression de besoins relatifs à la sécurité dans un cadre mixte. Alors que la culture du genre dans laquelle nous évoluons associe le besoin de sécurité à un besoin « féminin », tandis que le courage, le goût de l'aventure et l'absence de peur sont des caractéristiques fortes de la masculinité hégémonique (R. Connell, 2024), exprimer une demande de sécurité peut être difficile et renvoyer à un sentiment d'infériorité déjà construit « dès le berceau » par le processus de socialisation en tant que femme[85].

Globalement, l'importance attribuée à la recherche d'un sentiment de sécurité physique et psychique sur le lieu varie selon l'expérience du genre des personnes rencontrées. L'événement du « no go » (voire chapitre II section 2) a traduit, dès la conception du projet de lieu à A., un différentiel genré dans les besoins de sécurité et de protection face à des comportements sexistes. Face à une incapacité de certains « majoritaires » (en l'occurrence, sur la question de l'hétérosexisme, des hommes cis) à entendre ce besoin, les personnes qui avaient émis ce besoin ont quitté le projet. Aujourd'hui encore, lorsque des divergences émergent sur le lieu en lien

[85] Druez, E., & Durand, M. (2023). Introduction : Comment … Op. Cit.

avec la question de la sécurité, certainx déplorent que l'énergie pour résoudre les tensions et trouver des solutions soit systématiquement fournie par les personnes sexisées. La question de la gestion de situations de violences sexistes est aussi un nœud pour les collectifs rencontrés. A A., un ami d'un membre du projet souvent en visite a été condamné pour violences conjugales. Son ex-partenaire ne se rend plus sur le lieu, de peur d'être confrontée à lui. Lorsque les habitantes ayant rejoint le projet plus récemment questionnent la décision de continuer à accueillir une personne ayant été condamnée pour violences conjugales, la réponse opposée par d'autres habitanx est « on veut accueillir tout le monde ». Plusieurs habitanx me font part de leur malaise face à cette situation. La question de la gestion des situations de violences sexistes ou sexuelles sur les lieux collectifs n'est pas spécifique à A. Sur un autre lieu représenté lors de l'atelier collectif, un habitant partage le processus initié de mise en place d'une charte et de gestion collective d'une exclusion temporaire d'un habitant ayant commis des violences, dans une approche réparatrice exigeant un travail sur soi de l'agresseur avant d'envisager son possible retour sur le lieu. Ici encore, il s'agit de réfléchir collectivement à la régulation des rapports de genre sur un lieu : comment prévenir les violences, comment y faire face ? Quelles réponses collectives apporter pour réussir à désamorcer le schéma hétérosexiste dominant ? Quelles solutions pour éviter de se retrouver piégéx dans des logiques punitives dénoncées par le collectif[86] ? Alors que les lieux expérimentent des solutions sur ces sujets, il semble que ces expérimentations reposent majoritairement sur les épaules des personnes sexisées, qui s'emparent du sujet, confrontées à un sentiment de malaise et à besoin de sécurité alimenté par leurs propres expériences en tant que personnes subissant du sexisme.

Prendre soin les un-nes des autres, veiller à la sécurité de chacun-ne sur le lieu, favoriser la montée en compétences collective… Les expériences des personnes enquêtées indiquent que ces dimensions du potentiel émancipatoire d'un collectif sont encore fortement imprégnées par un système de genre binaire où cultiver la culture du soin repose essentiellement sur les femmes et minorités de genre. Ces aspects de la vie d'un collectif étant fortement chronophages et énergivores, ils ne sont pas sans conséquence sur la possibilité pour les personnes sexisées de

[86] A ce sujet, je recommande la lecture de l'essai *Faire justice. Moralisme progressiste et pratiques punitives dans la lutte contre les violences sexistes* écrit par Elsa Deck Marsault et paru le 8 septembre 2023 aux éditions La fabrique. L'autrice y propose une autocritique des pratiques de gestion des situations de violences sexistes et sexuelles dans les milieux militants dans lesquels elle évolue et y fait référence à ce que la professeure de sciences politiques étasunienne Wendy Brown nomme le *«moralisme progressiste»*. Elsa Deck Marsault interroge l'écueil qu'elle observe dans certains lieux militants qui revient à poser de nouvelles injonctions à la déconstruction individuelle et à refuser la posture de pédagogie face aux comportements jugés « problématiques », « créant les conditions d'une lutte où nous sommes finalement les un·es à côté des autres, mais profondément seul·es; une lutte formée par un monde néolibéral et taillée pour ne pas trop (le) déranger ».

dégager du temps à d'autres activités et de sortir d'une division genrée du travail ni sans comporter des risques d'épuisement du fait de la charge mentale qu'ils impliquent et de la faible reconnaissance du travail réalisé.

c. Résistances et revers de la démarche émancipatoire : le backlash à l'échelle du lieu collectif

> « Je me retrouve à vivre des choses que je n'avais pas envie de vivre dans mon espace domestique, dans mon espace de vie intime. J'avais plus envie de vivre ces choses-là, et elles reviennent par la petite porte. »
>
> Isée, 34 ans, habitante de A. depuis 2022

> « T'es quand même dans un lieu où il faut lutter en permanence. (…) C'est le meilleur endroit pour réfléchir aux trucs d'injustice et de justice. Parce que du coup t'es vraiment en permanence confronté à des trucs... (…) C'est vrai que les minorités de genre ne se projettent pas là. La plupart sont là pour un moment, et pour repartir. (…) Il y a pour beaucoup de personnes [une forme de] relation toxique au lieu. Pour les minorités. Pour les minorités de genre principalement. »
>
> Joy, habitant d'un lieu collectif sur le territoire

Le « backlash » (qui peut être traduit comme « retour de bâton », « retour en arrière » ou « régression »), est un concept théorisé par la journaliste américaine Susan Faludi en 1991[87]. Elle y décrit la stratégie de remise en cause des droits des femmes par la droite américaine, face aux avancées obtenues grâce aux luttes féministes. A l'échelle des lieux collectifs au cœur de l'enquête, on peut observer des formes de « backlash » subies par les personnes sexisées. Différentes facettes de ce phénomène au niveau micro : résistances aux initiatives de lutte contre le sexisme au sein du lieu, propos et comportements sexistes (conscients ou non), tolérance et normalisation de violences sexistes et sexuelles, contrecoup d'un choix émancipatoire sur d'autres aspects de la vie…

Résistances masculines (cis) aux tentatives de lutter contre le sexisme et d'établir des rapports égalitaires sur les lieux collectifs

[87] Faludi, S. (1993). *Backlash. La guerre froide contre les femmes* (L.-E. Pommier, É. Châtelain, & T. Réveillé, Trad.). des femmes- Antoinette Fouque.

Les résistances des hommes cis habitants sur les lieux collectifs sont observées à des degrés différents. Elles peuvent s'exprimer de manière tout à fait tangible lorsqu'elles prennent la formes de propos ou comportements sexistes, ou de tolérance vis-à-vis de telles situations. Les situations de violences sexistes et sexuelles – tantôt psychologiques et verbales, tantôt physiques – qui m'ont été relatées sur les différents lieux enquêtés, ont ceci en commun qu'elles n'ont pas été dénoncées, ni gérées, par des hommes cis vivant sur ces lieux. Systématiquement, les habitants des lieux ne se sont pas investis sur la gestion de ces situations, au mieux parce que d'autres personnes (sexisées) s'en sont emparées, au pire parce que des mécanismes de solidarité masculine se sont mis en place. Les premières situations nous renvoient à la question de « qui prend soin », évoquée dans la section précédente. Les secondes, elles, rappellent le caractère ancré des mécanismes de solidarité masculine face aux violences sexistes et sexuelles. Comme l'ont démontré les chercheuses Alice Debauche et Christelle Hamel « les récents cas médiatiques de violences sexuelles ou conjugales commises par des hommes des milieux les plus aisés (affaires Cantat, Polanski ou Strauss-Khan) ont mis en évidence la complaisance des hommes de ces classes vis-à-vis de la violence, ainsi que la solidarité qu'ils se manifestent les uns les autres. » [88]. La plus récente et très médiatisée affaire des viols de Mazan a de nouveau illustré les mécanismes de solidarité masculine qui se jouent en matière de violences sexuelles, au-delà de l'appartenance des hommes impliqués à certaines classes sociales. Cette solidarité traduit un enjeu d'appartenance à la masculinité hégémonique ou aux masculinités complices[89].

Sur les lieux enquêtés, bien que les affaires de violences sexistes évoquées n'atteignent pas la gravité des situations mentionnées ci-dessus, on retrouve un mécanisme de solidarité masculine où des hommes cis font le choix, par exemple, de défendre la possibilité de continuer à accueillir sur le lieu un homme ayant commis des violences sexistes à l'encontre d'une femme, sans questionner la façon dont celle-ci vivra la situation, sans engager de dialogue avec l'ami agresseur ni d'effort de pédagogie, et sans se préoccuper de ce que la personne ayant subi l'agression ne puisse plus venir ou vivre sur le lieu. « On est qui pour virer les gens ? » : bien que cette question ait toute sa place dans une réflexion sur la gestion des situations de violences au sein d'un collectif, et alors qu'elle pourrait permettre d'expérimenter des formes de gestion

[88] Debauche, A., & Hamel, C. (2013). Violence des hommes contre les femmes : Quelles avancées dans la production des savoirs ? *Nouvelles Questions Féministes*, *32*(1), 4-14. https://doi.org/10.3917/nqf.321.0004. P.7.

[89] Dans son ouvrage *Des masculinités. Hégémonie, inégalités, colonialité,* la sociologue australienne Raewynn Connell définit plusieurs types de masculinités. Tandis que la masculinité hégémonique est incarnée par des hommes qui mobilisent l'ensemble des attributs sociaux, physiques et sexuels attachés à la norme du masculin, les masculinités complices sont incarnées par ceux qui tendent à atteindre cette forme de masculinité « idéale » et en sont solidaires.

des situations de violences réparatrices et non punitives[90], elle n'est pas accompagnée d'une réflexion sur la façon dont le collectif peut accompagner les personnes exposées à des situations de violence. Pour des personnes sexisées ou subissant d'autres formes d'oppression et de minorisation, être confrontées à cette résistance de leurs cohabitants de reconnaitre et faire face aux situations de violences sexistes et sexuelles existantes peut être particulièrement vulnérabilisant et épuisant, sans compter l'exposition qu'elle induit à de nouvelles situations de violences. Face à ce refus de voir, de reconnaitre, de confronter, des personnes sexisées dans les lieux collectifs se mobilisent, et paient aussi parfois leur implication : taxé de « féminazie » par des cohabitants, Joy évoque la « sale réputation » qu'il a subi et rit jaune « le repos, c'est dans la tombe ! ». Après une décision d'exclusion temporaire d'un habitant d'un des lieux enquêtés suite à des violences conjugales, plusieurs autres habitants ont dénoncé la « violence » d'une décision d'exclusion temporaire d'un mois prise par une commission montée sur le lieu par des personnes sexisées. Un habitant d'un des lieux de l'enquête a été jusqu'à questionner la part de responsabilité des personnes sexisées exigeant un lieu de vie « safe » : « Où est ce que tu cherches automatiquement à ce que ton environnement te sécurise mais sans remettre en question tes peurs et tes névroses ? »[91].

D'autres formes de résistances sont plus insidieuses et illustrent la difficulté que peuvent rencontrer des personnes majoritaires à remettre en question leur position de privilégié et les rapports de pouvoir existants sur le lieu. Un habitant partage ainsi son sentiment d'être perçu comme « la bête noire » sur son lieu de vie et déplore l'exclusion dont il considère faire parfois l'objet du fait de son identité de genre. « Crispé », « sidéré » voire « un peu aigri », il ne comprend pas le positionnement de personnes « très très à cheval sur ces questions » qui selon lui, en demandent trop lorsqu'elles souhaitent faire figurer dans la charte du lieu la non-tolérance à l'humour sexiste ou lui demandent de ne pas se promener torse-nu sur le lieu. « Je suis bien conscient que les blagues sexistes bien évidemment c'est pas OK, mais (…) quand tu tombes sur des personnalités qui sont sensibles ou en tout cas qui sont investies dans une cause, un certain niveau de militantisme ne laisse plus forcément de place au second degré, ou en tout cas peu. (…) Et moi en fait, ben je suis un cynique, c'est ma manière de fonctionner, je suis provocateur. Tout de suite tu te fais taxer de misogyne (…), mais voilà, ça reste de l'humour quoi » [92]. Un autre enquêté raconte avoir décidé de quitter un projet de lieu collectif par peur

[90] Deck Marsault, E. (2023). *Faire justice.* Op. Cit.
[91] Du fait du nombre limité d'hommes ayant participé aux entretiens dans le cadre de cette recherche, je fais le choix de ne pas citer l'auteur de ces propos.
[92] Idem.

de ne pas se sentir « libre » : « Ça m'a fait vachement de mal, en fait, de baigner dans quelque chose de... très regardant, où il faut faire attention à chaque mot que j'ai dit. Il y a quelque chose que j'ai trouvé très grave, très sérieux. Et moi, il y a eu une saturation de tout ça ». Si les interrogations sur la façon de faire face à des propos ou comportements sexistes parfois non conscientisés par leurs auteurs sont légitimes, les auteurs de ces témoignages semblent se poser peu de questions sur leurs propres privilèges et sur le vécu et l'expérience des personnes minorisées qui leur opposent des demandes et besoins. « Être gentils les uns avec les autres » et « faire preuve de bon sens » peut-il vraiment suffire pour rendre un collectif égalitaire et non oppressif pour toustes ses membres ? Les réflexions partagées par le sociologue québécois Francis Dupuis-Déri sur la posture des hommes dans les milieux anarchistes nous soufflent qu'entamer un processus de *disempowerment* pour l'ensemble des hommes [cis] pourrait être une amorce de solution :

> « Le disempowerment ne signifie pas réduire la capacité d'autonomie en tant qu'être humain. Il s'agit pour un homme de réduire le pouvoir qu'il exerce sur les femmes individuellement et collectivement, et de réduire le pouvoir qu'il tire de ses alliances avec d'autres hommes face aux femmes. Un processus de disempowerment signifie : prendre le risque de briser la solidarité masculine, soit de critiquer et confronter d'autres hommes misogynes ou antiféministes, ou de rompre avec eux ; pratiquer la reddition de comptes envers des féministes qui balisent nos attitudes et comportements, ainsi que nos prises de position sur le sujet des rapports sociaux de sexe ; se constituer en auxiliaires de féministes en lutte ; et, en matière amoureuse et sexuelle, éviter d'imposer nos désirs à des femmes par des postures arquées sur de grands principes, comme « la liberté » ou la « non-possessivité » sexuelle, sans égard pour les limites émotives et psychologiques de l'autre »
>
> Dupuis-Déri, F. (2023). Hommes anarchistes face au féminisme. Op. Cit.

Face à ces résistances, les personnes qui tentent de remédier aux inégalités auxquelles elles sont confrontées sur leurs lieux de vie sont confrontées à des questionnements sur leur façon de faire et leur légitimité. Conscientes du « privilège de ne pas sentir nécessaire de se remettre en question » (Lou) des hommes qui leur opposent de tels arguments, elles n'en doutent pas moins sur la posture à adopter : « Je pense qu'il y a aussi une volonté de ne pas être estampillée misandre (…). C'est une posture qui n'est pas facile (…). Ça repose la question de la prise de risque, d'assumer jusqu'au bout des choses que tu fais et de devoir les justifier à des endroits où tu aimerais que ce soit juste normal » (Alistair). Ce sentiment de devoir se justifier est partagé par la majorité des personnes sexisées enquêtées. Il apparait face à des réactions d'incompréhension ou des critiques émises face aux choix qu'elles défendent sur leurs lieux. Ainsi, un habitant d'un des lieux dénoncera le « risque de repli sur soi et d'entrisme » auquel

s'exposent ses cohabitantes en adoptant une « trajectoire féministe affirmée ». A A., les habitantes ont aussi reçu pendant ma présence sur place un retour surprenant d'une personne extérieure qui souhaitait organiser un événement sur le lieu : cette dernière disait avoir appris (on ne sait pas de qui) que l'événement en question ne se ferait pas à A. « car le lieu était féministe » et que « ça ne marchait pas ». Lorsqu'elles apprennent cette nouvelle, les habitantes s'interrogent sur le rapport entre l'événement en question et un positionnement féministe, qui par ailleurs n'est alors jamais affiché par l'équipe de A. (comme Alistair le dit alors : « on est féministes au niveau individuel mais c'est tout »). Si cette anecdote n'a pas été clarifiée pendant ma présence, elle interroge sur l'effet à l'extérieur d'un positionnement d'un lieu collectif qui s'afficherait féministe. L'inscription publique, extérieure, d'un lieu comme un projet de vie en marge des normes dominantes (en matière de consommation, de travail, de mode de société) est déjà susceptible en soi d'influer la perception par les habitanx du territoire, la communauté locale, du lieu et de ses habitanx (C. Rimlinger, 2019). L'affichage d'un positionnement féministe ou queer, dans une société encore fortement dominée par un système cis-hétéro-patriarcal, voire la seule présence de personnes se positionnant individuellement comme queer et/ou féministes, pourrait a fortiori avoir un impact sur cette perception par les personnes de l'extérieur (dans un sens défavorable comme favorable, pouvant aussi jouer un effet levier pour attirer des personnes qui cherchent à vivre dans un lieu où ces valeurs sont portées collectivement).

Que les résistances rencontrées soient explicites ou implicites, il découle des expériences des personnes sexisées vivant sur les lieux enquêtés qu'elles génèrent une charge de pédagogie et de diplomatie additionnelle, venant s'ajouter à celle de défendre son droit à un espace de vie sûr.

Autres revers genrés de l'émancipation

Au-delà de ces résistances, les expériences des habitanx de A. traduisent aussi d'autres formes de contrecoups au processus d'émancipation qui se traduit par le choix de vivre en collectif en ruralité. Ces derniers ne sont pas les mêmes et sont influencés par le genre : force est de constater que plus une personne « dévie », ou s'émancipe, des normes de genre, plus elle s'expose à en essuyer des revers. Le caractère énergivore de l'implication comme habitanx dans un lieu collectif, a fortiori pour les personnes sexisées qui optent pour un habitat en mixité sur le plan du genre, a déjà été évoqué plus haut. Moins directement évoqué par les participanx à l'enquête, mais tout aussi vrai, les personnes sujettes à d'autres formes de minorisation

(racisme, classisme, etc.) sont confrontées à de mêmes enjeux sur des lieux de vie mixtes sur le plan de la race ou de la classe.

Sur le plan du genre spécifiquement, les expériences de certainx enquêtéx m'ont évoqué un enjeu très fort lié au niveau de « radicalité » du démarquage de la norme de genre. Le témoignage d'Alistair est marquant : « Je crois que je me sers un peu de mon passing de meuf, que ça m'apporte quand même certains privilèges que les personnes trans où c'est visible n'ont pas. (…) j'ai cette stabilité-là d'avoir l'air d'une petite meuf blanche propre sur elle qui fait que je peux aller vers des milieux un petit peu différents sans qu'on me regarde trop mal, sans qu'on me juge trop, je me sens un peu caméléon. J'ai l'impression que je peux m'adapter à pas mal de situations différentes, je peux passer à peu près partout ». L'apparence physique conforme à la norme du genre est alors associée à un privilège – ou une stratégie – permettant de moins subir la stigmatisation ou le jugement. Gwen évoque aussi son « passing de garçon cis », qu'iel « utilise souvent » en société, « privilège confortable dans la société patriarcale ». Le recours au passing, comme le recours à la conformation, au contrôle de soi ou à certaines formes d'esquives, est une stratégie parmi d'autres qui permet de résister à la stigmatisation (E. Druez et M. Durand, 2023). Derrière ces témoignages, on devine qu'Alistair comme Gwen estiment qu'adopter une apparence physique qui révèlerait leur transidentité et non-binarité les exposeraient à un autre regard, qui pourrait venir amplifier un jugement déjà potentiellement rencontré par le fait de recourir à un mode de vie « alternatif » sur le plan de l'habitat ou du travail. Isée, elle, explique comment elle peut utiliser son identité lesbienne et son statut relationnel pour éviter certaines questions auxquelles, en tant que femme cis, elle se sentirait exposée sinon :

> « Quelque part, je crois que le fait d'être lesbienne, ça justifie des trucs. En fait les gens ils comprennent quand tu dis « Ben les enfants je sais pas trop », et du coup si j'ai pas d'enfant mais que j'ai quand même envie d'avoir une vie de famille, ben c'est quoi ma famille en fait, comment je fais foyer ? J'ai l'impression que ça, les gens ils captent un peu quoi. Enfin, je me suis jamais sentie jugée. J'ai l'impression que quand on est célibataire à vivre ça, t'as un regard très différent parce que t'as beaucoup à justifier. Moi, la case couple, elle est cochée et du coup ça me donne une assise. Ça me donne quelque chose de très conventionnel dans ma vie, auquel me raccrocher. Tous mes choix non conventionnels découlent de ce choix conventionnel peut-être, de la monogamie exclusive. C'est un gros sentiment de sécurité ».

De ces témoignages, il ressort que le niveau de jugement auquel sont exposées les personnes sexisées varie selon plusieurs marqueurs : passing ou apparence physique conforme à la norme de genre, statut relationnel et mode de relation choisi, orientation sexuelle et choix

familial, etc. L'exposition à un tel jugement, à une forme de stigmatisation, est-elle plus forte en ruralité ? A cette question, les travaux de Colin Giraud[93] répondent en nuançant le présupposé d'une opposition marquée entre une ville tolérante et permettant la visibilité de ces minorités et une campagne intolérante, homophobe et hostile. Lui comme Constance Rimlinger[94] soulignent l'hétérogénéité des espaces ruraux, et des stratégies pouvant être déployées par les minorités de genre et sexuelles pour vivre leur identité de genre, leur orientation sexuelle et se rencontrer malgré un isolement relatif. Les personnes concernées, lors de l'enquête, n'ont relaté aucune situation de menace, de violence ou d'acte d'intimidation et témoignent d'une bonne intégration dans les réseaux locaux. Le « passing » d'Alistair ou Gwen est une stratégie parmi d'autres pour éviter de telles situations (d'après l'enquête sur la visibilité des lesbiennes et la lesbophobie [95] réalisée par SOS Homophobie en 2015, « le risque d'être discriminée est, a priori, plus grand quand on se rend visible par la parole, les gestes, l'engagement militant et culturel ou encore le look »). Certaines formes de « déviance » à la norme cishétéro, comme le fait d'être en couple lesbien, une situation qui pourrait a priori générer un risque de stigmatisation et de rejet en soi dans une société cis-hétéropatriarcale, peuvent devenir un « atout » pour faire accepter son choix de faire famille autrement, en habitant en collectif. Enfin si l'on s'intéresse au contexte local dans lequel est implanté le lieu A., la proximité avec des villes de taille moyenne comme Douarnenez, où est présent un réseau féministe et lesbien, et la présence d'autres personnes queer à proximité (une chorale queer et féministe dans le pays bigouden, des lieux et collectifs organisant des queerboums ou lesboums sur le territoire, etc.) peuvent faciliter l'expression et l'expérience de la *queerness* et du féminisme sur le lieu, ou en tous cas permettre à celleux qui en ont besoin de tisser des réseaux de sociabilité et de solidarité avec d'autres personnes queers et/ou féministes sur le territoire.

[93] Giraud, C. (2016). La vie homosexuelle à l'écart de la visibilité urbaine. Ethnographie d'une minorité sexuelle masculine dans la Drôme. Tracés. Revue de Sciences humaines, 30, Article 30. https://doi.org/10.4000/traces.6424
[94] Rimlinger, C. (2019). Travailler la terre et déconstruire l'hétérosexisme : Expérimentations écoféministes. Travail, genre et sociétés, 42(2), 89-107. https://doi.org/10.3917/tgs.042.0089
[95] Roszéwitch, Y., Lejbowicz, T., & P., J. (2015). Enquête sur la visibilité des lesbiennes et la lesbophobie. SOS homophobie. https://www.sos-homophobie.org/informer/ressources/enquete-lesbophobie-2015

Conclusion: Vie en mixité et conscientisation féministe, quand le changement de cap vers une non-mixité s'impose

1. L'habitat collectif en mixité : un espace de conscientisation féministe ?

> « Il y a un moment tu comprends qu'en fait, on t'a arnaquée quand t'étais petite ! Et qu'on t'a dit c'est un truc de garçon, et il y a un moment tu comprends que non, qu'en fait ils font des trucs qui sont franchement pas compliqués ! »
>
> Candice

> « L'expérience d'être femme, malheureusement, voilà, toutes les personnes sexisées connaissent. Je pense que je voyais des injustices qui commençaient à me peser. Et du coup, j'ai commencé à me renseigner. En fait, j'ai tiré un fil, quoi. J'ai commencé à lire des posts sur Instagram de féministes, et des livres, et des articles, et des podcasts. Et là, j'ai été noyée. Je suis tombée dedans, quoi ! »
>
> Alistair

Le concept de conscientisation trouve son origine dans la pensée du pédagogue brésilien Paulo Freire et fait référence à la conscience par les oppriméx de leur condition sociale dominée et leur volonté de s'en libérer grâce à une connaissance critique des rapports de pouvoir (P. Freire, 1974). Pour les chercheuxes Elodie Druez et Mickaël Durand, la conscientisation peut être définie à partir de trois dimensions :

> « 1. une connaissance critique du monde ainsi qu'une compréhension de ses inégalités systémiques et de ses normes hiérarchisantes, qui découlent parfois d'une prise de conscience soudaine, d'un « déclic » ;
>
> 2. une conscience (plus ou moins claire) de sa condition minorisée et de ses intérêts en tant que membre d'un groupe dominé ;
>
> 3. une insatisfaction ou un sentiment d'injustice, qui peut demeurer latent ou s'exprimer avec plus ou moins de force »[96].

L'histoire de A. est l'histoire d'un projet en mixité. Un groupe d'amix mixte, et même quasi-paritaire, monte un lieu « de vie et d'accueil » affichant clairement son intention d'expérimenter des alternatives vers un « vivre ensemble résilient ». Lorsque des réflexions féministes pointent le bout de leur nez au moment d'élaborer la charte du lieu, des propositions sont rejetées et les membres du groupe pour qui un positionnement queer et féministe était essentiel quittent le projet. Parmi l'équipe actuelle, celles à qui il est alors proposé de sortir du

[96] Druez, E., & Durand, M. (2023). Introduction : Comment penser … Op. Cit. P. 557.

projet pour monter un lieu queer et paysan décident de rester à A. A l'époque, racontent-elles, le positionnement féministe est loin d'être une évidence : Léa me confie qu'au moment du montage du projet, elle n'est « pas du tout féministe, ni rien », Priscille est prudente avec le terme, précisant qu'elle ne souhaite pas « exclure ou catégoriser », Isée me confie avec un soupçon de honte avoir pensé qu'il était important « d'avoir des énergies masculines et féminines » et avoir été rassurée par l'idée d'avoir des hommes sur le lieu, des « figures mecs » pour avoir confiance dans la possibilité de « s'en sortir avec une grosse baraque ».

Au fil de mes visites sur le lieu et des entretiens avec chacune, les lignes bougent, les positionnements évoluent. Le parcours des habitantes actuelles de A. semble suivre les trois dimensions du processus de conscientisation relatées plus haut. La prise de conscience et la « compréhension des inégalités systémiques et des normes hiérarchisantes » liées au genre sont favorisées par des discussions fréquentes entre habitantes sur des sujets liés aux questions de genre, des discussions qui semblent favorisées par une configuration du lieu en non-mixité pendant plusieurs mois, lors de l'absence des hommes membres du projet. « L'entre-soi permet de parler du stigmate subi et d'apprendre de celles et ceux qui partagent le même vécu, il favorise la « désingularisation » de sa condition »[97]. Entre paires, les habitantes échangent sur leurs vécus en tant que femmes, personnes queers et/ou non hétérosexuelles. Lors de mes visites sur le lieu, au retour d'un chantier, une habitante va partager la discussion sur le harcèlement de rue qu'elle a eue avec son collègue dans la journée, lançant une discussion sur les expériences de harcèlement déjà rencontrées par les unes et les autres, une autre évoque son « crush » pour une femme rencontrée récemment et une discussion s'enclenche sur les modalités relationnelles, le choix du couple ouvert ou de la relation exclusive, l'expérience de la bisexualité, une habitante répète ses chants de chorale avant une manifestation féministe et transmet aux autres les paroles de chants queers et féministes, une autre rentre d'une réunion de la confédération paysanne et raconte comment elle s'est sentie face à la majorité d'hommes qui étaient présents… La présence dans le groupe de personnes ayant déjà construit leur positionnement féministe et adoptant des positions plus « radicales » (Léa) ou engagées dans une forme de militantisme alimente les discussions. A partir des partages d'expériences, de ressentis, de vécus de chacun-ne, d'autres proposent parfois des apports plus théoriques, recommandent des livres, des podcasts… Les savoirs féministes se diffusent au sein du groupe et se discutent, sont mis en dialogue avec les expériences et perceptions de chacun-ne. Un processus à travers lequel chaque habitante, à sa façon et avec un point de vue qui lui est propre,

[97] Ibid.

prend « conscience de sa condition minorisée et de ses intérêts en tant que membre d'un groupe dominé » (E. Druez et M. Durand, 2023).

Si l'expérience de la non-mixité, dans un cadre temporel défini, ou dans des espaces définis sur le lieu (la maison collective étant un endroit qui, pendant plusieurs mois, n'a été occupé que par des femmes et personnes non binaires) ouvre un espace favorable à une forme de diffusion et de partage de savoirs féministes, l'expérience de la mixité à d'autres moments ou dans d'autres endroits contribue elle aussi à une forme de conscientisation féministe pour les habitantes de A. La perpétuation d'une forme de division sexuée du travail qui opère alors et se reflète dans la répartition du travail domestique, du travail de soin, dans les résistances ou les contrecoups évoqués dans le chapitre 3, alimentent ce processus de conscientisation. A A. et sur les autres lieux enquêtés adoptant une configuration mixte, « la simple fréquentation de personnes majoritaires » (ici, des hommes cis), « rappelle implicitement à l'individu minorisé sa place sociale, à travers la norme dominante qu'elles incarnent et performent. Le sentiment d'être minorisé·e émerge par de simples observations, sans qu'il y ait besoin de l'intervention directe d'acteurs et actrices extérieur·e·s »[98]. Dans leurs travaux sur la socialisation politique des individus minorisés, Elodie Druez et Mickaël Durand observent que l'expérience de cette minorisation, « parce qu'on la vit dans sa chair et qu'on en subit les conséquences tout au long de sa vie et dans l'ensemble des sphères sociales », génère pour les personnes concernées une nécessité de réagir, qui peut se traduire par deux chemins : une forme d'acceptation, de minimisation ou d'intériorisation de la minorisation, ou une prise de conscience associée à une « conflictualisation de sa place sociale ». Iels élaborent le schéma suivant pour illustrer ce processus de « conflictualisation minoritaire » :

[98] Ibid.

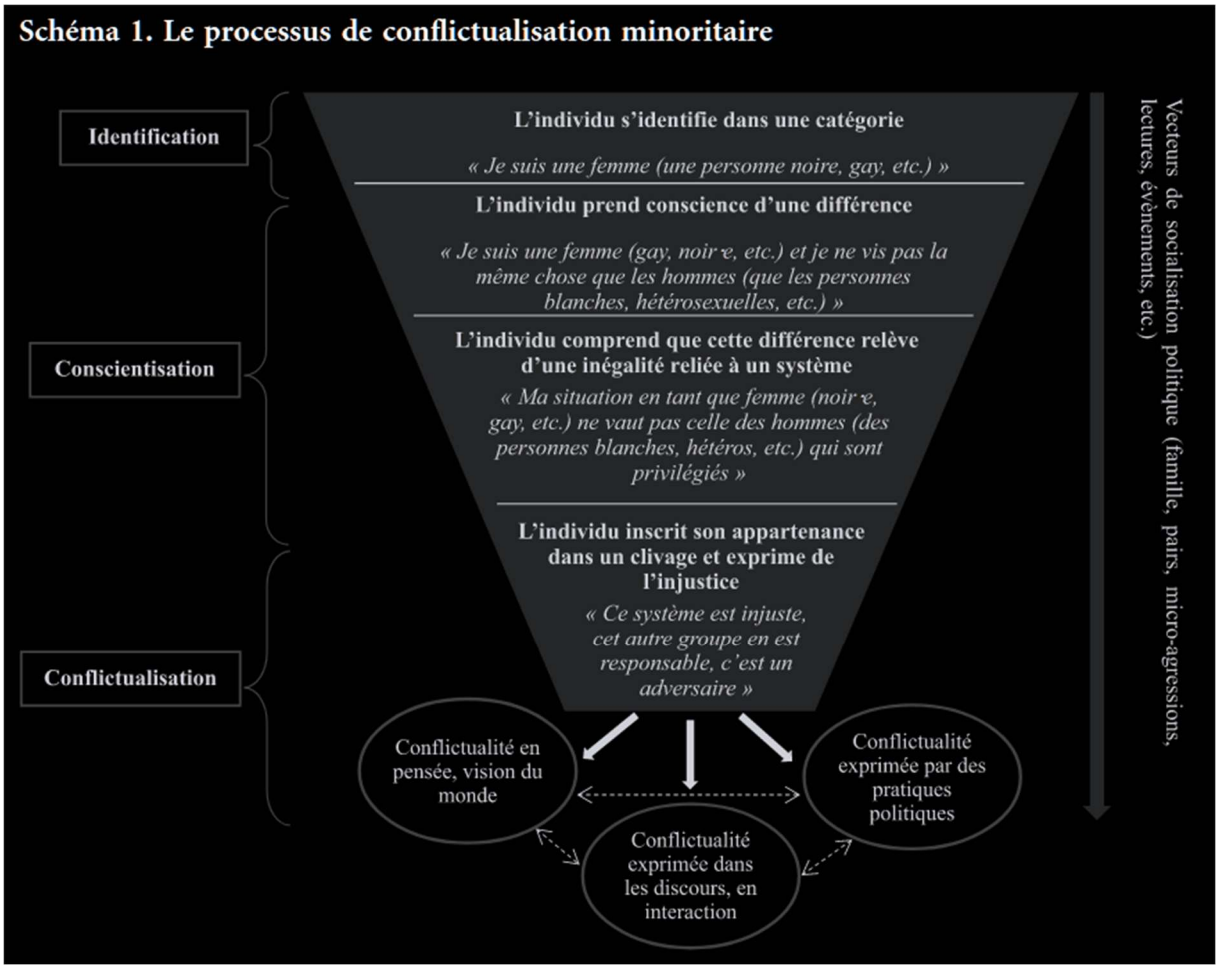


Schéma issu de l'article d'Elodie Druez et Mickaël Durand, op. cit.

Les habitantes de A. et les participanx à l'atelier collectif semblent toustes avoir traversé, à leur façon, à des rythmes différents, par différentes expériences, un tel processus. Les modalités ou la façon dont opère cette conflictualisation varient aussi d'une personne à l'autre, voire chez un même personne, comme Alistair qui oscille entre l'envie tantôt « d'être cette meuf misandre badass qui laisse rien passer » et tantôt « de faire un effort » pour parvenir à vivre avec des hommes cis. Un constat partagé par toutes les personnes sexisées interrogées, toutefois : limiter la mixité ou choisir la non-mixité sur son lieu de vie peut offrir du répit, de la sécurité. De fait, au moment de la rédaction de ce mémoire, A. s'apprête à devenir un lieu ouvertement queer et féministe, en mixité choisie, et les personnes vivant sur les autres lieux enquêtés ont toutes enclenché une réflexion pour s'orienter vers un (actuel ou futur) lieu de vie en mixité choisie.

2. Limiter la mixité sur le plan du genre, l'émergence d'une condition de l'émancipation par l'habitat collectif pour les personnes sexisées

> « Je le sens très fort que je limite au maximum mes interactions avec des mecs cis. Il y a bien des amis que je vois de temps en temps, mais j'avoue que... (…) j'avoue, j'ai trop la flemme. Et du coup, je me dis que j'ai aussi trop la flemme de vivre avec un mec cis. (…) Enfin, là, je sens fort ce désir de... pour mon habitat suivant, d'être qu'entre meufs, quoi. »
>
> Axelle, 34 ans, habitante d'une colocation en mixité

> « Je constate que quand je suis soit sans homme cis, soit carrément qu'entre personnes queer, on va dire, je me sens bien. Je me sens à ma place. »
>
> Alistair, 33 ans, habitante de A. depuis septembre 2024

Lors de ma première rencontre avec des habitanx de A. pour parler de mon projet de recherche, quand Isée revenait sur le montage du projet et la réunion du « no go », et racontait qu'en partant, certaines personnes avaient proposé de monter un autre projet de lieu queer, Alistair – qui découvrait l'anecdote – s'exclamait : « « Un lieu paysan queer ! Mais pourquoi on ne fait pas ça ? ». Plusieurs mois après, quand Adrien annonce son départ de A., l'idée de faire évoluer le lieu pour une configuration en mixité choisie émerge dans les discussions. La présence sur le projet d'Alexandre – même s'il n'habite pas à A. – et d'Etienne, qui a sa tiny house sur le lieu mais de façon temporaire, interroge tout de même. Pour certaines habitantes, tant qu'il vit ici, il est difficile d'aborder la question d'une évolution vers un lieu qui se définirait par son féminisme et sa *queerness* et serait habité en mixité choisie. Cela risque « de ne pas passer ». Chez les habitantes, toutefois, l'idée fait son chemin. A des degrés différents. Alistair rêve depuis longtemps de s'installer sur un lieu queer et féministe. Léa, elle, s'ouvre à l'idée: « Ça ne me dérangerait pas de faire des projets qu'avec des filles », reconnaissant le caractère « précieux » du soin qu'elle trouve dans les configurations en mixité choisie. Le « changement de regard sur la société » (E. Gaillard, 2018) opère depuis l'expérience d'habitat sur place, en mixité et en non-mixité, et les discours et positionnements féministes de chacune se construisent.

Les déterminants ne sont pas les mêmes pour toustes. Le désir de limiter la mixité peut émaner d'un besoin de sécurité : dans un groupe de personnes partageant une même expérience de minorisation, le sentiment de confiance est renforcé. Le partage d'une expérience commune offre une plus grande chance d'être comprise. Sur les situations de violences sexistes et sexuelles, plusieurs personnes témoignent du sentiment de plus facilement pouvoir en parler et

solliciter du soutien auprès d'autres femmes, et du besoin de ne pas être confrontée à des « non-réactions » ou des réactions non adaptées de la part des hommes, qui ajouteraient à la violence déjà vécue. « Peut-être qu'inconsciemment je me dis « s'il m'arrive quelque chose elles sont là, si je dois en parler elles sont là ». Et si elles, elles veulent parler de trucs, ben on est dans un lieu safe » (Candice). Cette sécurité est recherchée aussi en termes de « se préserver », s'éviter une charge pédagogique ou de débat face à des personnes majoritaires ne comprenant pas l'expérience des minoriséx et la questionnant.

Le choix de ne plus vivre avec des hommes cis peut aussi répondre aux déséquilibres observés dans la répartition du travail et du poids de la charge du lieu et du collectif, et illustrer une « flemme » de vivre dans un endroit « où c'est pas gagné d'avance » (Maïwenn). Une répartition plus égalitaire du travail domestique et de soin est devenue pour certainx une « condition pour être bien dans un lieu » (Lou).

Pour d'autres, comme Isée, une évolution du lieu vers un lieu en mixité choisie n'est pas tant identifiée comme un besoin personnel de sécurité ou d'équilibre, mais est une nouvelle possibilité qui n'existait pas jusque-là, et est désormais rendue possible par un sentiment de capacité, une plus grande confiance en soi. Alors qu'il y a quelques années, la présence d'hommes dans l'équipe a joué pour elle un rôle rassurant lui permettant de s'engager dans le projet de A., elle se sent désormais « capable de porter un lieu qu'entre nanas ». L'expérience de la non-mixité lui a permis d'expérimenter et de faire la preuve d'une capacité d'une équipe de femmes et minorités de genre à porter le projet en autonomie.

Enfin, le choix de la mixité choisie peut aussi être avant tout un choix politique, et correspondre à une volonté de donner à voir d'autres possibles:

> « Je pense que je m'attache au fait que ça reste un lieu féminin, ou queer… un refuge, qu'on ne verra pas s'il y avait un homme. C'est militant aussi, en fait pourquoi on n'oserait pas faire ça, on n'ose pas le faire parce que ça fait trop « vous n'aimez pas les hommes ». (…) Montrer une image où il n'y a que des meufs qui vivent ensemble, ça peut peut-être donner envie à d'autres meufs de faire ça, et de s'émanciper, en montant des collectifs, en achetant des lieux! Ouais je le fais plutôt politiquement je pense… C'est pas personnel pour moi mon confort, c'est plutôt féministe, c'est plutôt politique »
>
> Candice

La mixité choisie est souvent perçue comme un outil, un moyen d'émancipation pour les personnes sexisées. En l'absence d'hommes cis sur un lieu, les cartes sont rebattues et la répartition des rôles de genre ne peut plus être la même : les tâches à réaliser restent les mêmes,

mais ne sont plus guidées par une division sexuée. Une réorganisation de la répartition des travaux, des responsabilités et obligations, détachée du genre, est nécessaire. L'espace non-mixte offre ainsi une possibilité (voire une nécessité) d'acquisition de nouvelles compétences, souvent associée à une meilleure confiance en soi et estime de soi et un sentiment d'autonomie. Evoluer dans ces espaces (partiellement) dégenrés, c'est aussi explorer de nouvelles possibilité de vivre son identité de genre, son expression de genre ou sa vie affective et sexuelle. Alistair évoque un moment de sa vie où iel a vécu pendant deux ans en l'absence d'homme cis dans son entourage:

> « J'avais pas d'amis hommes. J'avais pas de fréquentation homme. Je sortais pas avec des hommes. Et je me sentais bien ! En fait, j'ai senti que pour accueillir ma non-binarité, j'avais besoin qu'ils soient pas dans les parages, parce qu'en fait, quand je suis au contact des hommes, je performe un peu la féminité, et j'arrive pas à accueillir ce truc-là, cette part de moi qui est pas si féminine que ça, en fait. Je sais que c'est des codes, et que ça veut rien dire, que ça dit rien de mon identité, mais il y a eu un moment où j'ai eu besoin de me prouver, j'ai eu besoin d'aller chercher qui j'étais, et j'ai dû le faire sans hommes autour de moi ».

A A., vivre en non-mixité lui a de nouveau permis de « réaccueillir » sa non-binarité. Lou partage ce sentiment que la non-mixité lui permet de « se sentir safe au niveau de la transidentité ». Dans les discussions de l'atelier collectif, les participanx interrogent la place de la « culture mec-cis » (Maïwenn) sur leurs expériences de vie en collectif. Sans oublier que dans les configurations en mixité choisie, tous les rapports de domination ne sont pas effacés, que des personnes qui sont précarisées, racisées, en situation de handicap, trans… vont aussi être confrontées à d'autres enjeux. « On est toujours la personne dominante de quelqu'un » (Maïwenn). Alistair évoque son besoin, parfois « d'espaces sans personnes cis ».

La totalité des personnes sexisées interrogées au cours de cette recherche a exprimé rechercher la possibilité d'évoluer vers des habitats collectifs en mixité choisie. Une option jamais présentée comme une fin en soi, mais toujours comme un outil, un moyen de vivre sereinement, se sécuriser et se préserver tant que les espaces sociaux continueront de s'organiser autour de la norme dominante où les personnes sexisées seront confrontées à des inégalités, des situations d'oppression, de violences. L' « espace à soi », comme dans l'emblématique *A Room of One's Own*[99] de Virginia Woolf (1929), est une condition de l'émancipation pour les personnes minorisées, où elles peuvent accéder au répit des situations vécues dans l'espace

[99] En français, le titre du livre a été traduit par « une chambre à soi ». Toutefois, dans le titre original, il n'est pas mentionné la chambre, une « bedroom », mais bien un espace, une pièce, un endroit, un lieu à soi.

public et les organisations sociales dans lesquelles elles évoluent, accéder à du temps et des moyens pour développer leur pensée, leurs compétences, leurs idées… et un jour peut-être, accéder à des espaces où le genre n'aurait pas la même influence, où « ce serait plus fluide », où « on n'aurait pas à regarder le genre » (Agathe). En attendant, à A., lors de mon dernier jour de présence sur place, les habitantes et des amies venues d'ailleurs s'organisent entre elles, isolent la pièce qui accueillera bientôt de nouveaux événements publics. On pose les pare-pluie, agrafeuse en main, cutter dans l'autre, les corps grimpent sur les échafaudages, des longes sont posées pour prévenir les risques de chute, des binômes se font et se défont au gré des besoins, une équipe cuisine pour tout le monde, et en fond musical, pour motiver les troupes, la playlist « bad bitches » d'Alistair donne le tempo.

Remerciements

Un immense merci à celleux qui m'ont ouvert les portes de leur maison et de leurs pensées en acceptant de m'accueillir chez elleux et/ou de partager leurs expériences et leurs vécus. J'espère avoir su restituer avec justesse vos parcours, vos réflexions et vos récits.

Je suis très reconnaissante à ma directrice de recherche, Edith Gaillard, pour ses précieux conseils lors de nos rendez-vous réguliers au cours de cette année. Merci pour la confiance et les encouragements, pour les orientations qui m'ont guidée dans cette première expérience de recherche académique. Merci également à Nicole Roux, d'avoir accepté de faire partie de mon jury de mémoire. Je me réjouis par avance de ce temps d'échange en présentiel, sans l'interface d'un écran et du réseau internet parfois oscillant depuis ma campagne finistérienne. Je remercie également mes partenaires de master pour la solidarité qui s'est activée à distance cette année, et en particulier Marie, Eva et Cloé pour nos discussions qui ont permis de partager nos doutes et de se donner de la confiance.

Un grand merci, enfin, à celleux qui ont partagé ou partagent mon habitat, qui ont façonné mes expériences de la vie en collectif et m'ont donné l'envie de poursuivre cette jolie aventure de faire maisonnée à plusieurs ! Et à mes proches (même si géographiquement, nous sommes parfois loin) – amix, sœurs, parents – qui se sont intéresséx à mon projet de recherche, qui me font grandir par nos discussions sur le monde, comment nous voulons l'habiter, comment nous le ressentons, et tout simplement parce qu'iels agrémentent ma quotidienneté d'amour et de joies.

Bibliographie

Achin, C., & Naudier, D. (2009). La libération par Tupperware ? *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, *29*, Article 29. https://doi.org/10.4000/clio.9238

Ansari, F., Deshayes, É., Dupon-Lahitte, B., & Grolière, C. (1993). Pierre Bourdieu (Dir.), La misère du monde, Paris, éditions du Seuil, (Libre examen), 1993. *Formation Emploi*, *42*(1), 73-73.

Arruzza, C. (2016). Functionalist, Determinist, Reductionist : Social Reproduction Feminism and its Critics. *Science & Society*, *80*(1), 9-30.

Avanza, M., Fillieule, O., & Masclet, C. (2015). Ethnographie du genre. Petit détour par les cuisines et suggestions d'accompagnement. *SociologieS*. https://doi.org/10.4000/sociologies.5071

Bahaffou, M. (2022). *Des paillettes sur le compost. Ecoféminismes au quotidien*. Le passager clandestin.

Bal, M. (2020). *Les impensés de l'écoféminisme, étude comparative des écoféminismes français et étasunien (1970-2020)* [These en préparation, Bordeaux]. https://theses.fr/s345176

Barbe, S. (2017). Portrait d'une écoféministe dans les Cévennes. *Multitudes*, *67*(2), 46-53. https://doi.org/10.3917/mult.067.0046

Bars, J. L. (2020). Le genre du squat:Politisation et intimités chez des femmes sans-papiers. *Genèses*, *120*(3), 70-90. https://doi.org/10.3917/gen.120.0070

Beaud, S., & Weber, F. (2010). *Guide de l'enquête de terrain*. La Découverte.

Beaud, S., & Weber, F. (2012). Le raisonnement ethnographique. In *L'enquête sociologique* (p. 223-246). Presses Universitaires de France. https://doi.org/10.3917/puf.paug.2012.01.0223

Bennholdt-Thomsen, V., & Pruvost, G. (2023). La perspective de la subsistance. *Cahiers du Genre*, *74*(1), 259-270. https://doi.org/10.3917/cdge.074.0259

Benquet, M., & Pruvost, G. (2019). Pratiques écoféministes : Corps, savoirs et mobilisations. *Travail, genre et sociétés*, *42*(2), 23-28. https://doi.org/10.3917/tgs.042.0023

bergman, clara, & Montgomery, N. (2021). *Joie militante. Construire des luttes en prise avec leurs mondes* (J. Rousseau, Trad.). éditions du commun.

Bessière, C., Gollac, S., & Mouzon, C. (2020). Les inégalités de patrimoine au prisme du genre. *L'Économie politique*, *88*(4), 8-21. https://doi.org/10.3917/leco.088.0008

Bessin, M., & Gaudart, C. (2009). Les temps sexués de l'activité : La temporalité au principe du genre ? *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, *9*, Article 9. https://doi.org/10.4000/temporalites.979

Bigé, E. (2023). « Nous sommes la contre-nature qui se défend »:Du sexe et des symbioses. *Multitudes*, *93*(4), 185-190. https://doi.org/10.3917/mult.093.0185

Boullosa-Joly, M. (2021). Sylvaine Bulle, Irréductibles. Enquête sur des milieux de vie, de Bure à Notre-Dame-des-Landes:Grenoble, UGA Editions, 2020. *Civilisations*, *70*(1), 144-154. https://doi.org/10.4000/civilisations.6939

Bourdieu, P. (1979). Les trois états du capital culturel. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, *30*(1), 3-6. https://doi.org/10.3406/arss.1979.2654

Bourdieu, P. (1993). *La Misère du monde*. Seuil.

Brun, S., & Cosquer, C. (2022). *Sociologie de la race*. https://doi.org/10.3917/arco.brun.2022.01

Brunner, A. (2025, mars 7). *Partage des tâches domestiques : Les progrès sont lents*. Observatoire des inégalités. https://www.inegalites.fr/inegalites-taches-domestiques-femmes-hommes

Burgart Goutal, J. (2017). Un nouveau printemps pour l'écoféminisme ? *Multitudes*, *67*(2), 17-28. https://doi.org/10.3917/mult.067.0017

Calderaro, C. (2022). La critique féministe-marxiste : Du travail domestique aux théories de la reproduction sociale. *Travail, genre et sociétés*, *48*(2), 113-128. https://doi.org/10.3917/tgs.048.0113

Cambourakis, I. (2018). Un écoféminisme à la française ? Les liens entre mouvements féministe et écologiste dans les années 1970 en France. *Genre & Histoire*, *22*, Article 22. https://doi.org/10.4000/genrehistoire.3798

Cambourakis, I., & Hache, E. (2017, février 28). (Re)découvrir l'écoféminisme. *Contretemps*. https://www.contretemps.eu/redecouvrir-ecofeminisme/

Carbunar, C., Lépinay, I. de, Erazo, A., Kaynar, H., & Talaee, T. (2011). Pleyers Geoffrey, Alter-Globalization. *Recherches sociologiques et anthropologiques*, *42*(1), Article 1. https://doi.org/10.4000/rsa.692

Catez, C. (2022). *Femmes et monoparentalité : Le choix de l'emploi* (p. 44). FNCIDFF. https://www.egalite-femmes-hommes.gouv.fr/sites/efh/files/2024-02/guide-femmes-et-monoparentalite-le-choix-de-lemploi-2022-FNCIDFF.pdf

Chaudouet-Delmas, M. (2025). *Etat des lieux du sexisme en France à l'heure de la polarisation* (No. Rapport n°2024-01-22-STER-61; p. 76). Haut Conseil à l'Egalité entre les Femmes et les Hommes.

Clair, I. (2016). Faire du terrain en féministe. *Actes de la recherche en sciences sociales*, *213*(3), 66-83. https://doi.org/10.3917/arss.213.0066

Comer, C. (2021). Entre agricultrices ? Les incidences équivoques d'un engagement non mixte. *Métropolitiques*. https://metropolitiques.eu/Entre-agricultrices-Les-incidences-equivoques-d-un-engagement-non-mixte.html

Connell, R. (2024). *Des masculinités. Hégémonie, inégalités, colonialité* (J.-F. Hel-Guedj, Trad.). Payot-Rivages.

Cossart, P. (2017). Le communalisme comme « utopie réelle ». *Participations*, *19*(3), 245-268. https://doi.org/10.3917/parti.019.0245

Coulmont, B. (s. d.). *Projet mentions*. Consulté 14 mars 2025, à l'adresse https://coulmont.com/bac/index.html

Coulmont, B. (2017). Le petit peuple des sociologues:Anonymes et pseudonymes dans la sociologie française. *Genèses*, *107*(2), 153-175. https://doi.org/10.3917/gen.107.0153

Coulmont, B. (2022). *Sociologie des prénoms* (3ème). La Découverte.

Darmon, M. (2016). *La socialisation*. Armand Colin. https://doi.org/10.3917/arco.darmo.2016.01

(De) Sousa Santos, B. (2011). Épistémologies du Sud. *Études rurales*, *187*(1), 21-49. https://doi.org/10.4000/etudesrurales.9351

Debauche, A., & Hamel, C. (2013). Violence des hommes contre les femmes : Quelles avancées dans la production des savoirs ? *Nouvelles Questions Féministes*, *32*(1), 4-14. https://doi.org/10.3917/nqf.321.0004

Deck Marsault, E. (2023). *Faire justice. Moralisme progressiste et pratiques punitives dans la lutte contre les violences sexistes*. La fabrique.

Département Finistère, Penn ar Bed. (s. d.). *Art de vivre*. Tout commence en Finistère. Consulté 23 mars 2025, à l'adresse https://www.toutcommenceenfinistere.com/art-de-vivre/

Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Gallimard.

Descola, P. (2019). *Une écologie des relations*. CNRS Editions. https://shs.cairn.info/revue-projet-2020-2-page-91a

Despret, V., & Stengers, I. (2011). *Les faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée?* La Découverte.

Dondeyne, C., & Levain, A. (2021). La place est-elle prise ? : Contributions des Gilets jaunes aux luttes socio-environnementales locales. Pistes d'analyse à partir du cas finistérien. *Écologie & politique*, *62*(1), 67-82.

Droit à la Ville Douarnenez. (2023). *Habiter une ville touristique. Une vue sur mer pour les précaires*. Editions du Commun. https://www.editionsducommun.org/products/habiter-une-ville-touristique-droit-a-la-ville-douarnenez

Druez, E., & Durand, M. (2023). Introduction : Comment penser la socialisation politique des individus minorisés ? *Revue française de science politique*, *73*(4-5), 547-572. https://doi.org/10.3917/rfsp.734.0547

Dubertrand, B. (2021). « Faire son truc » dans la montagne. Braconner l'autonomie en Ariège aujourd'hui. *Civilisations*, *70*(1), 27-50. https://doi.org/10.4000/civilisations.6613

Duchesne, S., & Haegel, F. (2008a). Le recrutement (un processus difficile). In *L'enquête et ses méthodes : L'entretien collectif* (p. 45-53). Armand Colin. https://shs.cairn.info/l-enquete-et-ses-methodes-l-entretien-collectif--9782200354626-page-45

Duchesne, S., & Haegel, F. (2008b). *L'enquête et ses méthodes : L'entretien collectif*. Armand Colin. https://shs.cairn.info/l-enquete-et-ses-methodes-l-entretien-collectif--9782200354626

Dupuis-Déri, F. (2023). Hommes anarchistes face au féminisme | Réfractions. *Réfractions, recherches et expressions anarchistes*, *50*. https://www.revue-refractions.net/fr/n50/dossier/dupuis-d%C3%A9ri

Ehrenreich, B., & English, D. (2016). *Sorcières, sages-femmes et infirmières. Une histoire des femmes soignantes* (L. Lame, Trad.). Cambourakis.

Falquet, J. (2011). Penser la mondialisation dans une perspective féministe. *Travail, genre et sociétés*, *25*(1), 81-98. https://doi.org/10.3917/tgs.025.0081

Falquet, J. (2015). « Corps-territoire et territoire-Terre » : Le féminisme communautaire au Guatemala. Entretien avec Lorena Cabnal. *Cahiers du Genre*, *59*(2), 73-89. https://doi.org/10.3917/cdge.059.0073

Faludi, S. (1993). *Backlash. La guerre froide contre les femmes* (L.-E. Pommier, É. Châtelain, & T. Réveillé, Trad.). des femmes- Antoinette Fouque.

Federici, S. (2014). *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*. Senonevero / Entremonde.

Federici, S. (2019a). Le Capital et le genre. *Hors collection*, 27-61.

Federici, S. (2019b). *Le capitalisme patriarcal* (E. Dobenesque, Trad.). La fabrique.

Ferdinand, M. (2019). *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*. Seuil.

Fourment, É. (2023). Non-mixités féministes et inclusion des personnes trans' : Un clivage générationnel ? *Travail, genre et sociétés*, *49*(1), 165-168. https://doi.org/10.3917/tgs.049.0165

Fraser, N. (2018, octobre 1). Les contradictions sociales du capitalisme contemporain. *LAVA*. https://lavamedia.be/fr/les-contradictions-sociales-du-capitalisme-contemporain/

Freire, P. (1974). Conscientisation. *CrossCurrents*, *24*(1), 23-31.

Gaborit, P. (2009). *Les stéréotypes de genre. Identités, rôles sociaux et politiques publiques*. L'Harmattan.

Gagnon-Bouchard, L. (2021). Catherine Albertini, Résistances des femmes à l'Androcapitalocène : Le nécessaire écoféminisme. *Recherches féministes*, *34*(2), 259-263. https://doi.org/10.7202/1092242ar

Gago, V. (2021). *La Puissance féministe. Ou le désir de tout changer*. Divergences.

Gaillard, É. (2012). Berlin : Le squat comme outil d'émancipation féministe. *Métropolitiques*. https://metropolitiques.eu/Berlin-le-squat-comme-outil-d.html

Gaillard, É. (2018a). La recomposition des rapports de genre dans les squats féministes. In A. Lambert, P. Dietrich-Ragon, & C. Bonvalet (Éds.), *Le monde privé des femmes : Genre et habitat dans la société française* (p. 133-148). Ined Éditions. https://doi.org/10.4000/books.ined.17360

Gaillard, É. (2018b). Militer et habiter au sein de squats féministes : Parcours d'engagement « anarcha-féministe ». *Agora débats/jeunesses*, *80*(3), 70-84. https://doi.org/10.3917/agora.080.0070

Gall, L. (2015). Une amnésie collective : Refoulement et régression des savoirs populaires botaniques en centre Bretagne. In I. Trivisani-Moreau, A.-N. Taïbi, & C. Oghina-Pavie (Éds.), *Traces du végétal* (p. 73-82). Presses universitaires de Rennes. https://doi.org/10.4000/books.pur.42259

Gall, L. (2019). Signes des temps : Mutations sociétales et écologiques en Basse-Bretagne. *EcoRev'*, *47*(1), 148-163. https://doi.org/10.3917/ecorev.047.0148

Gallot, F., & Jacquemart, A. (2023). Quelles pratiques féministes de la non-mixité ? *Travail, genre et sociétés*, *49*(1), 161-164. https://doi.org/10.3917/tgs.049.0161

Gauthier, X., Carrer, D., & Goutal, J. B. (2017). Les Sorcières sont de retour. *Multitudes*, *67*(2), 90-93. https://doi.org/10.3917/mult.067.0090

Gehl, L., & Hugues, F. (2022). Marcher, prendre soin, transmettre : Mise en écho de pratiques écologistes et féministes. *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, *2021-1*, Article 2021-1. https://doi.org/10.4000/itineraires.10399

Genre, mouvements populaires urbains et environnement. (2007). In C. Verschuur (Éd.), *Genre, mouvements populaires urbains et environnement*. Graduate Institute Publications. https://books.openedition.org/iheid/5777

Giraud, C. (2016). La vie homosexuelle à l'écart de la visibilité urbaine. Ethnographie d'une minorité sexuelle masculine dans la Drôme. *Tracés. Revue de Sciences humaines*, *30*, Article 30. https://doi.org/10.4000/traces.6424

Gollac, S., & Bessière, C. (2022). *Le genre du capital. Comment la famille reproduit les inégalités*. La Découverte. https://www.editionsladecouverte.fr/le_genre_du_capital-9782348044380

Groupe de recherche sur les lieux de vie collectifs. (2024, juin 27). *Compte rendu de l'atelier n°1 : Définition des lieux collectifs* [Carnet Hypothèses]. Groupe de recherche sur les lieux de vie collectifs. https://lieuxcol.hypotheses.org/atelier-1-definition-des-lieux-collectifs

Guérin, L., Artioli, F., Aguilera, T., & Colomb, C. (2023). *Logement : Inégalités à tous les étages* (p. 84). Oxfam France. https://oxfam.app.box.com/s/cjxltf26pr3965zcb7z3nd7y2fg5xdzn/file/1374828771976

Hache, E. (2016). *Reclaim : Anthologie de textes écoféministes* (E. Noteris, Trad.). Cambourakis.

Hache, É., Berlantini, G., & Hoquet, T. (2024). Émilie Hache « Le mot écoféminisme a tellement été récupéré par le capitalisme qu'il devient parfois stratégique de s'en passer ». *Critique*, *922*(3), 233-243. https://doi.org/10.3917/criti.922.0233

Haraway, D. (1988). Situated Knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. *Feminist Studies*, *14*(3), 575-599. https://doi.org/10.2307/3178066

Harding, S. (1992). Rethinking Standpoint Epistemology : What Is « Strong Objectivity? » *The Centennial Review*, *36*(3), 437-470.

Héritier, F. (1996). *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*. Odile Jacob.

Hirata, H. (2021). Travail productif, travail de care. *Actuel Marx*, *70*(2), 62-76. https://doi.org/10.3917/amx.070.0062

Hugues, F. (2024). *Débrouilles rurales : Les modestes économes au prisme de l'ethnographie ethnocomptable de leurs espaces domestiques* [Thèse soutenue, EHESS]. https://theses.fr/s229765

INSEE. (2014, octobre 9). *Les familles monoparentales, souvent en situation de précarité*. www.insee.fr. https://www.insee.fr/fr/statistiques/1285832

INSEE. (2021a, mai 27). *Les dépenses en logement des ménages − Revenus et patrimoine des ménages*. www.insee.fr. https://www.insee.fr/fr/statistiques/5371269?sommaire=5371304#consulter

INSEE. (2021b, mai 27). *Prix des logements anciens et loyers − Revenus et patrimoine des ménages | Insee*. INSEE. https://www.insee.fr/fr/statistiques/5371271?sommaire=5371304

INSEE. (2023). *Revenus – Niveaux de vie – Pouvoir d'achat—France—TABLEAU DE BORD DE L'ÉCONOMIE FRANÇAISE*. INSEE. https://www.insee.fr/fr/outil-interactif/5367857/tableau/30_RPC/31_RNP

Jacquemart, A. (2020). La non-mixité féministe : Pour les femmes ou contre les hommes ? *Métropolitiques*. https://metropolitiques.eu/La-non-mixite-feministe-pour-les-femmes-ou-contre-les-hommes.html

Jaquet, C. (2014). *Les transclasses ou la non-reproduction*. Presses Universitaires de France.

Jarry, A., Marteu, É., Lacombe, D., Naji, M., Farhan, M., & Mann, C. (2006). Quelques réflexions sur le rapport de jeunes chercheuses féministes à leur terrain:(chantier). *Terrains & travaux*, *10*(1), 177-193. https://doi.org/10.3917/tt.010.0177

Jolas, T., Pingaud, M.-C., Verdier, Y., & Zonabend, F. (1990). Une campagne voisine : Minot, un village bourguignon. In *Une campagne voisine : Minot, un village bourguignon*. Éditions de la Maison des sciences de l'homme. https://books.openedition.org/editionsmsh/3039

Julliand, C., Pinton, F., Garreta, R., & Lescure, J.-P. (2019). Normaliser le sauvage : L'expérience française des cueilleurs professionnels. *EchoGéo*, *47*, Article 47. https://doi.org/10.4000/echogeo.16987

Kloos, N. (2020). Quand les fleuves ne répondent plus. Contre les barrages au Brésil : lutter, broder, filmer. *Panthère Première*, *5*. https://panthere premiere.org/texte/quand-les-fleuves-ne-repondent-plus/

Knezevic, T., Monney, V., & Pedrosa, M. (2023). Organiser la grève féministe en Suisse. La mixité choisie comme levier d'émancipation. *Travail, genre et sociétés*, *49*(1), 177-181. https://doi.org/10.3917/tgs.049.0177

La fabrique écologique. (2022, septembre 29). Mieux reconnaître les Savoirs Écologiques Traditionnels : Enjeux de définition, de transmission et de protection. *La fabrique écologique*. https://www.lafabriqueecologique.fr/mieux-reconnaitre-les-savoirs-ecologiques-traditionnels/

Larrère, C. (2015). La nature a-t-elle un genre ? Variétés d'écoféminisme. *Cahiers du Genre*, *59*(2), 103-125. https://doi.org/10.3917/cdge.059.0103

Larrère, C. (2017). L'écoféminisme ou comment faire de la politique autrement. *Multitudes*, *67*(2), 29-36. https://doi.org/10.3917/mult.067.0029

Larrère, C. (2022). L'écoféminisme en paroles et en actes. *Communications*, *110*(1), 139-152. https://doi.org/10.3917/commu.110.0139

Laugier, S., Falquet, J., & Molinier, P. (2015). Genre et inégalités environnementales : Nouvelles menaces, nouvelles analyses, nouveaux féminismes:Introduction. *Cahiers du Genre*, *59*(2), 5-20. https://doi.org/10.3917/cdge.059.0005

Laurent, S. (2024). *Capital et race. Histoire d'une hydre moderne*. Seuil.

Le Dantec, I., & Les Bombes Atomiqueses. (2021). Modes d'action. *Socialter*, *47*(5), 44-46.

Léaire, N. et N. (2020). Marcher contre l'abominable : Retours sur un week-end antinucléaire et féministe à Bure. *Panthère Première*, *5*. https://pantherepremiere.org/texte/marcher-contre-labominable/

Leblay, M. (2020). La néo-autochtonie comme ressort de l'activisme anticipateur : Observation de trois lieux d'habitat rural, coopératif et écologique. *Pôle Sud*, *52*(1), 95-112. https://doi.org/10.3917/psud.052.0095

Lecerf Maulpoix, C. (2021). *Ecologies déviantes. Voyages en terres queers*. Cambourakis.

Lefebvre, H. (1967). Le droit à la ville. *L'Homme et la société*, *6*(1), 29-35. https://doi.org/10.3406/homso.1967.1063

Lefebvre, H. (1974). La production de l'espace. *L'Homme et la société*, *31*(1), 15-32. https://doi.org/10.3406/homso.1974.1855

L'Hérisson, É. (2021). Pour l'autonomie du pays divin : Utopisme et impérialisme chez Mushanokōji Saneatsu. *Civilisations*, *70*(1), 51-72. https://doi.org/10.4000/civilisations.6724

Lienard, C., Charlier, S., Drion, C., & Rodriguez-Prieto, L. (2020). *Utopies écoféministes*. Le Monde selon les femmes.

Mallett, R. K., Ford, T. E., & Woodzicka, J. A. (2016). What Did He Mean by that ? Humor Decreases Attributions of Sexism and Confrontation of Sexist Jokes. *Sex Roles*, *75*, 272-284. https://doi.org/10.1007/s11199-016-0605-2

Marcus, G. E. (1995). Ethnography in/of the World System : The Emergence of Multi-Sited Ethnography. *Annual Review of Anthropology*, *24*, 95-117.

Marin, C. (2022). *Être à sa place*. L'observatoire.

Marty, L. (2021). *Apprendre et lutter au bord du monde : Récits de mouvements pour la justice climatique en France et en Europe (2014-2017)* [These de doctorat, Paris, EHESS]. https://theses.fr/2021EHES0143

Masset, D., & Hitier, É. (s. d.). Femmes et écologie. In *Http://journals.openedition.org/lectures*. Louvain (Presses universitaires de). Consulté 22 novembre 2024, à l'adresse https://journals.openedition.org/lectures/20513?lang=es

Mathieu, N., & Baticle, C. (2021). Habiter : Tenir la tension entre naturalité et socialité. Entretien avec Nicole Mathieu. *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement. Territory in movement Journal of geography and planning*, *48-49*, Article 48-49. https://doi.org/10.4000/tem.7760

Mathis, C.-F. (2018). Introduction. *Genre & Histoire*, *22*, Article 22. https://doi.org/10.4000/genrehistoire.3641

Maulpoix, C. L., & Le Donné, M. (2017). Sensibilités climatiques entre mouvances écoféministes et queer. *Multitudes*, *67*(2), 66-74. https://doi.org/10.3917/mult.067.0066

Méo, G. D. (2010). Subjectivité, socialité, spatialité : Le corps, cet impensé de la géographie. *Annales de géographie*, *675*(5), 466-491. https://doi.org/10.3917/ag.675.0466

Merchant, C. (2021). *La Mort de la nature. Les femmes, l'écologie et la révolution scientifique* (M. Lauwers, Trad.). Wildproject.

Mies, M., & Shiva, V. (1999). *Ecoféminisme* (E. Rubinstein, Trad.). L'Harmattan.

Millepied, A.-C. (2016). Françoise Flamant, Women's Lands. Construction d'une utopie. Oregon, USA 1970-2010. *Lectures*. https://doi.org/10.4000/lectures.19830

Mission d'information sur le développement de l'herboristerie et des plantes médicinales, une filière et des métiers d'avenir. (2018). *Les plantes médicinales et l'herboristerie : À la croisée de savoirs ancestraux et d'enjeux d'avenir* [Note de synthèse]. Sénat. https://www.senat.fr/notice-rapport/2017/r17-727-notice.html

Morency, S.-A. (s. d.). *Rira bien qui rira le dernier : Un backlash contre les critiques de la culture humoristique sexiste*.

Mosna-Savoye, G. (Réalisateur). (2025, 03). Paul B. Preciado : « Le "Manifeste Cyborg" de Donna Haraway est un antidote aux taxonomies de la modernité » (No. 27) [Émission]. In *Le Souffle de la Pensée*. https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-souffle-de-la-pensee/paul-b-preciado-sur-le-manifeste-cyborg-de-donna-haraway-5888894

Moussanang, M.-Y. (Réalisateur). (2024, 04). Démarchandiser la Terre [Podcast]. In *Afrotopiques*. https://afrotopiques.com/podcast/

Nachtergael, M., & Paulian, C. (2022). Introduction. *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, *2021-1*, Article 2021-1. https://doi.org/10.4000/itineraires.10359

Neumann, C., Stanley, S. K., & Cárdenas, D. (2024). Fleshing Out the Ways Masculinity Threat and Traditional Masculinity Ideology Relate to Meat-Eating and Environmental Attitudes in Australian Men. *Sex Roles*, *90*(5), 587-599. https://doi.org/10.1007/s11199-024-01458-1

Observatoire des inégalités. (s. d.). *Pauvres, moyens ou riches ? Les revenus par type de ménage*. Observatoire des inégalités. Consulté 7 juin 2025, à l'adresse https://www.inegalites.fr/Pauvres-moyens-ou-riches-Les-revenus-par-type-de-menage

Observatoire des territoires—ANCT - Indicateurs : Cartes, données et graphiques. (s. d.). Observatoire des territoires. Consulté 14 mars 2025, à l'adresse https://www.observatoire-des-territoires.gouv.fr/outils/cartographie-interactive/#bbox=-576937,6145141,159147,82939&c=indicator&i=ruralite.typo&p=1&view=map72

Ouassak, F. (2023). *Pour une écologie pirate. Et nous serons libres*. La Découverte.

Ouest France Immo. (s. d.). *Prix immobilier : Prix de vente au m² | OuestFrance-Immo*. OuestFrance-Immo.com. Consulté 23 mars 2025, à l'adresse https://www.ouestfrance-immo.com/evolution-prix-immobilier-vente/

Paugam, S. (2012). *L'enquête sociologique*. Presses Universitaires de France. https://shs.cairn.info/l-enquete-sociologique--9782130608738

Pélage, A., & Poullaouec, T. (2007). « Le haut du panier de la France d'en bas » ?:Le sentiment d'appartenir à une classe sociale chez les membres des professions intermédiaires. *Revue française des affaires sociales*, *2*, 27-56. https://doi.org/10.3917/rfas.072.0027

Perec, G. (1989). *L'Infra-ordinaire*. Seuil.

Perrin, R. (2023). L'ethnographie comme travail émotionnel : Une enquête de terrain sur l'avortement. *Genèses*, *132*(3), 97-115. https://doi.org/10.3917/gen.132.0097

Philip, C., & Battista, P. D. (2012). Mise en œuvre de la méthodologie de l'observation participante dans le cadre d'un mémoire de M2. *La nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation*, *59*(3), 207-221. https://doi.org/10.3917/nras.059.0207

Pieragostini, É. (2023). Silvia Federici, perspectives pour des écoféminismes incarnés : Travail, contre-récit et subsistance. *GLAD!. Revue sur le langage, le genre, les sexualités*, *15*, Article 15. https://doi.org/10.4000/glad.7644

Présentation. (s. d.). Groupe de recherche sur les lieux de vie collectifs. Consulté 23 mars 2025, à l'adresse https://lieuxcol.hypotheses.org/

Pruvost, G. (2013). L'alternative écologique. *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, *60*, Article 60. https://doi.org/10.4000/terrain.15068

Pruvost, G. (2016). Dépenser moins pour vivre mieux. Le cas de boulangers paysans vivant en yourte. *Revue des politiques sociales et familiales*, *123*(1), 105-119. https://doi.org/10.3406/caf.2017.3185

Pruvost, G. (2017). Modes de vie alternatifs et engagement. In *En quête d'alternatives* (p. 218-224). La Découverte. https://doi.org/10.3917/dec.badie.2017.01.0218

Pruvost, G. (2019). Penser l'écoféminisme : Féminisme de la subsistance et écoféminisme vernaculaire. *Travail, genre et sociétés*, *42*(2), 29-47. https://doi.org/10.3917/tgs.042.0029

Pruvost, G. (2021a). Ceci n'est pas une vie-mode d'emploi : De l'ethnocomptabilité en monde néo-paysan. *Monde commun*, *6*(1), 158-173. https://doi.org/10.3917/moco.006.0158

Pruvost, G. (2021b). Subsistance. In *Encyclopédie critique du genre* (p. 727-737). La Découverte. https://doi.org/10.3917/dec.renne.2021.01.0727

Pruvost, G. (2023). Subsistance:Perspective féministe et écologique. *Multitudes*, *92*(3), 132-138. https://doi.org/10.3917/mult.092.0132

Pruvost, G. (2024). *Quotidien politique. Féminisme, écologie, subsistance*. La Découverte. https://doi.org/10.3917/dec.pruvo.2024.01

Pruvost, G., Binctin, B., & Prost, D. (2021). « Vivre est un métier ». *Socialter*, *HS13*, 80-87.

Puleo, A. (2017). Pour un écoféminisme de l'égalité. *Multitudes*, *67*(2), 75-81. https://doi.org/10.3917/mult.067.0075

Rimlinger, C. (2019). Travailler la terre et déconstruire l'hétérosexisme : Expérimentations écoféministes. *Travail, genre et sociétés*, *42*(2), 89-107. https://doi.org/10.3917/tgs.042.0089

Rimlinger, C. (2023). Peut-on concilier une recherche d'émancipation féministe et un mode de vie plus écolo ? In *Écologies* (p. 364-371). La Découverte. https://doi.org/10.3917/dec.bours.2023.01.0364

Rimlinger, C. (2024). *Féministes des champs : Du retour à la terre à l'écologie queer*. Presses universitaires de France.

Riutort, P. (2013). La sociologie et ses méthodes : Qu'est-ce qu'une bonne méthode ? *Major*, 21-36.

Rosa, H. (2014). *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*. La Découverte.

Rose, J. (2022). Transfuges, transclasses : Des parcours singuliers. *Formation emploi*, *157*(1), 145-153. https://doi.org/10.4000/formationemploi.10560

Roszéwitch, Y., Lejbowicz, T., & P., J. (2015). *Enquête sur la visibilité des lesbiennes et la lesbophobie*. SOS homophobie. https://www.sos-homophobie.org/informer/ressources/enquete-lesbophobie-2015

Roussel, B. (2005). Savoirs locaux et conservation de la biodiversité : Renforcer la représentation des communautés. *Mouvements*, *41*(4), 82-88. https://doi.org/10.3917/mouv.041.0082

Rozencwajg, R. (2021). Le « travail utopique » est-il sexiste ? Les collectifs écologiques et égalitaires à l'épreuve de la division sexuelle du travail. *Civilisations*, *70*(1), 73-97. https://doi.org/10.4000/civilisations.6783

Salleh, A., & Blanchard, A. (2017). Le matérialisme incarné en action. *Multitudes*, *67*(2), 37-45. https://doi.org/10.3917/mult.067.0037

Sallustio, M. (2021). Collectifs utopiques en milieu rural—Introduction. *Civilisations*, *70*(1), 9-26. https://doi.org/10.4000/civilisations.6603

Sebastien, L. (2016). L'attachement au lieu, vecteur de mobilisation collective ? *Norois. Environnement, aménagement, société*, *238-239*, Article 238-239. https://doi.org/10.4000/norois.5846

Serpossian, E., & Arson, L. (Réalisateurs). (2024, décembre 1). Imen, une agricultrice face au racisme [Podcast]. In *Manuel déterre*. https://www.youtube.com/watch?v=wvxHWHIpTL0

Shields, K. (1991). *In the Tiger's Mouth : An Empowerment Guide for Social Action*. Millennium Books.

Shiva, V. (2022). *Restons vivantes. Femmes, écologie et lutte pour la survie*. Rue de l'échiquier.

Starhawk. (2021). *Comment s'organiser ? Manuel pour l'action collective* (G. Chognard, Trad.). Cambourakis.

Talandier, M., & Coopérative Acadie. (2023). *Synthèse de l'Etude sur la diversité des ruralités « Typologies et trajectoires des territoires »* (p. 8). Agence nationale de la cohésion des territoires (ANCT).

Tavernier, J., & Bourrel, C. (2021). Un lieu commun et un lieu de convivialité:L'Atelier Z dans le Finistère. *EcoRev'*, *51*(2), 150-166. https://doi.org/10.3917/ecorev.051.0150

The Rock Bloc Collective. (2000). Stick it to the Manarchy. *Onward Newspaper*. https://onwardnewspaper.wordpress.com/volume-1-issue-4-spring-2001/stick-it-to-the-manarchy/

Thiébaut, E. (2022). *Les écoféminismes*. Le comptoir des mots.

Travail, genre et sociétés 2019/2 (n° 42). (s. d.). Consulté 30 octobre 2024, à l'adresse https://shs.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2019-2

Tuaillon-Demésy, A. (2021). Du bistrot aux concerts punks : Fragments utopiques en territoire rural. *Civilisations*, *70*(1), 99-121. https://doi.org/10.4000/civilisations.6827

Utopie et catastrophe : Revers et renaissances de l'utopie (xvie-xxie siècle). (2015). In J.-P. Engélibert & R. Guidée (Éds.), *Utopie et catastrophe : Revers et renaissances de l'utopie (xvie-xxie siècle)*. Presses universitaires de Rennes. https://books.openedition.org/pur/177771

Van Zanten, A. (2013). Ethnographie. In *Les 100 mots de la sociologie* (p. 33-34). Presses universitaires de France.

Wagner, A. C. (2007). La place du voyage dans la formation des élites. *Actes de la recherche en sciences sociales*, *170*(5), 58-65. https://doi.org/10.3917/arss.170.0058

Wright, E. O. (2017). *Utopies réelles*. La Découverte.

Zoubir, Z., & Brenni, C. (2021). Enquêter sur les rapports sociaux de domination. Quelles articulations de la théorie et de l'empirie ? Introduction. *Sociologie*, *12*(4), 399-402.

Zwer, N. (2024). *Pour un spatio-féminisme. De l'espace à la carte*. La Découverte.

Annexes

1. **Liste des enquêtéx mentionnéx dans la recherche (par ordre alphabétique)**

Prénom utilisé pour la rédaction	Pronom(s)	Lieu de vie	Modalités d'entretien
Adrien	Il	A, lieu collectif (SCI/association) – terrain principal de l'enquête	Pas d'entretien (indisponibilité)
Agathe	Elle	B., lieu collectif (SCI/association) en mixité	Entretien informel
Alexandre	Il	A, lieu collectif (SCI/association) – terrain principal de l'enquête	Pas d'entretien (indisponibilité)
Alistair	Iel, elle	A, lieu collectif (SCI/association) – terrain principal de l'enquête	Entretien formel et entretiens informels + Atelier collectif
Axelle	Elle	E., lieu collectif (colocation) en mixité	Atelier collectif
Candice	Elle	A, lieu collectif (SCI/association) – terrain principal de l'enquête	Entretien formel et entretiens informels
Cyrielle	Elle	C., lieu collectif (SCI) en mixité	Entretien informel
Etienne	Il	A, lieu collectif (SCI/association) – terrain principal de l'enquête	Entretien formel et entretiens informels
Gwen	Iel, il	Non précisé, a pris part au montage du projet de A.	Entretien formel à distance
Isée	Elle	A, lieu collectif (SCI/association) – terrain principal de l'enquête	Entretien formel et entretiens informels
Joy	Il, iel	D., squat en mixité	Atelier collectif
Léa	Elle	A, lieu collectif (SCI/association) – terrain principal de l'enquête	Entretien formel et entretiens informels
Lou	Elle	B., lieu collectif (SCI/association) en mixité	Atelier collectif
Maïwenn	Elle	F., lieu collectif (colocation) en non-mixité	Atelier collectif
Priscille	Elle	A, lieu collectif (SCI/association) – terrain principal de l'enquête	Entretien formel et entretiens informels
Sacha	Il	Non précisé, a pris part au montage du projet de A.	Entretien formel à distance

2. Profils sociobiographiques des habitanx et personnes ayant vécu ou participé au projet A.

Prénom* **** Les prénoms ne sont pas les prénoms réels des personnes rencontrées et ont été changés de façon à***	**Adrien** ***(je n'ai pas pu rencontrer Adrien) ni échanger avec lui pendant ma recherche)***	**Alexandre** ***(je n'ai pas pu rencontrer Alexandre ni échanger avec lui pendant ma recherche)***	**Alistair**	**Candice**	**Etienne**
Pronom, identité de genre et éventuellement orientation sexuelle lorsque cela a été	Il Homme cis hétérosexuel	Il Homme cis, orientation sexuelle non connue	Elle / Iel Personne trans non binaire (gender fluid) pansexuelle	Elle Femme cis bisexuelle	Il Homme cis hétérosexuel
Âge	Trentaine	Quarantaine	33	30	39
Niveau de vie (revenus et patrimoine)	Revenus mensuels estimés: NC Epargne ou héritage : NC Montant des parts investies dans la SCI: 40 000 €	Revenus mensuels estimés: NC Epargne ou héritage : NC Montant des parts investies dans la SCI: 30 000 €	Revenus mensuels estimés: environ 1 000 € (situation variable suite à l'arrêt du chômage et l'évolution de sa situation professionnelle) Epargne ou héritage: 10 000 € Montant des parts investies dans la SCI: Pas de part au moment de la rédaction du mémoire (mais	Revenus mensuels estimés: environ 1 200 € Epargne ou héritage : Montant des parts investies dans la SCI: Pas de part au moment de la rédaction du mémoire (mais projet de prendre des parts)	Revenus mensuels estimés: 3 200 € Epargne ou héritage : Propriétaire d'une maison individuelle + épargne? Montant des parts investies dans la SCI: Pas de part au moment de la rédaction du mémoire (pas de projet)
Sources de revenus			RSA Contrats ponctuels sur des chantiers (bâtiment)	Contrat salarié dans le bâtiment (32h / mois) Prime d'activité	Urbaniste (autoentrepreneur), travaille à temps plein
Profession(s) des parents			Parent 1 : Infirmière Parent 2 : Policier	Parent 1 : Ingénieur informaticien (en Suisse) Parent 2 : Infirmière	Parent 1: Professeure en sciences médico sociales Parent 2: Cadre ingénieur
Lieu de vie et mode d'habitat dans l'enfance			A grandi en Seine et Marne en zone périurbaine, à 1h de Paris. " Je me sens ni complètement citadine, ni complètement rurale". A évolué dans un mode de vie et d'habitat "très classique", avec ses parents et ses sœurs. Les parents, rapidement propriétaires, ont fait plusieurs achats/reventes avec plus	A grandi avec sa mère dans un appartement en ville à Lyon. "J'ai toujours détesté la ville".	A grandi dans un village du Finistère, dans un lotissement pavillonnaire des années 80 (maisons mitoyennes), à proximité d'un bois, de champs, et a développé "un rapport à la nature très très étroit, en tout cas très tôt je suis amené à y passer beaucoup de temps, et en fait l'école est à 2 minutes à pied donc j'avais une certaine
Elements sur les parents (convictions politiques, engagements militantx, modèle familial...)			D'après Alistair, ses parents ont mené une vie "classique", ne sont "plutôt pas politisés", ou "soit pas politisés, soit à droite", dans un milieu "pas du tout alternatif". Ils sont "partis de rien", sans aide de leurs parents, sont devenus propriétaires assez tôt et ont régulièrement vendu et racheté des maisons "à chaque fois en faisant une plus-value, jusqu'à ce qu'ils arrivent quand même à être confortables"	Les parents sont divorcés et son père a été très absent. Elle les définit comme un "couple très traditionnel, avec une répartition genrée des tâches", des personnes "pas militantes, pas féministes mais pas homophobes, très tolérantes". A un autre moment dans un entretien informel, elle évoque tout de même la misogynie de sa mère. "J'ai toujours vu mon père pas faire grand-chose et plutôt travailler jusqu'à très très tard le soir et me demander moi quand je venais le week-end de faire à manger alors que j'avais 12 ans. Et ma mère toujours faire dix mille trucs à la maison sans demander à mes deux grands frères... Mais me demander à moi plutôt si elle a besoin d'aide, donc c'était un milieu très très traditionnel, très "modèle patriarcal" on va dire. Et ma mère n'est pas du tout féministe,	Les parents d'Etienne étaient propriétaires de leur maison principale et ont construit une maison de vacances où ils se sont installés après leur retraite. La maison a été rachetée par Etienne.
Etudes réalisées			Licence en médiation culturelle Bac +3	Licence agricole Bac +3	Licence en géographie et master en urbanisme Bac +5
Date d'arrivée à A.	Dès le départ (2022). Adrien a quitté le lieu pendant le premier semestre 2025 pour changer de région.	Dès le départ (2022). Alexandre n'a jamais vécu sur le lieu de façon permanente, il vient y passer quelques semaines de temps en temps.	Arrivée en septembre 2024. Alistair a rejoint le lieu de façon permanente au premier semestre 2025.	Arrivée en novembre 2024, après une installation en Bretagne il y a 7 ans, déjà en milieu rural. Candice a rejoint le lieu de façon permanente au premier semestre 2025.	Arrivé sur le lieu en 2023. Etienne a grandi dans un village proche du lieu. Il ne fait pas partie de l'équipe permanente du lieu et se prépare à s'installer sur un autre lieu collectif.

Prénom* **** Les prénoms ne sont pas les prénoms réels des personnes rencontrées et ont été changés de façon à***	***(L'échange avec Gwen portait davantage sur la période de maturation du projet à laquelle il a participé, c'est pourquoi de nombreuses questions sur sa trajectoire personnelle n'ont pas été posées)***	**Isée**	**Léa**	**Priscille**	***(L'échange avec Sacha portait davantage sur la période de maturation du projet à laquelle il a participé, c'est pourquoi de nombreuses questions sur sa trajectoire personnelle n'ont pas été posées)***
Pronom, identité de genre et éventuellement orientation sexuelle lorsque cela a été	Il / Iel Personne Trans non binaire	Elle Femme cis lesbienne	Elle Femme cis lesbienne	Elle Femme cis bisexuelle	Il Homme cis, orientation sexuelle non connue
Âge	41	34	32	35	32
Niveau de vie (revenus et patrimoine)		Revenus mensuels estimés: 1 025€ Epargne ou héritage : 17 000€ Montant des parts investies dans la SCI: 30 000 €	Revenus mensuels estimés: 1 000 à 1 200 € Epargne ou héritage: Sait qu'elle héritera de ses parents qui sont propriétaires d'un bien d'une valeur estimée à 700 000 € Montant des parts investies dans la SCI: 20 000 €	Revenus mensuels estimés: environ 1 200 € Epargne ou héritage : Montant des parts investies dans la SCI: 40 000 €	
Sources de revenus		Activité agricole en herboristerie (pas de revenus, mais prime bio) Animation d'ateliers de tarot RSA	Création de sites webs en autoentreprise	Prime d'activité Contrat salarié dans une épicerie bio	
Profession(s) des parents		Parent 1: ingénieur avec très bon salaire de fin de carrière Parent 2 : mère au foyer Grands-parents: professeurs des écoles	Parent 1 : Professeure des écoles dans une école catholique privée Parent 2 : Employé de banque	Parent 1 : Assistante maternelle Parent 2 : Chauffeur routier	
Lieu de vie et mode d'habitat dans l'enfance		A vécu 8 ans à l'étranger (USA) dans une maison en banlieue pavillonnaire, puis en banlieue en Ile de France. A expérimenté un mode de vie plus rural pendant ses vacances en Bretagne.	A grandi dans des arrondissements au coeur de Paris. S'est installée à Toulouse juste après ses études. Pas d'expérimentation de la vie en milieu rural dans l'enfance.	A grandi en région parisienne jusqu'à la fin du collège, en résidence pavillonaire. "Vie très conventionnelle, maison-parpaing, tout ça quoi". A ensuite vécu en campagne en Gironde "paumée dans la campagne".	
Elements sur les parents (convictions politiques, engagements militantx, modèle familial...)		Ses deux parents ont vécu en couple avec leurs deux filles. Ils étaient "dans une logique d'ascension sociale", et Isée estime qu'elle et sa soeur ont reproduit socialement cela en choisissant toutes les deux de suivre des études en école de commerce. Sa mère vote extrême-droite et a toujours eu un intérêt fort pour les médecines alternatives. Son père est libéral, avec un intérêt pour l'alimentation bio pour prendre soin de son corps. Il a été cadre supérieur, très bien rémunéré en fin de carrière (10 à 15 000 €/mois). Il a placé son argent en achetant des actions qui lui ont fait augmenter son patrimoine. Sa mère, elle, avait des parents profs, a fait une classe prépa puis s'est mariée, et a été mère au foyer toute sa vie. Isée et sa soeur ont suivi leur scolarité dans des lycées	Ses parents se positionnent politiquement "plutôt à gauche, enfin PS... je dirais la gauche-droite". Sur le plan socioéconomique, ils n'ont "pas forcément beaucoup d'argent, mais on a toujours énormément voyagé en famille", surtout grâce à un poste dans une banque qui finançait des séjours pour les salarié.es et leurs familles. La mère de Léa les a inscrit.es, elle et son frère, dans une école privée catholique, "c'était des écoles où par exemple en CM2, on devait avoir un certain niveau pour aller au collège à côté".	Les parents de Priscille ont grandi vers Versailles, le père dans une famille très carriériste où la réussite scolaire et professionnelle étaient fondamentales, la mère en campagne chez des parents éleveurs, avant de retourner vivre en ville.	
Etudes réalisées		Classe préparatoire suivie d'une école de commerce (HEC) Bac +5	Licence puis master en gestion (Université), suivi d'un master de conseil et stratégie internationale Bac +5	Classe préparatoire interrompue pour un master en chimie (Université) Bac +5	
Date d'arrivée à A.	Gwen prenait part aux réflexions initiales mais a quitté le projet avant l'installation à A.	Dès le départ (2022). Dans la région depuis 2019.	Dès le départ (2022). Dans la région depuis 2019.	Dès le départ (2022)	Sacha prenait part aux réflexions initiales mais a quitté le projet avant l'installation à A.

3. Grille d'entretiens semi-directifs pour les personnes habitant à A.

- Introduction de l'entretien : Se (re)présenter, remercier la personne pour sa participation, repréciser les modalités de l'entretien (durée, confidentialité, objectifs), demande du consentement pour un enregistrement audio)
- Demander à la personne son pronom, la façon dont elle souhaite être appelée, son âge.
- Informations sur la trajectoire liée à l'habitat, aux études et à la construction politique :
    - Lieu(x) de vie dans l'enfance (rural/urbain, type d'habitat, avec qui, rapport personnel à cet habitat…)
    - Profession(s) des parents ou personnes avec qui il/elle/iel a grandi, classe sociale d'origine
    - « Modèle culturel » transmis par les parents ou autres référent·es avec qui elle/il/iel a grandi (convictions politiques, engagements militants, rapport aux études, au travail, à la « réussite »…)
    - Parcours scolaire et études réalisées (incluant des éléments sur les motifs de choix et facteurs ayant influencé ce parcours)
- Informations sur le profil socioéconomique actuel : statut professionnel et modalités de rémunération, estimation des revenus mensuels, type d'activités génératrices de revenus et autres activités non génératrices de revenus, temps occupé par les différentes activités et rapport au travail
- Trajectoire ayant mené à A. : précédents lieux de vie à l'âge adulte (quels territoires, quelles modalités d'habitat, avec qui, quelles envies ou facteurs ont guidé ces choix), date d'arrivée sur le territoire, point d'entrée en contact avec le projet en préfiguration ou le lieu déjà en place, date d'installation sur le lieu, motifs qui ont guidé le choix de l'installation à A.
- Expérience de vie à A (récit ouvert). Poser des questions pour affiner des sujets comme :
    - rapport au lieu (temps passé sur place, attachement, usages des différents espaces sur le lieu, évolution éventuelle de la configuration d'habitat (habitat dans la maison collective / habitat individuel léger),
    - rapport au temps passé sur le lieu / en dehors et relation économique au lieu

    - éventuels changements induits dans l'organisation personnelle du temps, mobilisation de temps liée au collectif, répartition du temps sur les différentes activités (productives, reproductives, politiques et militantes),
    - rapport au territoire (réseaux de sociabilité, réseaux d'entraide, liens de subsistance, rapport à l'environnement extérieur et au vivant)
    - rapport à la mixité de genre ou la non-mixité de genre factuelle pendant le temps de l'enquête, expérience de ces deux configurations
- Rapport au sein du lieu et au-delà aux idées féministes, aux enjeux de mixité/non-mixité sur le plan du genre
- Projections dans l'avenir sur le lieu (si oui : pourquoi, dans quelles conditions, avec quelles modalités, si non : pourquoi)
- Perception par l'extérieur du mode de vie et d'habitat choisi
- Ouvrir la possibilité d'amener d'autres sujets avant de clôturer l'entretien (remerciements, précisions sur l'avancement du travail, ouverture à des précisions ou retours sur des choses partagées pendant l'entretien).

4. Ecriture inclusive : lire et écrire le grammatical neutre

Les tableaux suivants ont été utilisés pour guider les choix de modalité d'écriture inclusive de ce mémoire :

http://uniqueensongenre.eklablog.fr

Mots	Masculin	Féminin	Neutre	Inclusif
Articles définis/COD	le	la	lo / lu	li / lia
Articles indéfinis	un	une	um / o	unæ [un-ne]
Articles partitifs	du	de la	do	di
Pronoms sujets	il	elle	ille ul / ol im / em / iem æl / ael / aël i eul ya am / um / om ax / ux / ox	iel (yel)
Pronoms compléments	lui	elle	ille / ul / im / ...	ellui / iel
	eux	elles	eus	euxes / elleux
Déterminants possessifs	mon / ton / son	ma / ta / sa	man / tan / san	maon / taon / saon
Pronoms possessifs	mien	mienne	miem	miæn [mien-ne]
Déterminants démonstratifs	cet / ce	cette	cet / cès	cet / cèx *(glamour ^^)*
	celui	celle	cille / çul / cim / ...	célui (cellui) / ciel (cyel)
	ceux	celles	ceus	ceuxes / celleux

Mots	**Masculin**	**Féminin**	**Neutre**	**Inclusif**
Masculin avec pluriel en « eux »	eux *nombreux* *beau* *nouveau*	euses *nombreuses* *belle* *nouvelle*	eus *nombreus* *beaus* *nouveaus*	euxe *nombreuxes* *beauxe / belleau* *nouveauxe / nouvelleau*
eur/ice	eur *créateur*	ice *créatrice*	eus / tron *créateus / créatron*	eu / eurice *créateu / créateurice*
eur/euse	eur joueur	euse joueuse	eus / euxe joueus / joueuxe	eu / euxe joueu / joueuxe
eux / euse	eux *heureux*	euse *heureuse*	eus / euxe *heureus / heureuxe*	euxe *heureuxe*
oux / ouse	oux *jaloux*	ouse *jalouse*	ous / ouxe *jalous / jalouxe*	ouxe *jalouxe*
us / use	us *confus*	use *confuse*	usse (ou us en disant le s) *confusse*	uxe *confuxe*
aître / esse	racine *maître*	esse *maîtresse*	em *maîtrem*	exe *maîtrexe*
on / onne on / agne	on *mignon* *compagnon*	onne *mignonne* *compagne*	om / ons [onsse] *mignom / mignonsse* *compagnom/conpagnonsse*	onx *mignonx* *compagnonx*
f / ve	f *bref* *craintif*	ve *brève* *craintive*	s *bres* *craintis*	x / fve *brex / brefve* *craintix / craintrifve*
ien / ienne	ien *musicien*	ienne *musicienne*	iem *musiciem*	æn [un-ne] *musiciæn*
in / ine	in *malin* *copain*	ine *maline* *copine*	im / ins *malim / malins* *copim / copins*	ix / inx *malix / malinx* *copix / copinx / copaine*
ent / ente and / ande	ent, and *content* *grand*	ente, ande *contente* *grande*	ens *contens* *grans*	enx *contenx* *granx*
it / ite	it *petit*	ite *petite*	is / im *petis / petim*	ix *petix*
er / ère	er *jardinier*	ère *jardinière*	ér [ier-re] *jardiniér*	racine *jardini*
il / ille	il *gentil*	ille *gentille*	is *gentis*	ile *gentile*

http://uniqueensongenre.eklablog.fr